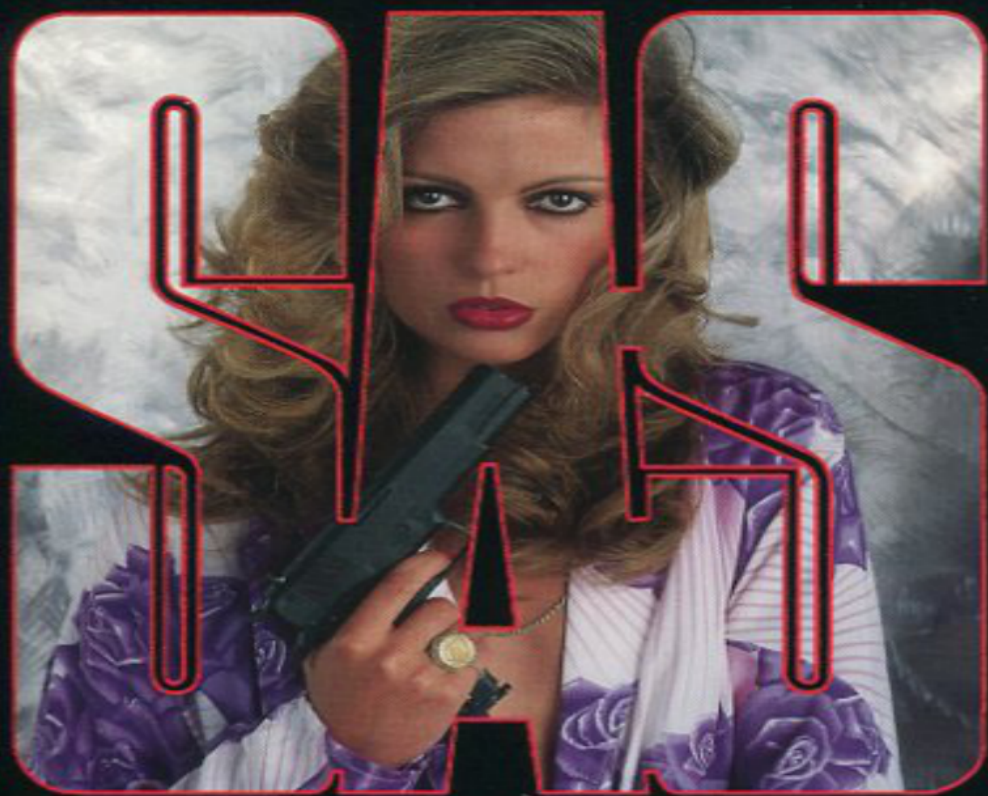


SAS [058] – Piège à Budapest

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



PIÈGE À BUDAPEST

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



PIÈGE À BUDAPEST

Éditions Gérard de Villiers

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© SAS/Vauvenargues, 1997
© Éditions Gérard de Villiers, 2006.

ISBN 2-84267-801-X

CHAPITRE PREMIER

— *Davai ! Davai !*

Avec un entrain endiablé, la brune aux étincelants yeux bleus claquait dans ses mains, au rythme de la chanson tzigane. À chacun de ses gestes, ses seins tressautaient, libres sous le chemisier orange, comme s'ils voulaient s'échapper. L'orchestre du *Mathyas Pince*, à coups de billets de 100 forints(1) était sorti de sa torpeur habituelle. Le pourboire avait été rétabli en Hongrie depuis deux ans. Le violoniste vint se pencher au-dessus de la grande table, maniant son archet de plus en plus vite, au risque de faire tomber les billets glissés entre les cordes et le bois. Les autres dîneurs s'étaient arrêtés de manger, observant le spectacle.

Installé en sous-sol, le meilleur restaurant de Budapest était divisé en petits boxes séparés par des cloisons de bois. Ceux pour qui jouaient les musiciens occupaient la meilleure table, en face de l'escalier. La brune aux yeux lapis-lazuli, deux hommes à sa droite, un à sa gauche, installés sur la banquette du fond, face à l'orchestre. Quatre hommes à l'allure de fonctionnaires se trouvaient à une petite table, à gauche sur la banquette, un peu à l'écart. Avec un ultime grincement, le violoniste termina son morceau. Aussitôt, la brune passa le bras autour du cou de son voisin de droite, se pencha et l'embrassa sur la bouche. Il n'avait pourtant pas une tête à déchaîner les passions. Un visage rougeaud et empâté d'apparatchik(2) bien nourri, quelques rares cheveux gris perdus sur un crâne dégarni. Il eut un mouvement de recul et un sourire emprunté lorsque la brune se redressa. L'homme assis à la droite du rougeaud piqua carrément du nez dans son assiette, jetant un regard nettement réprobateur à la fille aux yeux bleus. Il avait une bonne bouille ronde et ridée d'ouvrier, le teint très sombre et d'épais cheveux noirs. Bien qu'il se tint très droit, sa tête arrivait tout juste à l'épaule de son voisin.

Mate Balázs, patron des Services secrets hongrois, était à moins d'un an de la retraite, et la dernière chose qu'il souhaitait, c'était un problème dans sa profession. Il tourna la tête vers son voisin et lança comme l'orchestre recommençait à jouer :

— *Souslov Elvtárs(3)*, vous devez être fatigué...

L'homme que la fille venait d'embrasser sourit et dit d'une voix légèrement pâteuse :

— Pas du tout. Mate Balázs, je m'amuse beaucoup. Cet orchestre est excellent.

À la mode russe, il n'employait que les prénoms. Mate Balázs soupira intérieurement. Il avait hâte que la visite officielle du ministre

de l'Intérieur soviétique se termine. Encore deux jours. Valérie Illitch Souslov était venu resserrer certains « écrous » de la collaboration soviéto-hongroise dans le domaine de la sécurité intérieure. Autrement dit, ôter toute velléité de « Printemps de Budapest » aux Hongrois. Petite visite sans flons-flons, appuyée discrètement par la présence de deux divisions mécanisées de l'Armée Rouge stationnées dans la région de Salgótarján. Mate Balázs avait l'habitude de ces visites périodiques. Depuis longtemps, il avait renoncé à l'idée même de liberté d'expression pour son pays. Mais il appliquait les consignes, soviétiques à la hongroise, éliminant pratiquement toute répression politique. Dès que ses services lui apprenaient l'existence d'un « contestataire », celui-ci était discrètement contacté et prié de s'expatrier dans le pays de son choix. Moyennant quoi, il n'y avait pas de camps de concentration en Hongrie et Mate Balázs pouvait passer, l'âme en paix, tous ses week-ends au bord du lac Balaton, dans un bungalow qui n'avait aucune existence légale, comme les centaines d'autres qui l'entouraient. Tous construits avec des matériaux achetés au marché noir.

L'orchestre jouait maintenant un mélancolique air tzigane. Machinalement, le chef des Services hongrois laissa le garçon remplir son verre de vin rouge. De l'Eger, le meilleur du pays, dans les 13°... L'alcool et la lourde nourriture hongroise le plongeaient dans une sorte de torpeur morose. Les stridences du violon lui remuaient l'âme. Il se dit avec amertume que s'il y avait un nouveau 1956⁽⁴⁾ on le fusillerait pour collaboration avec les Soviétiques haïs... C'était la vie. Peu à peu, le *Mathyas Pince* se vidait. Mate Balázs aurait bien été se coucher lui aussi, mais pas question de donner le signal du départ avant son hôte.

Or, le Soviétique ne semblait pas du tout décidé à s'en aller. Sa voisine, la tête posée sur son épaule, écoutait la musique, les yeux fermés.

Mate Balázs la maudit. Au départ, il avait été ravi qu'une des secrétaires de son service soit volontaire pour être l'interprète du ministre en visite. Les Hongrois vomissaient tellement leurs puissants voisins de l'Est qu'en dépit d'une russification obligatoire en classe, personne ne semblait connaître un mot de russe. D'ailleurs, lorsqu'on se référait à eux, on ne les nommait jamais, parlant seulement des « grands frères » et des puissants voisins de l'Est. Szüsi Sibrik, qui avait travaillé à Moscou, s'exprimait couramment en russe. En plus, elle était ravissante et libre. Son mari ayant divorcé afin d'aller s'installer aux États-Unis. Pour la récompenser de son « volontariat », Mate Balázs lui avait même offert une paire d'escarpins importés d'Italie par un de ses agents. Les Services hongrois avaient comme « cible » l'Italie, ce qui permettait pas mal de contrebande. Les gens de

Mate Balázs ne manquaient ni de chaussures, ni de jambons, ni de superbes chemises.

Le ministre soviétique fit signe au violoniste qui s'approcha de la table. Valérie Illitch Souslov glissa un billet de 100 forints entre les cordes de son archet. Le musicien se cassa jusqu'au sol et repartit dans une mélodie de plus en plus langoureuse.

« Ce n'est pas possible ! » soupira intérieurement Mate Balázs.

Il se pencha en avant pour essayer d'accrocher le regard de l'autre voisin de Szüsi Sibrik, le colonel Igor Petrovitch Antonov, « rezident » du KGB à Budapest. Un géant aux cheveux noirs et drus, les traits taillés à coups de serpe, immuablement vêtu de costumes qui semblaient coupés dans des sacs de charbon. S'il avait cru en Dieu, il aurait été moine. Mais il avait une fâcheuse tendance à confondre Dieu et le Comité Central du Parti communiste d'URSS... Une fois par mois, il s'enfermait avec Mate Balázs dans son bureau de la place Köztársaság au siège du Parti ouvrier et paysan hongrois qui abritait également le MVA(5). Là, ils faisaient le tour de la situation. D'abord, la sécurité intérieure, puis les résultats obtenus par les agents hongrois implantés en Italie.

Igor Antonov prenait des tas de notes, fumait comme un pompier, et ensuite s'enfermait dans la salle du télex de l'ambassade soviétique afin d'envoyer ses informations au 11^e Département du Premier Directoire général du KGB. Le reste du temps, il parcourait Budapest, organisant son propre réseau d'informateurs et infiltrant le MVA pour plus de sûreté. Lui et Mate Balázs entretenaient une sorte de coexistence pacifique, mais le Hongrois sentait bien que le colonel le méprisait pour sa mollesse politique et l'aurait volontiers envoyé à Vorkuta. Igor Antonov était célibataire, et les Services de Mate Balázs se faisaient un malin plaisir de tenir le compte exact des putes qu'il s'offrait régulièrement. Un des agents du MVA, spécialiste de la provocation des étrangers désireux de changer de l'argent au marché noir, qui contrôlait en outre les call-girls hantant les abords des grands hôtels de Budapest, lui avait même joué un tour pendable.

Un jour, le colonel Antonov avait débarqué, violet de rage, dans le bureau de Mate Balázs. Un jeune Hongrois de vingt-deux ans avait réussi à fuir le pays et à atterrir en Autriche pour y tenir une conférence de presse où il avait attaqué l'Union Soviétique. Igor Antonov avait martelé à coups de poing le bureau du chef des Services hongrois, stigmatisant son incompetence et réclamant des représailles contre le transfuge. Comme le Hongrois s'y était refusé, le colonel soviétique était parti en l'injuriant grossièrement.

Le soir-même, alors qu'il allait boire un verre au bar de l'hôtel *Volga*, il se heurta à une rousse pulpeuse, la poitrine éclatant sous la dentelle noire, l'œil humide et la bouche gourmande. La conversation

avait été très vite engagée. Rien qu'en posant la main sur son genou, Igor Antonov s'était trouvé dans un état à faire honte à un gorille en rut. Vingt minutes plus tard, après trois vodkas au bar de l'hôtel, il embarquait la fille dans son appartement. Elle ne lui avait réclamé qu'un prix modique – trois cents forints. Avant de le quitter, elle l'avait étreint en murmurant :

— J'espère que tu garderas un bon souvenir de moi...

Le souvenir avait été délicieux pendant trois jours. Puis, Igor Antonov avait ressenti des picotements suspects et mal placés... Le médecin chez qui il s'était rué n'avait pu que lui confirmer un diagnostic de maladie vénérienne, hélas trop répandue.

Le colonel soviétique, ivre de rage, avait en vain essayé de retrouver sa conquête. Aucune des autres filles fréquentant l'hôtel *Volga* ne la connaissait. Et pour cause. L'adjoint de Mate Balázs l'avait récupérée à Szolnok, à cent vingt-cinq kilomètres de Budapest, et l'y avait ensuite ramenée...

Pour l'instant, le colonel Igor Antonov écoutait la musique, le buste très droit à son habitude, une expression presque détendue sur ses traits brutaux. Mate Balázs tourna son regard vers la table des gardes du corps – deux Soviétiques et deux Hongrois – qui luttèrent contre le sommeil. Les couinements du violon se faisaient de plus en plus langoureux.

Mate Balázs, décidé à aller se coucher, se pencha de nouveau à gauche, essayant d'accrocher le regard du ministre soviétique. Szüsi Sibrik avait toujours la tête posée sur son épaule... Soudain le Hongrois se figea.

Stupéfait. La main droite de l'interprète aux yeux bleus disparaissait sous la table, entre les jambes du ministre.

* *

*

Valérie Illitch Souslov était plongé dans une douce somnolence due à la musique et à l'alcool, lorsqu'il sentit quelque chose effleurer sa cuisse, presque à l'aîne. D'abord, il crut à un faux mouvement de sa voisine et n'y prêta pas attention. Mais l'attouchement se précisa, d'une façon qui excluait tout geste involontaire. Il baissa les yeux et vit des ongles rouges en train de lutter avec les boutons de son pantalon de serge.

Lutte inégale qui se termina très vite par l'intrusion de plusieurs doigts dans l'intimité du ministre. Des doigts dont l'habileté les mena droit au but et ne tarda pas à déclencher une réaction prévisible. Perplexe et troublé, le Soviétique tourna la tête vers sa voisine et rencontra le regard espiègle des yeux bleus embués par l'alcool.

Comme enhardie par cette complicité muette, Szüsi Sibrik, d'une rapide torsion du poignet, fit jaillir à l'air libre la virilité du Soviétique, heureusement dissimulée par le rebord de la table.

Ses doigts dansaient un ballet circulaire et lent autour de leur proie. Le ministre se tortilla, se disant qu'il devait interrompre ce rêve, mais n'en avait vraiment pas le courage... Il ne savait quelle contenance adopter. Le sang battait délicieusement à ses tempes, et le violoniste, en face de lui, n'était plus qu'une silhouette brouillée. Maladroitement, il prit sa serviette et tenta d'en couvrir le corps du délit. Ce qui le transforma en une espèce de fantôme blanc ondulant entre ses jambes... N'en pouvant plus, il posa la main gauche sur la cuisse de Szüsi Sibrik qui se pressa aussitôt contre lui, en signe d'encouragement.

C'était incroyable ! Il commença, malgré lui, à basculer son bassin en avant, au rythme de la caresse. Discrètement la jeune Hongroise se pencha contre son oreille :

— Retiens-toi, un peu, *goloubtchik*(6). Ça sera meilleur après.

Les doigts serrèrent un peu plus sa hampe, effleurant avec délicatesse l'extrémité découverte. Le ministre faillit hurler. Aussitôt, l'interprète relâcha sa pression et murmura en russe :

— Sois patient, Tovaritch Ministre, murmura-t-elle. Si tu as le courage d'attendre, ce sera très agréable.

Le violoniste se rapprocha encore de la table, souriant mécaniquement et se mit à jouer pour eux. Szüsi Sibrik le regardait droit dans les yeux, le ministre ne savait plus où se mettre... Machinalement, il tira encore plus la serviette. Mais le bras de Szüsi, disparaissant sous la table, était définitivement compromettant... Horrifié, il pensa au colonel Antonov. Certes l'officier du KGB n'était qu'un subordonné, mais il connaissait le pouvoir des rapports de la place Dzerjinski qu'on ressortait après cinq ou dix ans, à l'occasion d'une bonne petite purge. Cette seule idée faillit venir à bout de son érection. Il tourna la tête vers sa gauche, pour guetter le visage du colonel. Il lui trouva l'air plutôt crispé, les yeux fixés sur l'orchestre comme s'il s'agissait du tombeau de Lénine.

Son regard descendit, et il crut soudain que l'Eger lui donnait des hallucinations : la main gauche de Szüsi Sibrik plongeait sous la table de façon parfaitement symétrique avec la droite. Ses doigts étaient serrés autour d'une hampe aux dimensions si impressionnantes qu'il en dépassait un bon morceau, presque au niveau de la nappe. Le léger mouvement pendulaire de bas en haut et de haut en bas ne laissait absolument aucun doute sur l'activité de la jeune Hongroise. Celle-ci suivit le regard du ministre soviétique. Elle leva ses yeux bleus pétillants de joie vers lui, sans lâcher ses deux prises et demanda :

— Tu n'es pas jaloux, *goloubtchik* ?

Le colonel Igor Petrovitch Antonov n'aurait jamais cru que ce fût possible. En dépit de toute la discipline dont il était capable, il n'avait pas pu repousser la main de sa voisine. C'était un sanguin, toujours en retard d'affection.

Le léger massage dont elle l'avait gratifié l'avait très vite amené au bord de l'explosion. Il s'apprêtait à succomber honteusement et délicieusement, lorsque les doigts experts de Szüsi Sibrik avaient fait surgir à l'air libre le corps du délit. Du coup, il n'était plus question de se laisser aller. Les dents serrées, le colonel Antonov tenait le coup, essayant de penser à toutes sortes de choses désagréables, se jurant de prendre sa revanche sur cette salope, de l'écarteler, de lui faire ressortir sa verge par la bouche. Il n'osait pas regarder le ministre de l'Intérieur, se disant que c'était un coup à se retrouver à Vladivostok pour peu qu'il soit mal luné. Mais il n'avait pas le courage de défaire les doigts noués autour de lui. Il se rejeta soudain en arrière, tétanisé. Tenant solidement sa hampe en main, Szüsi Sibrik promenait sur lui un ongle coquin qui expédiait dans sa colonne vertébrale de véritables décharges électriques. Il sentit sa pomme d'Adam monter et descendre de plus en plus vite. Au rythme du violon...

Essayant de se reprendre, il tourna la tête à droite. Malgré lui, son champ visuel engloba le ministre et *il vit*.

C'était une situation inouïe, incroyable. Pendant un moment, le colonel resta le cerveau vide, regardant Szüsi Sibrik bien installée sur la banquette, un membre dans chaque main, souriant aux anges, ses yeux bleus encore plus lumineux. En route pour la Médaille d'or de la Salope Absolue. Elle agissait asymétriquement, alternant les caresses et les pressions. Une seconde, elle lâcha l'organe du ministre soviétique pour vider son verre de vin, mais le reprit aussitôt...

Le violoniste ne pouvait pas ne pas voir. D'ailleurs, il se pencha encore plus sur la table, susurrant les paroles sirupeuses d'une chanson tzigane où il était question d'amour, de chevaux et de vastes plaines.

Szüsi Sibrik dodelinait de la tête, serrant les deux membres, les agaçant, les effleurant, les maintenant au bord de l'explosion. Au début, cette double masturbation l'avait seulement amusée, maintenant son ventre la brûlait. C'était grisant de voir les autres tables, l'orchestre, tous ces gens qui ne se doutaient de rien, qui s'ennuyaient. Et ce violoniste qui n'en perdait pas une miette. De temps en temps, l'œil du musicien lançait un éclair amusé. « Quelle salope je suis », pensa Szüsi.

L'alcool la plongeait dans un état euphorique. Le devoir avait fait

place à un plaisir rare, augmenté par le risque du scandale et la vision de ces deux sexes brûlant de la transpercer. Son voisin de gauche surtout l'excitait, à cause de ses dimensions. Elle mourait d'envie d'accélérer ses caresses, de les faire jouir en même temps. Hélas, elle ne pouvait pas. Tout à coup, elle se pencha rapidement vers la gauche, comme pour ramasser quelque chose, et sa bouche enveloppa furtivement ce qui dépassait du membre du colonel du KGB.

L'officier soviétique crut qu'on lui versait un seau de plomb brûlant dans le ventre. Les dents serrées, il poussa un grognement étouffé, sentit sa semence jaillir et n'eut que le temps de jeter sa serviette pour en éponger le plus gros. Il se raidit, le regard fixe, les mains accrochées à la table, se vidant bêtement et honteusement.

Szűsi Sibrik avait senti les premiers frémissements de son plaisir et retiré vivement ses doigts.

Le ministre vit son geste sans en connaître la cause. Lui non plus n'en pouvait plus. À chaque seconde, il risquait d'exploser, de déshonorer sa fonction. Il sentait le regard du colonel Antonov posé sur lui. Les doigts de Szűsi Sibrik continuaient leur ballet, et il se dit qu'il ne pourrait plus endurer longtemps un tel traitement. Il voulait la prendre le plus vite possible. Mais, pour ce faire, il fallait se débarrasser du colonel Antonov, attaché à ses pas. Même si ce dernier avait partiellement bénéficié des faveurs de la Hongroise. Rassemblant tout son courage, Valérie Illitch Souslov arracha les doigts accrochés à sa virilité et lança d'une voix qui manquait un peu de fermeté :

— Allons-nous-en ! J'en ai assez de cette musique.

Avec un sourire tendre et complice, Szűsi Sibrik fit prestement rentrer l'oiseau au nid, reboutonnant le ministre avec la dextérité d'un prestidigitateur. Les quatre gardes du corps s'étaient levés d'un bloc ainsi que Mate Balázs plongé dans des abîmes de réflexion par ce qu'il avait vu. Szűsi Sibrik allait avoir de ses nouvelles le lendemain. Se conduire comme une putain de bas étage ! L'alcool n'excusait pas tout.

L'orchestre, au grand complet, attendait, au garde-à-vous. Deux garçons se précipitèrent, tirant la table et découvrant « involontairement » le colonel Igor Antonov en train de se reboutonner. Blême de honte.

Tout le monde s'effaça pour laisser le ministre s'engager dans l'escalier, afin de récupérer sa pelisse au vestiaire. Szűsi Sibrik sur ses talons, arborant l'expression comblée de la salope triomphante. Bien qu'on soit en décembre, la température était assez douce et il n'y avait pas de neige. Néanmoins, tout le monde s'engonça dans des chapkas et des manteaux. L'orchestre avait suivi dans l'escalier, jouant un air joyeux, entourant le petit groupe. Les quatre gardes du corps sortirent les premiers, regagnant leur Mercedes noire. Mate Balázs s'approcha du ministre soviétique. Il lui arrivait à peine à l'épaule.

— *Souslov Elvtárs*, dit-il poliment, je vais vous quitter ici, je me sens un peu fatigué. J'espère que vous avez passé une bonne soirée. C'est, paraît-il, le meilleur orchestre de Budapest.

— Très bonne, très bonne, répondit le ministre en lui serrant la main. Nous nous voyons demain, n'est-ce pas ?

— À demain, *Souslov Elvtárs*, fit Mate Balázs, en se glissant dehors.

Sa voiture attendait dans le parking à droite du restaurant. Une Lada noire avec un chauffeur. La Mercedes 280 du ministre chauffait devant la voiture d'escorte et la Mercedes 220 du colonel Antonov. Ce dernier précéda le ministre. Szüsi Sibrik se serra frileusement contre Valérie Souslov, engoncée dans sa pelisse de loup. Avec un air de propriétaire. L'orchestre était sorti et continuait son concert en plein air. Valérie Souslov prit son courage à deux mains et se tourna vers le colonel Antonov.

— Igor Petrovitch, bonne nuit.

Le colonel Antonov eut une hésitation imperceptible.

Normalement, il aurait dû raccompagner le ministre jusqu'à la porte de la résidence de l'ambassadeur d'Union Soviétique. Mais c'était difficile de s'imposer dans ces circonstances. Il claqua des talons et dit seulement :

— Bonne nuit, Tovaritch Ministre.

Avec un regard lourd de reproches pour Szüsi Sibrik, il se dirigea vers sa voiture. Son trop bref orgasme l'avait vidé. Il n'aspirait plus qu'à une bonne vodka et beaucoup de sommeil. De toute façon, il ferait un rapport pour le 11^e Département du Premier Directoire général du KGB. Celui des « affaires » qu'on ne sortait jamais officiellement, mais qui expliquait certaines mutations étonnantes de la vie politique soviétique. Il s'approcha de la voiture des gardes du corps :

— Le Camarade Ministre n'a plus besoin de nous. Allez-vous coucher.

Il se laissa tomber dans sa Mercedes, le ventre encore brûlant. Quelle audacieuse salope ! Il se promit de la revoir dès que le ministre aurait terminé sa visite officielle. Bercé par des fantasmes d'une pornographie absolument flamboyante, il ferma les yeux tandis que sa voiture démarrait.

* *

*

À peine installée dans la Mercedes, Szüsi Sibrik allongea la main, puis, écartant la lourde pelisse, reprit sa caresse là où elle l'avait laissée, oubliant l'existence du chauffeur. Comme le Soviétique la repoussait, un peu gêné, la Hongroise lui glissa une langue souple et

chaude dans l'oreille et dit en russe, langue plus propice au tutoiement :

— J'ai envie de toi, mon petit pigeon. Tu me raccompagnes ?

Sans attendre sa réponse, elle prit la main du ministre et la glissa sous le manteau de loup, remontant le long de son bas, puis la posant sur sa cuisse nue.

Valérie Illitch Souslov crut qu'il allait défaillir. Cette salope déchaînée et sans complexe lui faisait perdre la tête. Lui qui s'était attendu à une visite officielle ennuyeuse comme la pluie...

— Où habites-tu, petite colombe ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

Le chauffeur attendait, l'œil vissé au rétroviseur, totalement médusé.

— À côté de Dráva Utca, dit Szüszi Sibrik. Le mieux, c'est de prendre Belgrád Rakpart, et puis Széchenyi. J'adore voir le Danube la nuit. C'est si beau ! Après, on tourne dans Dráva !

— Très bien, fit le ministre.

Le chauffeur avait entendu. Il tourna tout de suite dans la petite rue Irányi, rejoignant la voie sur berge traversant toute la ville. Le Danube séparait du nord au sud les villes jumelles de Buda et de Pest. De l'autre côté, on voyait les lumières de Buda, avec ses résidences somptueuses. La large voie était déserte. Ils remontèrent vers le nord, passant devant le *Duna Intercontinental*, laissant à leur gauche les lèvres de pierre du pont Széchenyi. La berge était en contrebas de la ville, juste à la hauteur de l'eau. Le coin rêvé pour les amoureux. À la hauteur du superbe Parlement gothique, Szüszi Sibrik avait transformé l'honorable ministre de l'Intérieur en une bête affolée de luxure. Maladroitement, Valérie Souslov l'enlaça, égarant ses mains sur ses seins durs et lourds sous la soie. Il n'en pouvait plus, malgré ses soixante ans. En arrivant à la hauteur du pont Margit, il fit l'effort d'arracher la main qui le caressait. Il avait peur de ne pas tenir jusqu'au domicile de la Hongroise. Celle-ci ne l'en embrassa qu'avec plus de fougue. Leurs deux corps enlacés formaient une masse compacte sur le siège arrière.

Le chauffeur s'efforçait de garder un œil sur la chaussée déserte, tout en ne perdant pas une miette de ce qui se passait à l'arrière, par le rétroviseur.

Lui aussi se demanda si le ministre allait tenir jusqu'au domicile de la Hongroise. Soudain, reportant son regard devant lui, il aperçut une voiture arrêtée en travers, barrant toute la voie sur berge. Un feu bleu tournait sur le toit. La police.

Un brusque coup de frein arracha Valérie Illitch Souslov à sa félicité. Il se retenait de toutes ses forces, se disant que s'il jouissait maintenant, il n'était pas sûr de pouvoir recommencer. Il leva les yeux, aperçut à travers le pare-brise le clignotant bleu. Le chauffeur se

tourna et annonça d'une voix indifférente :

— Un barrage de police, Tovaritch Ministre.

Cela arrivait, la nuit, pour essayer de retrouver les voitures volées. Le chauffeur ralentit et stoppa. Le ministre aperçut une voiture bleue en travers de la voie, avec une inscription en lettres blanches sur le flanc : RENDÖRSÉG(7). Deux hommes s'avancèrent dans la lueur des phares, et le chauffeur baissa la glace.

Soudain, un des deux arrivants passa une main par la glace entrouverte, braquant sur le chauffeur un pistolet de gros calibre, et ordonna en hongrois :

— Sors de là !

Instinctivement, le ministre se retourna, cherchant la voiture de protection. Oubliant qu'il l'avait congédiée. Son cerveau était encore trop engourdi pour réagir. Comme dans un cauchemar, il vit le chauffeur ouvrir la portière d'un coup d'épaule. C'était un Soviétique, un jeune agent du KGB et il avait été entraîné pour réagir à ce genre de situation. En même temps, qu'il essayait de sortir, sa main droite plongeait entre les sièges avant, ramenant son Tokarev réglementaire, toujours armé.

Les deux hommes, à l'extérieur, reculèrent vivement. Puis l'un d'eux, un homme jeune de très haute taille, une casquette enfoncée jusqu'aux yeux, se rua sur lui, passant un bras autour de sa gorge. Avec une horreur impuissante, Valérie Illitch Souslov sentit le canon du pistolet se poser dans son cou, sous son oreille.

Le chauffeur n'eut pas le temps de se servir de son arme. Une détonation claqua, faisant vibrer les tympons du ministre de l'Intérieur soviétique.

Touché en pleine tête, le chauffeur pivota dans les bras de son agresseur. Le second projectile le frappa à la nuque, arrachant des morceaux d'os, dans un jaillissement de sang et de matière cervicale.

D'un air dégoûté, le géant écarta le corps de lui, et le chauffeur s'effondra sur les pavés humides de la berge, mort avant d'avoir touché le sol.

Aussitôt, celui qui l'avait tué prit sa place, sans même se préoccuper du ministre. Le second agresseur fit le tour, ouvrit l'autre portière ; le complice sauta dans la voiture. Le temps de refermer la portière, il passait une vitesse et la Mercedes officielle repartait, contournant la voiture de police bloquant toujours la berge.

Valérie Illitch Souslov tourna la tête vers Szüsi Sibrik, cherchant un éventuel secours. Ce fut le dernier choc de la soirée. Les yeux bleus de la jeune femme étaient maintenant pleins de mépris et d'une haine glaciale. D'un geste totalement imprévu, elle lui cracha en plein visage.

CHAPITRE II

L'outil éclairé fugitivement par le faisceau étroit et brillant de la minuscule torche ressemblait à une insolite fleur de métal bruni, comme les canons de fusil. Un cylindre où venaient s'enfiler plus d'une douzaine de fines tiges quadrangulaires ou rondes, coudées à une extrémité. À la façon de fleurs serrées dans un vase étroit. Les tiges étaient coudées à des hauteurs différentes. L'homme qui tenait l'outil avait un visage passe-partout, des cheveux gris, un manteau gris et des gants très fins de chevreau noir. Derrière lui, son compagnon s'était appuyé à la porte de l'ascenseur, surveillant l'escalier en même temps. L'immeuble du 61 Princess Gate était absolument silencieux. Cinq étages seulement, et un appartement par étage. L'homme qui se tenait appuyé à la porte de l'ascenseur avait les mains dans la poche d'un trench-coat sombre, et de gros sourcils noirs qui n'arrivaient pas à lui donner l'air méchant. Sérieux seulement. Avec des poches sous les yeux indiquant un mauvais fonctionnement du foie.

Son compagnon appliqua l'outil contre la serrure de la porte et enfonça doucement une première tige. En dépit des gants il avait un doigté extraordinaire. On n'entendait sur le palier que des froissements métalliques imperceptibles. Le « serrurier » essayait une à une les tiges qu'il enfonçait dans la serrure, en laissant certaines, en retirant d'autres. Peu à peu, la fleur se modifiait, se décomposait en une gerbe de métal surréaliste.

Enfin, le « serrurier » s'arrêta et se tourna vers son compagnon.

— Ça y est ? demanda à voix basse ce dernier.

— Je pense.

— Bon. Je vais le chercher.

Il disparut sans bruit dans l'escalier. Le « serrurier » éteignit la torche électrique et fit jouer ses articulations avec soulagement. Puis il colla un stéthoscope sorti de sa poche contre le battant et écouta. Aucun bruit ne parvenait de l'intérieur de l'appartement. En principe, la chance était avec eux. Heureusement il n'y avait pas de verrou. Seulement une serrure de sécurité...

Il y eut quelques craquements imperceptibles dans l'escalier sombre. Le « serrurier » braqua sa torche qui éclaira deux silhouettes atteignant le palier : celui qui venait de partir accompagné d'un autre homme avec des lunettes, et une serviette noire, style médecin de campagne.

Le « serrurier » reprit son travail là où il l'avait laissé. Poussant encore une tige, il les serra toutes ensemble. Avec une sorte de clef. Puis d'un souple coup de poignet, il tourna l'outil dans la serrure. Il y

eut un « clic » sec. Le pêne avait effectué un tour. Les traits du spécialiste se détendirent d'un coup. Il venait de reconstituer la clef qu'il ne possédait pas grâce à ses tiges de métal. Mais la porte était fermée à double tour. Il s'arrêta et attendit. Le bruit pouvait avoir réveillé l'occupant de l'appartement. De nouveau, la lampe s'éteignit, et ils restèrent tous les trois dans le noir, dans un silence complet. Dix minutes, par mesure de sécurité. C'était une mission très importante et il ne devait pas y avoir d'impondérables...

Enfin, le spécialiste se remit à la serrure, et de nouveau le pêne claqua. Il dut retenir la porte pour qu'elle ne s'ouvre pas trop vite. La maintenant entrebâillée d'une main, il retira son outil de l'autre, et avec le faisceau de sa torche s'assura qu'il n'avait pas laissé de traces. Bien sûr, on en trouverait au microscope, mais si on allait jusque-là, ce serait déjà mal parti...

Les deux autres attendaient juste derrière lui. L'homme au trench-coat noir poussa la porte lui-même. Il connaissait l'appartement pour y être venu plusieurs fois, et y avoir même passé plusieurs très bonnes soirées en compagnie de son hôte. Un homme qui aimait la vie... Il traversa l'entrée pavée de marbre tandis que ses deux compagnons entraient à leur tour et refermaient la porte. Ils attendirent sans bouger, le cœur cognant dans la poitrine. Bien sûr, ils avaient tout répété. Normalement l'appartement ne comportait pas de système d'alarme, sauf sur les fenêtres. Mais on ne sait jamais. Benedek Ferenszi était un homme prudent. Peut-être ne disait-il pas tout à ses amis... À chaque seconde, les trois hommes s'attendaient à entendre le son strident d'une alarme. Mais il y avait pire : le dispositif silencieux relié à la Police Station. C'était ainsi qu'on se faisait coincer. Même les meilleurs comme eux. Le spécialiste sentait la sueur couler dans son dos.

Aucun des trois n'était armé. Afin d'éviter toute bavure. Il valait mieux fuir piteusement que de tuer le propriétaire des lieux. Le chef de mission, l'homme au trench-coat, s'approcha du « serrurier » et lui parla, la bouche contre son oreille :

— C'est la porte à droite, au fond du couloir.

— Et si elle est fermée à clef ?

— Tu fermes ta chambre à clef la nuit, toi ?

Non, évidemment. Mais l'homme qu'ils venaient surprendre se savait peut-être en danger. Ou était méfiant. Ils pouvaient se trouver nez à nez avec quelqu'un qui les attendait avec un pistolet dans chaque main. Habité par cette pensée désagréable, le « serrurier » se glissa dans le couloir derrière son chef. Ce n'était pas assez large pour deux. Le troisième homme suivait en silence, à deux mètres. Ils s'arrêtèrent quelques instants puis l'homme au trench-coat noir tourna doucement le bouton de la porte, la poussa, retenant son souffle. La

chambre était presque aussi sombre que le couloir, mais une vague lueur filtrait à travers les rideaux, l'éclairage de Princess Gate. Bon et mauvais à la fois, pour les trois intrus.

La chambre n'était meublée que d'un grand lit bas, faisant face à la porte, encadré de deux tables de nuit, d'une télé près de l'entrée et de deux chaises.

Ils aperçurent une forme enroulée dans les draps. Dieu merci, une seule !

D'un même élan, le « serrurier » et le chef de mission foncèrent sur le lit. Même endormi, un homme comme Benedek Ferenszi avait un sixième sens. Une présence dans une chambre, cela se sentait... Le « trench-coat » noir atterrit le premier de tout son poids, saisissant le dormeur par la nuque, lui enfonçant la tête dans l'oreiller en se laissant tomber sur ses épaules.

Le « serrurier » lui écrasa le bassin, immobilisant les jambes en même temps.

Le dormeur poussa un grognement étouffé, accompagné d'un sursaut de tout son corps. L'homme au trench-coat noir, furtivement, pensa à l'affreuse angoisse qu'il devait ressentir. Il appuya plus fort sur la nuque. Espérant que l'autre ne le verrait pas. Une sorte de pudeur inattendue chez un homme comme lui.

Le troisième homme était entré dans la chambre à son tour. Rapidement, il alla à la lampe de chevet et l'alluma. La porte de la salle de bains était ouverte. Le visage du dormeur apparut de profil. Un œil exorbité, affolé, un menton mangé de barbe grisâtre au milieu des plis, la bouche tordue pour respirer, les cheveux en désordre, le pyjama tire-bouchonné. Malgré le poids des deux agresseurs, il arrivait à bouger un peu et à pousser quelques grognements étouffés par l'oreiller. Le troisième homme posa sa serviette, l'ouvrit et en sortit une seringue hypodermique de taille moyenne, pleine d'un liquide un peu jaunâtre. Dix centimètres cubes. C'était le moment délicat.

Il retira le bouchon de plastique qui protégeait l'extrémité de l'aiguille très fine, comme pour certaines intramusculaires et fit le tour du lit. De la main gauche il souleva le drap découvrant les jambes nues de Benedek Ferenszi. Il saisit la cheville gauche, immobilisant la jambe en s'asseyant dessus, face au pied blanc et soigné. Pendant quelques secondes il étudia les veines sur le dessus du pied. Puis, avec un geste d'une précision extraordinaire, il enfonça la fine aiguille dans une des veines apparentes, presque parallèlement à la peau. Benedek Ferenszi eut un sursaut terrible en sentant la piqûre mais, grâce au poids des deux hommes, il ne se transmit pas au pied. L'aiguille ne ressortit pas : le « piqueur » était un spécialiste de haute valeur. Il fallait pas mal de sang-froid pour faire une bonne intraveineuse dans ces conditions. Il commença à injecter le liquide ambré dans la veine,

très lentement pour ne pas causer d'œdème. L'homme, sous lui, tremblait de tous ses membres. Cherchant à la fois à crier et à se dégager. Mais la poigne qui maintenait sa nuque ne laissait passer que de petits gémissements. Les deux hommes haletaient sous l'effort. La jambe droite du dormeur se détendit soudain, écartant le drap, battant l'air désespérément, un peu ridicule avec son mollet poilu. Vite, le troisième homme écarta la jambe avec son dos. La seringue était encore à moitié pleine.

Les secondes passaient. Benedek Ferenszi bougeait de plus en plus. Il réussit à relever la tête et lança un vrai hurlement. *Help !*(8) Il devait se rendre compte qu'on était en train de le tuer. Son visage fut implacablement rabattu dans les draps par l'homme au trench-coat... Ce dernier dégoulinait de sueur, et tous ses muscles lui faisaient mal. Lui non plus n'était pas tout jeune mais un expert, dans sa partie.

Bientôt il faudrait qu'il change de métier. Seulement la guerre n'attendait pas.

L'homme à la seringue n'accélérait pas d'un millimètre la vitesse d'écoulement du liquide. Un hématome suspect ou une déchirure de la veine et c'était fichu. Il y aurait une enquête et alors... Enfin, il ne resta plus rien dans la seringue. D'un geste sec, l'expert retira l'aiguille, et une goutte de sang perla aussitôt. Il la tamponna avec son mouchoir, le maintenant pressé contre la veine près d'une minute. Le tissu avait été imbibé d'une solution aidant à refermer le trou minuscule en quelques secondes. Lorsqu'il le retira, cela ne saignait plus. D'un doigt léger, il massa quelques instants la veine, puis se redressa et jeta la seringue dans sa serviette. Son travail était terminé.

— File maintenant, ordonna le « trench-coat noir ».

L'expert obéit, disparut dans l'obscurité du couloir fermant doucement la porte derrière lui...

Benedek Ferenszi bougeait de plus en plus, et les deux hommes avaient du mal à le maintenir sans laisser de traces suspectes. Il ne fallait surtout ni le frapper, ni l'assommer.

Le « trench-coat noir » regarda sa montre, encore cinq minutes... Elles lui parurent interminables, mais peu à peu, les mouvements de leur victime se firent moins violents. Soudain, il se mit à râler, des grognements déchirants. Il ne cherchait plus à se dégager. Les deux hommes relâchèrent leur prise insensiblement puis le « trench-coat noir » lâcha la nuque, et commença à la masser pour effacer les traces de ses doigts. Son compagnon abandonna les jambes à son tour. Benedek Ferenszi se retourna sur le côté. Son regard était déjà flou, vitreux. S'il reconnut les deux hommes, il ne le montra pas. Ses mouvements devenaient désordonnés, spasmodiques, entrecoupés de gémissements. Il se griffa la poitrine, comme pour arracher sa veste de pyjama.

La bouche ouverte, il respirait bruyamment, les narines pincées. L'homme au trench-coat noir connaissait ces symptômes. Un coma irréversible qui allait se terminer par un arrêt des fonctions cardiaques. Ils pouvaient s'en aller maintenant. Plus rien ne pouvait sauver celui qu'ils venaient de tuer. Personne n'avait jamais survécu à dix centimètres cubes de chlorate de potassium en intraveineuse. Cela donnait toutes les apparences d'une mort naturelle. Un infarctus massif. Mieux que le curare qui mettait un temps fou à s'éliminer ou l'adrénaline qui laissait aussi des traces compromettantes.

Le « serrurier » quitta la pièce sans bruit. Le « trench-coat » jeta un dernier coup d'œil à l'homme enroulé dans ses draps, en train de mourir, puis son regard aigu fit le tour de la chambre pour être sûr qu'ils n'avaient rien oublié. Il se pencha pour éteindre la lampe puis se ravisa. Le premier réflexe d'un homme pris de malaise en pleine nuit est d'allumer. Ensuite de téléphoner...

L'appareil était posé près du lit, à même la moquette bleue. Avec sa main gantée, il le décrocha puis, prenant la main du mourant, il la serra quelques instants autour de l'ébonite avant de la relâcher et de poser par terre le récepteur décroché. C'étaient des petits détails comme ça qui évitaient les gros problèmes. Enfin, il sortit de la chambre et referma la porte. Dans le couloir, il demeura quelques minutes immobile dans le noir, guettant les bruits de la chambre.

Benedek Ferenszi était un homme plein de ressources. Il pouvait jouer le mourant pour les voir partir puis se ruer sur le téléphone... Mais aucun cliquetis suspect ne lui parvint.

Une fois dans sa vie, Ferenszi n'avait pas joué le double-jeu. L'homme au trench-coat retraversa l'entrée, allumant pour vérifier si personne n'avait rien laissé tomber. Rien. Il éteignit et sortit sur le palier, fermant doucement la porte. Aucune trace sauf dans la serrure. Normalement, il n'y aurait pas d'enquête. Il descendit à pied sans se presser, déboucha sur le trottoir désert, respirant avec plaisir l'air froid de la nuit. Sa voiture était garée beaucoup plus loin, et ses deux camarades avaient déjà regagné la leur. Personne ne les avait vus sortir. Il était 3 h 45 du matin. Il avait hâte de se coucher.

* *

*

Béla Derék appuya pour la quatrième fois sur la sonnette de l'entrée, de plus en plus inquiet. Il était onze heures du matin. Ferenszi ne dormait quand même pas et, de toute façon, la bonne aurait dû être là... Au moment où il allait descendre chez la concierge, le battant s'ouvrit enfin sur la jeune Irlandaise qui servait un peu à tout faire à Benedek Ferenszi.

Méconnaissable, les yeux rougis, reniflante, échevelée. Béla Derék sentit aussitôt le drame.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Sir Benedek... Sir Benedek est mort, renifla-t-elle.

Benedek Ferenszi mort. Béla Derék eut l'impression qu'une coulée glaciale le momifiait... C'était la catastrophe suprême. Impossible. Ou alors...

— Mais je l'ai vu hier soir, fit-il, nous avons dîné ensemble...

— Il est mort cette nuit, vagit la fille. Le cœur... Il a essayé de m'appeler, mais je n'étais pas là... J'étais chez mon ami... *Oh ! It's terrible !* Il était si gentil...

— Qui a dit qu'il était mort du cœur ? demanda Derék, méfiant.

— Le docteur. Il vient d'arriver.

Béla Derék pénétra dans l'entrée.

— Je peux le voir.

— Si vous voulez.

Il alla directement dans la chambre dont la porte était ouverte. Un homme était penché sur une forme à moitié à terre. La tête de Benedek Ferenszi reposait sur la moquette bleue. Le médecin était en train de redresser le cadavre. Béla Derék s'approcha, le contemplant avec horreur. La barbe avait poussé, lui donnant l'air encore plus vieux.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix blanche.

Le médecin acheva sa besogne avant de répondre.

— Accident cardiaque. Probablement une rupture d'anévrisme. Il a dû mourir en quelques minutes, même s'il a essayé d'appeler. Cela arrive souvent chez les gens seuls. Vous le connaissiez bien ?

— Oui.

— Il fumait beaucoup ?

— Je n'en sais rien, fit Béla Derék qui s'en moquait.

Ferenszi était mort. C'était incroyable... Son regard perçant parcourut la pièce, à la recherche d'un indice suspect. Rien. La position du corps était parfaitement naturelle, le médecin semblait serein. Il s'approcha de lui.

— Docteur, c'est un accident ?

L'autre le regarda, étonné.

— Un accident ? Oui, un accident cardiaque. Fréquent, hélas...

Derék battit en retraite. Le médecin rédigeait déjà le permis d'inhumer. Adieu Ferenszi. Pas de message, rien. Il allait falloir qu'il se débrouille tout seul. Il pensa à l'opération en cours et eut soudain envie de donner un coup de pied au cadavre. À cause du manque de liaisons, il était impossible d'arrêter quoi que ce soit. Dans l'entrée, il se heurta aux gros seins de la bonne irlandaise, toujours en pleurs.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Alors, quoi ? fit Béla Derék. Vous croyez peut-être qu'il va ressusciter ? Ça n'arrive que dans la Bible, ça.

Il sortit en claquant la porte. Furieux du tour de cochon que venait de lui jouer son ami.

CHAPITRE III

Ralph Sloman s'avança, la main tendue vers son visiteur. L'ambassadeur des États-Unis à Budapest avait traversé son bureau pour accueillir son homologue soviétique, Alexis Tarakov, qui venait de lui demander une audience urgente. Il était à peine dix heures du matin, et l'Américain avait été plutôt surpris de cette précipitation. Il avait parcouru le *Népszabadság*, le grand quotidien de Budapest, sans rien trouver qui justifie une démarche aussi pressante. En ce 5 décembre 1979, Budapest n'était pas un point chaud, et les rapports entre Soviétiques et Américains plutôt bons. Alexis Tarakov était fréquemment venu dîner chez lui, et ils entretenaient des relations presque amicales. Le Russe prit la main tendue, mais la serra à peine. Son visage était glacial. Ignorant l'invitation à s'asseoir de l'ambassadeur américain, il annonça d'une voix à faire frémir un iceberg :

— Monsieur l'Ambassadeur, je suis chargé par mon gouvernement de vous entretenir d'un sujet extrêmement grave. Extrêmement urgent aussi.

Comme il était beaucoup plus petit que Ralph Sloman, il était obligé de rejeter la tête en arrière pour lui parler, ce qui le mettait hors de lui.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'Américain, tombant des nues.

Il s'apprêtait à partir pour Vienne passer quelques jours de repos et n'avait vraiment pas envie d'une tuile.

— D'une affaire qui pourrait gravement nuire aux bonnes relations entre nos deux pays, fit sèchement le Soviétique. Encore une machination de votre Central Intelligence Agency. Ici, à Budapest. (Il pointa un index menaçant et boudiné sur son homologue.) Une action criminelle, dont nous vous rendons responsable. Tout le monde sait que votre ambassade est un nid d'espions...

— *My God !* fit Ralph Sloman. Que voulez-vous dire ?

Sa surprise était sincère, totale. Il n'y avait à l'ambassade qu'une très modeste « station » de la CIA avec un chef de station et deux analystes. Le chef de station, barbu et jovial, ne s'intéressait qu'à la Chine et à l'analyse politique. Personne même pour des contacts directs avec une possible opposition hongroise. La CIA se contentait de lire les journaux et de remplir des tâches de routine, comme la protection du chiffre de l'ambassade. Celle-ci n'occupait d'ailleurs que deux étages d'un immeuble cossu, en bordure de la place Szabadság, presque en face de l'énorme étoile rouge signalant le siège du Parti ouvrier hongrois. La CIA, émasculée, démantelée, calomniée par trois

administrations successives, respirait à peine. Aussi, l'ambassadeur se demanda si son interlocuteur ne plaisantait pas. Quoique ce ne soit pas le genre du Soviétique.

— Monsieur l'Ambassadeur, répondit-il, avec une certaine emphase, si vous avez des reproches à formuler, je les transmettrai immédiatement à mon gouvernement, et ils auront la suite qu'ils méritent. Vous savez à quel point le Président des États-Unis est attaché à la politique de détente.

Jimmy Carter avait du mérite. Seulement les Américains avaient absolument besoin du vote russe pour le Conseil de Sécurité. Les otages de l'ambassade de Téhéran pourrissaient déjà en Iran depuis cinq semaines.

— Il ne s'agit pas de reproches, répliqua brutalement le Soviétique. Il s'agit d'un ultimatum. Mon gouvernement exige que vous fassiez libérer immédiatement le camarade ministre Valérie Illitch Souslov, enlevé par des gangsters à la solde de la CIA la nuit dernière à Budapest. Enlèvement qui a coûté la vie à un membre de nos organes de sécurité.

L'ambassadeur des États-Unis sentit ses jambes flageoler. Pendant une fraction de seconde, il vit le visage placide et barbu du chef de la station de la CIA. Ce n'était pas possible que... Non, pour une affaire pareille on l'aurait tenu au courant. Impossible, complètement impossible. Le Russe était mal informé. Ralph Sloman avait entendu parler de la visite du ministre soviétique de l'Intérieur et avait même envoyé un petit rapport à ce sujet. Visite de routine.

— Mais comment se fait-il ? interrogea-t-il. J'ai lu les journaux de ce matin...

— Les journaux ont reçu des instructions des organes de sécurité afin de ne pas gêner l'enquête, coupa sèchement le diplomate soviétique.

D'une voix étranglée par la colère, il relata les circonstances du kidnapping. L'ambassadeur américain était atterré. C'était effectivement une affaire extrêmement grave. L'enlèvement d'un officiel soviétique, de haut rang, cela n'était jamais arrivé. Et en plus dans un pays de l'Est !

Les deux hommes étaient toujours face à face au milieu du bureau.

— Mais pourquoi nous accuser ? protesta-t-il. Je puis vous affirmer que ni la CIA ni aucune agence fédérale n'est impliquée dans ce kidnapping que je réprouve absolument.

— Je ne vous crois pas, fit platement le Soviétique. Nous savons tous que la CIA est prête à tout pour se procurer des transfuges. Comme elle n'a pas trouvé de volontaires, elle en a enlevé un. C'est un crime de première grandeur. Même si tous ses participants n'appartiennent pas à la CIA, c'est elle qui est responsable. D'ailleurs,

les criminels ont signé leur forfait. Tenez...

Il plongea la main dans sa poche et en ressortit un rectangle de papier qu'il tendit à l'ambassadeur américain. Celui-ci essaya de déchiffrer les deux mots hongrois qui s'y trouvaient. Alexis Tarakov ne lui en laissa pas le temps.

— Ceci est un des tracts trouvés sur les lieux de l'attentat, dit-il d'une voix coupante. *Ruszki haza*(9). Je n'ai pas besoin de vous traduire...

Ralph Sloman leva les yeux sur son vis-à-vis :

— Je ne vois pas, quel est le lien avec nous ?

— Tout le monde connaît les liens que la CIA entretenait avec les rebelles contre-révolutionnaires de 1956, fit le Soviétique. Ceux qui ont commis ce forfait abominable sont les survivants de cette clique. Nous savons que vous financez plusieurs soi-disant mouvements de libération de l'Ukraine ou de la Pologne. Pour les Hongrois, c'est la même chose. Vous avez signé votre crime.

L'Américain demeura d'abord muet devant cette argumentation spécieuse. D'abord, il n'avait jamais entendu parler d'un mouvement hongrois en exil.

Ensuite, même s'il existait, il n'était sûrement pas « sponsoré » par la CIA.

Il plia le tract et le mit dans sa poche puis secoua la tête et dit froidement :

— Monsieur l'Ambassadeur, je ne peux accepter cette argumentation. Cependant, je vais transmettre vos accusations à mon gouvernement. Inutile de vous dire que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Néanmoins, les autorités hongroises...

— Elles sont déjà au travail, fit sèchement le Soviétique. Mais souvenez-vous que mon gouvernement vous tiendra responsable de ce qui peut arriver à Valérie Illitch Souslov. Et qu'il en tirera les conséquences.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte d'un pas rapide, sans même serrer la main de l'ambassadeur américain. Ce dernier le raccompagna cependant jusqu'au palier. Revenu dans son bureau, il contempla par la fenêtre la place Szabadság. L'ambassade était en pleine ville, à quelques mètres du Danube, et du superbe Parlement gothique. Qui avait bien pu enlever un ministre soviétique ? Et pourquoi ? Il se dirigea vers le bureau de sa secrétaire.

— Allez me chercher Allen pour le chiffre, ordonna-t-il. J'en ai un besoin urgent.

— Que se passe-t-il, Sir ? demanda la secrétaire. Vous avez l'air bouleversé.

— Une histoire de fous, soupira le diplomate. Vous pouvez décommander mes billets pour Vienne, je ne pars plus. Appelez-moi le

State Department sur la ligne « protégée ». Demandez le secrétaire d'État.

La secrétaire regarda sa montre.

— Mais, Sir, il est quatre heures du matin à Washington.

— Je sais, fit le diplomate. Mais ce que j'ai à lui dire va le réveiller tout de suite.

* *

*

Mate Balázs, directeur général du MVA, referma le dossier de Szüsi Sibrik d'une main tremblante et leva un visage défait sur le colonel Igor Antonov. L'air habituellement méprisant du Russe avait fait place à la crispation de la rage.

— Nous ne savons rien de plus sur elle, annonça le Hongrois. Comme toutes les personnes qui travaillent ici, elle avait été criblée sévèrement...

— Sévèrement !

Le poing énorme du Soviétique s'abattit sur le bureau du directeur général des Services hongrois. La lampe vacilla et tomba, se brisant sur le parquet. Une pile de dossiers glissa, découvrant un journal de football, la marotte de Mate Balázs. Ce dernier eut un réflexe de recul, comme si le Russe allait le frapper. Le Colonel Antonov rugit :

— Puisqu'elle a été si bien criblée, où est-elle cette salope ? Hein, où est-elle ?

Mate Balázs ne répondit pas, cherchant à dissimuler le tremblement de ses mains. Szüsi Sibrik n'avait pas reparu chez elle depuis l'attentat. Deux policiers l'y attendaient. Rapidement, on avait révérifié son passé et ses relations. Sans rien trouver. Mate Balázs savait son dossier par cœur. Trente-deux ans, divorcée d'un ingénieur hongrois qui avait été s'installer aux États-Unis. Remarié. La mère de Szüsi vivait en Pologne. À Gdansk. Rien de ce côté-là. La jeune femme menait une vie relativement calme à Budapest. Elle avait eu plusieurs liaisons depuis son divorce. La plupart du temps avec des hommes mariés. Elle vivait dans un petit deux-pièces de l'avenue Róbert-Károly, un vieil immeuble décati et sale. Aucune activité politique. Aucun voyage à l'étranger, sauf en Union Soviétique... Pas de dépenses somptuaires. Rien qui puisse donner une piste. Ni même une indication.

— Elle a probablement été enlevée avec le ministre, avança Mate Balázs. Rien ne nous permet de croire qu'elle était la complice de ceux qui ont commis ce crime abominable.

— Si ! éructa le Russe qui se tut brusquement.

Avec le recul, il avait réalisé que Szüsi Sibrik n'était peut-être pas

aussi saoule qu'elle en avait l'air. Que son numéro érotique était probablement destiné à endormir sa méfiance, à le séparer du ministre. S'il avait suivi la voiture de ce dernier comme il aurait dû, rien ne serait arrivé, car les agresseurs ne se seraient pas débarrassés facilement du véhicule d'escorte. Bien sûr, dans le télex envoyé à Moscou il avait souligné que c'était sur l'ordre exprès du ministre qu'il ne l'avait pas accompagné. Mais il ne se faisait aucune illusion : son télex serait épluché par ses supérieurs et, tôt ou tard, on lui poserait la question de confiance. Que s'était-il vraiment passé ce soir-là ? Une équipe spéciale du KGB était en route pour Budapest. Il allait les accueillir à l'aéroport. Si le ministre n'était pas retrouvé, il serait rappelé à Moscou et tenu pour responsable... Au mieux c'était le camp de travail « dur ». Au pire, le poteau d'exécution. Il contempla avec mépris les poches noirâtres sous les yeux de Mate Balázs. Le vieux Hongrois était l'image même du désespoir. Lui aussi jouait sa carrière. Peut-être sa vie. Mais il était plus vieux que lui. Brusquement, il eut envie de le frapper, de le tuer.

— J'exige des résultats ! hurla-t-il. Ce soir, je dois rendre compte à la place Dzerjinski. Je viendrai vous voir avant.

Il sortit du bureau, claquant la porte à toute volée. Mate Balázs laissa les battements de son cœur se calmer quelques minutes avant d'appeler son adjoint par l'interphone. Ce dernier était un jeune fonctionnaire d'une trentaine d'années, ambitieux et manigancier. Mate Balázs savait que le Parti l'avait mis près de lui pour le surveiller. Gyula Rákos entra dans le bureau, le visage fermé et repoussa doucement la porte. Son regard sembla glisser sur la lampe brisée et les dossiers à terre. Il avait entendu les éclats de voix.

— Alors, Gyula ? demanda le directeur-général.

— Rien, *Balázs Elvtárs*(10) fit Gyula Rákos. Le chauffeur a été tué par un pistolet 9 mm. Nous avons retrouvé les douilles. Les agresseurs devaient être plusieurs, mais ils n'ont laissé aucune trace.

— Où a-t-on retrouvé la voiture du ministre ?

— Un kilomètre plus au nord. Juste avant Dráva Utca. Ni traces, ni empreintes. Sauf des taches de sang du même groupe que le chauffeur.

— Aucune idée de la façon dont ils ont procédé ?

— Aucune. Ils ont dû bloquer la voie. J'ai lancé des gens partout. Jusqu'ici, nous n'avons aucune piste, bien que tous les services concernés collaborent avec enthousiasme...

— Et la presse ?

L'adjoint balaya le problème.

— Rien à craindre de ce côté-là. Nous avons publié un communiqué selon lequel le ministre, pris d'un léger malaise cardiaque, avait été obligé d'interrompre sa visite et de regagner Moscou par avion spécial. Tous ceux qui devaient le rencontrer ont été prévenus. C'est une

patrouille de miliciens qui a découvert le corps du chauffeur soviétique. Ils ont reçu l'ordre de ne parler à personne de cette affaire. La police municipale en a été dessaisie.

Mate Balázs hocha la tête.

— Bien, très bien, Gyula. Mais cela ne suffit pas. Qui a fait le coup ?

Il avait brusquement levé son visage fatigué vers son adjoint. Ses épaules semblaient s'être encore affaissées. Gyula regarda les arbres de la place. Il pleuvait.

— Il y a ces tracts trouvés près du cadavre, avança-t-il.

Balázs en avait posé un sur son bureau. Il l'avait examiné sous toutes ses faces sans rien en tirer. Excepté que c'étaient des Hongrois qui l'avaient rédigé. Ils avaient employé l'argot « Ruszki » au lieu de « Orosz », le mot « officiel. »

— Vous avez entendu parler du mouvement de ceux de 1956 ?

— Jamais, *Balázs Elvtárs*.

Silence.

— Aucune idée, Gyula ? demanda Mate Balázs.

— Je ne sais pas, *Balázs Elvtárs*, fit l'adjoint. Nous n'avons aucune piste, aucun indice. Personnellement, je pense qu'ils ne l'ont pas emmené hors de la ville. Qu'ils sont cachés quelque part dans Budapest. Mais cela peut prendre très longtemps pour les retrouver. Surtout que nous ne pouvons pas faire appel au public. Nous devons mener notre enquête très discrètement. Sinon, les Soviétiques seraient furieux. Mais nous ne pouvons pas perquisitionner dans toutes les maisons de Budapest. Il nous faudrait un indice...

— Vous avez vérifié les dossiers des contestataires ?

— Nous sommes en train. Mais je n'ai pas d'espoir de ce côté-là. Quelques jeunes, pas organisés. Néanmoins, j'ai lancé des gens. Nous allons ratisser la moindre piste... (Il prit un ton un peu protecteur.) Vous savez que notre service des activités antinationales fonctionne très bien. Depuis des années, nous n'avons eu aucun problème véritable...

— Je sais, reconnut Mate Balázs. Et les signataires de la Pétition pour la Tchécoslovaquie ?

— Nous vérifions, fit Gyula, mais ce sont des gens qui n'ont pas de liens entre eux. Des intellectuels.

Ici, il s'agit d'une action de commando menée par des professionnels. Des tueurs. Ils auraient pu enlever le ministre sans liquider aussi brutalement le chauffeur.

— C'est vrai, avoua Mate Balázs.

Lui non plus ne comprenait pas. Depuis la sanglante révolution de 1956, il n'y avait pratiquement plus de contestation ni de vie politique en Hongrie. Ceux qui contestaient le régime fuyaient le pays purement

et simplement. Quitte à y revenir. Les prisons ne comptaient guère plus d'une demi-douzaine de dissidents politiques. Quelques semaines plus tôt une pétition avait circulé, en faveur des intellectuels tchécoslovaques emprisonnés et jugés à Prague. À la grande fureur du colonel Antonov, les services hongrois s'étaient opposés à en interdire la signature. Finalement, les Soviétiques s'étaient inclinés. Au fond, la Hongrie vivait un peu à part des autres pays de l'Est, selon un « gentleman's agreement » avec le Grand Voisin de l'Est... Dont tout le monde bénéficiait. Mate Balázs dessinait sur son buvard.

— Vous avez vérifié les entrées et les sorties du pays ?

— Nous sommes en train, dit Gyula Rákos, mais c'est très long.

— Il faut vérifier toutes les entrées depuis un mois, dit Mate Balázs. Retrouver les visiteurs. Attachez-vous à ceux d'un certain âge. Qui ont pu vivre 1956.

Gyula Rákos posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— Et les Services étrangers, *Balázs Elvtárs* ?

Mate Balázs secoua la tête sans aucune espèce d'hésitation.

— Non. Nous surveillons les Américains et ils sont très discrets. Les Italiens ne feraient rien dans ce sens, les Français non plus. Sans un motif grave, j'entends...

— Et les Allemands ?

Balázs se méfiait depuis toujours des Allemands.

— Oui, les Allemands, dit-il. Non, je ne crois pas. Pourquoi ?

Oui, pourquoi ? Mate Balázs s'était tourné et retourné toute la nuit sans parvenir à répondre à cette question. Le ministre de l'Intérieur soviétique ne présentait pas un intérêt fabuleux sur le plan du Renseignement. Un officier supérieur du KGB serait autrement valable. Ce n'était pas non plus une personnalité politique de premier plan. Il voyait mal un grand « Service » prendre de tels risques pour un personnage aussi falot. Certes, depuis longtemps, il n'y avait pas eu de transfuge de haut niveau, mais de là à en enlever un... Balázs connaissait trop bien la mentalité des Services spéciaux pour croire à un coup de ce côté-là. Donc la question demeurerait posée. Qui avait enlevé le ministre soviétique et pourquoi ?

Il ouvrit la bouche pour formuler une hypothèse puis la referma aussitôt. Il y avait des micros dans son bureau, il le savait, installés par les gens du KGB. Cette piste-là devait être explorée avec le plus grand soin. Par lui, ou des gens sûrs. Il leva les yeux sur son adjoint et dit d'une voix plus ferme :

— Gyula, il faut trouver. Vous avez entendu ce porc de colonel Antonov... Si nous ne résolvons pas ce problème, nos « Oncles » risquent de nous le faire payer cher. Très cher. Tout notre pays en souffrira.

— Je sais, dit Gyula Rákos. Je vais faire tout mon possible, *Balázs*

Il sortit. Mate Balázs rouvrit le dossier de Szüsi Sibrik, contemplant la photo de la jeune femme qui semblait le narguer. Il avait mal à la tête, et ses yeux se fermaient. Il marcha lourdement jusqu'à la fenêtre. Avec ses pantalons toujours trop courts, découvrant ses chevilles, les « fausses » couleurs de ses costumes, il faisait toujours paysan endimanché. Ce qu'il était, au fond, ayant gravi à force de travail tous les échelons du Parti. Il regardait les maisons noirâtres entourant la place et le petit square triste.

Qui pouvait bien avoir enlevé le ministre de l'Intérieur soviétique ?

* *

*

Le téléphone sonna. Malko traversa la chambre et décrocha :

— Le chauffeur du Prince Malko Linge est arrivé, annonça avec déférence le concierge de *l'Hôtel Sacher*, le plus ancien de Vienne.

— Merci, nous descendons, dit Malko.

Il raccrocha et se retourna vers la jeune femme mince au visage encadré de longs cheveux noirs, qui attendait debout près de la porte, les mains dans les poches de son manteau de renard, un sac de voyage posé à côté d'elle.

— Ilonka, si tu ne veux pas rater ton avion, il faut y aller... Krisantem est en bas... Nous, avons une demi-heure de route jusqu'à *Schwechat*...(11)

Il parcourut des yeux la chambre, s'assurant qu'il n'avait rien oublié, ne vit que le lit sauvagement défait, deux bouteilles de Moët et Chandon vides, un flacon d'eau de toilette Jacques Bogart, vide également et une bouteille de Vichy St Yorre.

La jeune femme brune ne bougea pas. Malko s'approcha d'elle et posa ses mains sur ses hanches, écartant la fourrure, et demanda en souriant :

— Tu ne veux plus partir ?

Elle soupira.

— Tu sais bien que je dois...

— Quand reviendras-tu ?

— Je ne sais pas. En avril ou en mai. Mais je ne serai peut-être pas seule...

— Tu arriveras bien à t'échapper, suggéra Malko.

Leurs regards se croisèrent, complices. La jeune femme leva la tête et posa sa bouche sur la sienne. Très vite, leur chaste baiser d'adieu se transforma en une étreinte passionnée. Ilonka se serrait doucement contre Malko. Ils oscillèrent jusqu'au mur, sans cesser de s'embrasser.

Enfin, Ilonka arracha sa bouche et murmura :

— Il faut que je parte.

— J'ai envie de toi, fit Malko.

Étant donné la façon dont ils étaient imbriqués l'un dans l'autre, elle pouvait difficilement l'ignorer. Pourtant, ils avaient fait l'amour deux heures plus tôt au milieu des vestiges du petit déjeuner.

— Nous n'avons pas le temps, objecta Ilonka.

Les mains de Malko couraient le long de son corps, effleurant sa petite poitrine, ses hanches, le creux de son ventre à travers la laine grise de la robe. Ses mains se détachèrent de la nuque de Malko pour se joindre en coupe en haut de ses cuisses. D'abord elles demeurèrent immobiles, comme pour mesurer l'éveil de son désir. Puis, d'un mouvement fluide, Ilonka se laissa glisser aux pieds de Malko, sans même ôter son lourd manteau. Avec un regard tendre et trouble, elle le libéra et le saisit à pleines mains.

Malko ferma les yeux, sentit une langue l'effleurer, puis une caresse plus précise, tandis que les lèvres se refermaient sur lui. Une aspiration lente et prolongée.

Le manteau formait une corolle de fourrure autour de la tête brune qui s'activait de plus en plus, contrairement à ses habitudes. En dépit de l'érotisme de sa position, le visage d'Ilonka demeurait toujours aussi pur, aussi sage en apparence. Une vraie jeune fille. Pourtant, ses mouvements de plus en plus rapides amenèrent vite Malko à un spasme délectable et brutal. Elle demeura dans la même position, agenouillée contre lui, comme pour ne pas le troubler, et c'est lui qui la releva.

— Tu es merveilleuse, fit-il dès qu'il eut repris son souffle.

Ilonka avait une lueur espiègle dans les yeux et son visage était tout rouge.

— J'ai chaud, dit-elle. Maintenant, il faut *vraiment* que je parte...

Trente secondes plus tard, ils claquaient la porte de la chambre et couraient dans le couloir en se tenant par la main.

— J'espère que tu reviendras vite, dit Malko en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

— Tu es insatiable, fit Ilonka en riant.

Deux ans plus tôt, Malko s'était trouvé par hasard dans un dîner à côté d'une jeune femme brune, très mince, avec un visage fin, sensuel et plein de mélancolie. Une allure très sage renforcée par un gros chignon un peu vieux jeu. On la lui avait présentée. Ilonka Ungvár, une Hongroise que son mari venait d'abandonner pour aller vivre aux États-Unis avec une pulpeuse secrétaire. Elle habitait Budapest, mais venait de temps en temps à Vienne. Son allemand était parfait.

Malko avait tout de suite été séduit. Ils avaient parlé. Elle était passionnée de mode et de couture, déplorant qu'on ne puisse s'habiller à Budapest. Décrivant longuement à Malko une robe qu'elle avait vue

dans une vitrine de Saint-Laurent à Vienne.

Ils avaient dansé ensuite, flirté un peu, et il l'avait raccompagnée jusqu'à son petit hôtel dans sa Rolls. Avant de la quitter, ils avaient encore flirté dans la voiture d'une façon plus poussée. Mais lorsque Malko avait tenté d'aller plus loin, Ilonka Ungvár avait serré brusquement les jambes avec un soupir troublé. Puis elle s'était enfuie, comme une collégienne. Le lendemain, piqué au vif, Malko avait été acheter la robe de ses rêves et l'avait fait livrer à son hôtel. Lui-même résidait au *Sacher* pour quelques jours.

Ilonka Ungvár avait appelé une heure plus tard, la voix mouillée d'émotion. Malko l'avait invitée à dîner. Ce qu'ils avaient fait, face au Danube, aux chandelles. Ensuite, ils avaient dansé au *Playboy Club*, la discothèque « in » de Vienne. Bien entendu, Ilonka portait la robe de Malko. Un fourreau de velours noir fendu profondément sur les côtés. C'est Ilonka qui avait dit « Rentrons ». Dans la chambre cossue du *Sacher*, ils avaient fait l'amour tout naturellement, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Tendrement, avec passion. Ilonka haletait, griffait, et finalement avait pleuré. Le lendemain elle repartait pour Budapest.

Depuis Malko l'avait revue plusieurs fois. Dès qu'elle mettait le pied en Autriche, elle l'appelait. Lui, accourait à Vienne, et ils faisaient l'amour comme des collégiens pendant deux ou trois jours. Ilonka avait monté une affaire de couture et gagnait bien sa vie. Grâce à la robe offerte par Malko qu'elle avait fait reproduire à des dizaines d'exemplaires.

Leurs rencontres épisodiques leur apportaient à tous les deux quelque chose d'étonnant, comme une récréation. Celle-ci allait finir.

Ils ignoraient quand ils se reverraient.

* *

*

Walter Pear, le troisième conseiller de l'ambassade américaine à Londres, s'effaça pour laisser entrer son visiteur. Un certain Béla Derék. Ce dernier lui avait donné le nom d'un haut fonctionnaire du State Department à Washington, et il n'avait pu refuser de le recevoir. Sans avoir la moindre idée du motif de sa visite. De toute façon, il avait dix minutes à perdre avant une réunion.

— Que puis-je faire pour vous, Mr. Derék ? demanda-t-il aimablement.

Son visiteur était petit, rondouillard, l'air d'un représentant de commerce un peu empâté, avec le crâne dégarni et des yeux très bleus. Il eut un sourire timide.

— Je voudrais rencontrer quelqu'un de la CIA, dit-il paisiblement.

Le sourire du troisième conseiller s'effaça instantanément, puis reparut, un peu plus crispé. Il dit d'une voix amusée :

— Vous savez bien, monsieur Derék, que la CIA n'existe pas... Nous sommes dans un pays ami et...

Les yeux bleus du visiteur ne souriaient plus du tout. Il se pencha en avant :

— Mr. Pear, je ne plaisante pas. Je dois rencontrer quelqu'un de la CIA.

Walter Pear le sonda d'un coup d'œil rapide. Il ne semblait ni fou ni intoxiqué. Tendu, oui. Mais sérieux et équilibré. Il décida d'avancer d'un pas prudent.

— Pourquoi voudriez-vous rencontrer un fonctionnaire de cette agence fédérale ? demanda-t-il d'un ton neutre. Vous comprenez qu'ils sont tenus à une certaine discrétion...

— Moi aussi, répondit avec simplicité Béla Derék. Mais ce que j'ai à leur dire les intéressera. Au plus haut degré.

Walter Pear alluma une cigarette pour dissimuler son embarras.

— Je crains néanmoins qu'il ne faille m'en parler d'abord... Je jugerai ensuite.

— Bien, fit Béla Derék. Je représente le groupe de résistants hongrois qui a enlevé, avant-hier, à Budapest, le ministre soviétique de l'Intérieur... Pour le compte de la CIA.

— Pardon ?

Walter Pear crut avoir mal entendu. Il n'avait jamais entendu parler de cette histoire. Il avait sûrement affaire à un fou. Certains semblent très calmes. Tout à coup, il ne se sentit plus capable de dominer la situation tout seul... Avec un sourire contraint, il se leva.

— C'est très intéressant, en effet, monsieur Derék. Pouvez-vous m'attendre quelques instants. Je vais chercher quelqu'un de la CIA avec qui vous pourrez vous entretenir de ce projet...

— Ce n'est pas un projet, c'est fait, corrigea gentiment le visiteur.

Walter Pear l'entendit à peine. Après avoir refermé la porte de son bureau, il donna un tour de clef et partit en courant dans le couloir.

CHAPITRE IV

Ted Saurer, chef de station de la CIA à Londres, pénétra dans le bureau, suivi de Walter Pear. Il s'avança vers Béla Derék, la main tendue, et l'arracha littéralement hors de son siège. Avant que le Hongrois ait pu ouvrir la bouche, Ted Saurer lui dit vivement :

— Mr. Derék, je vous demande de me suivre dans un bureau tranquille où nous pourrions discuter de notre affaire.

Il attira hors du bureau le visiteur un peu éberlué. Ils prirent un petit ascenseur gardé par un Marine, jusqu'au sous-sol de l'énorme building de l'ambassade US dominant Grosvenor Square. Ils débouchèrent dans une pièce bizarre. Un cube de béton gris au milieu duquel se trouvait une sorte de bulle en plastique suspendue par des câbles d'acier, avec des sièges à l'intérieur. On y accédait par une passerelle métallique. Les trois hommes y pénétrèrent à la queue leu leu, et le chef de station de la CIA en referma la porte. Il manipula ensuite quelques boutons sur un pupitre de commande et se tourna enfin vers Béla Derék.

— Mr. Derék, annonça-t-il, maintenant nous pouvons parler. Ceci est une chambre « sourde », et personne ne pourra surprendre nos paroles. Nous devons prendre certaines précautions. Vous avez demandé à me voir. Qui êtes-vous et qu'avez-vous à me dire ? Je suis le chef de station de la Central Intelligence Agency à Londres.

Béla Derék s'agita nerveusement, comme pris à son propre jeu.

— C'est exact, dit-il après un court silence. J'ai un message à vous transmettre. Je représente les camarades qui ont enlevé à Budapest le ministre de l'Intérieur soviétique.

— Une seconde, coupa l'homme de la CIA. Comment pouvez-vous me prouver que vous êtes sérieux ?

Béla Derék ne se démonta pas.

— Avec ceci, dit-il.

Il fouilla dans sa poche et en sortit un rectangle de plastique qu'il tendit à l'Américain. Celui-ci l'examina et sentit le sang se retirer de son visage. Il s'agissait d'une carte en plastique verte donnant droit à l'entrée des magasins réservés à Moscou à ceux de la « Nomenclature », l'aristocratie soviétique. La carte était au nom de Valérie Illitch Souslov. La photo du ministre y figurait. En couleur. Ted Saurer leva les yeux sur son interlocuteur.

— Comment ceci est-il en votre possession ?

— On me l'a apporté de Budapest ce matin, annonça Béla Derék. Comme preuve de la réussite de l'opération.

— Puis-je la garder ?

— Bien entendu.

— Merci.

Ted Saurer empocha le rectangle de plastique.

— Maintenant, pouvez-vous me raconter votre histoire. Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Nous sommes un groupe d'émigrés hongrois, annonça Béla Derék d'une voix monocorde. Nous avons tous quitté Budapest après les événements de 1956 pour différents pays étrangers. Moi-même, je me suis installé dans votre pays, à Pittsburgh et je suis maintenant citoyen américain...

— Vous êtes citoyen américain, fit en écho d'une voix douloureuse le chef de station de la CIA.

— Oui, continua Derék, mais je ne suis que le porte-parole de mes camarades.

— Quelle est votre organisation ?

Béla Derék sourit pour la première fois. Un sourire pâle comme ses yeux bleus.

— Oh, ce n'est pas vraiment une organisation ! Seulement un groupe d'amis liés par des idées communes. Nous n'avons jamais milité officiellement, pris position ou formé un parti.

— Mais enfin, pour ce kidnapping, souligna l'Américain, il a fallu des hommes aguerris, décidés à tout. Il y a eu un mort.

La station de la CIA à Budapest avait averti tous les postes de la « Company » avec le maximum de détails de l'attentat commis deux jours plus tôt et de la revendication des Soviétiques.

Béla Derék ne se troubla pas.

— Ceux qui ont agi, dit-il, se sont battus contre les troupes soviétiques, il y a vingt-quatre ans. D'autres ont appris à haïr les Soviétiques en restant dans leur pays occupé. Ce sont tous des hommes décidés qui ont fait le sacrifice de leur vie.

— Qui sont ces gens ? insista l'Américain.

Jamais la CIA n'avait entendu parler d'un mouvement de résistance hongrois. Il y avait les Arméniens, les Ukrainiens, les Croates, les Polonais même. Il faut dire que la « Company » avait laissé passer tant d'informations depuis quelque temps que cette lacune n'avait rien d'étonnant.

— Je regrette de ne pouvoir vous en dire plus pour le moment, dit Béla Derék. Je ne suis pas autorisé à révéler les noms de ceux qui ont participé à cette action.

— Alors, que voulez-vous ?

Le Hongrois prit l'air presque choqué.

— Vous prouver que, nous, Hongrois, ne sommes pas rancuniers et que nous tenons nos promesses et nos engagements. Pourtant, en 1956, vous nous avez laissé tomber. Certains de nous sont morts,

accrochés à leurs armes jusqu'à la dernière minute parce qu'ils espéraient que les Américains allaient venir. Ou au moins nous aider... Nous n'avons pas oublié, mais notre désir de nous venger des occupants Soviétiques est le plus fort. C'est la raison pour laquelle mes camarades ont accepté l'offre de votre agent qui nous demandait d'enlever Valérie Illitch Souslov.

« Et maintenant, l'opération est réalisée. Je suis venu vous faire savoir que vos services pouvaient prendre livraison de Valérie Illitch Souslov... Comme votre agent nous l'avait demandé. Nous ne savons qu'en faire.

Il y eut un silence de plomb dans la pièce. Le chef de station de la CIA examinait le Hongrois, essayant de voir s'il plaisantait. Mais Béla Derék était sérieux comme un ayatollah. L'Américain se pencha en avant et demanda :

— Un agent... Mais quel agent, monsieur Derék ?

Les yeux bleus du Hongrois le fixèrent sans ciller.

— Ferenszi Benedek, celui qui nous a poussés à organiser ce kidnapping, qui nous a aidés à trouver des armes, qui nous a donné l'argent. Un agent de votre Central Intelligence Agency de haut niveau, a-t-il expliqué.

L'Américain n'avait jamais entendu parler de Benedek Ferenszi. Il se força à sourire.

— Puisque ce Monsieur Ferenszi a été si précis, demanda-t-il, pourquoi n'avez-vous pas été le trouver au lieu de venir ici ?

— Ferenszi Benedek est mort, fit Béla Derék, la nuit où le kidnapping a eu lieu. D'une crise cardiaque que rien ne pouvait laisser prévoir. Il ne l'avait pas prévue non plus.

« Comme vous étiez dans la même ville, j'ai pensé que vous seriez au courant. Il faut tenir votre contrat. Sinon, je vais être obligé de tout révéler à la presse...

Le chef de station de la CIA sentait le sol se dérober sous lui.

— *Wait a minute* ! Vous êtes sûr qu'il est mort, que ce n'est pas une...

— J'ai vu son cadavre, fit simplement Béla Derék. Je peux vous dire où il a été enterré. Le cimetière de Highgate.

Les deux hommes se regardèrent en chien de faïence pendant quelques secondes, puis le chef de station de la CIA se dit qu'il devait se maîtriser, ne pas devenir fou.

— Vous prétendez, demanda-t-il plus brutalement, qu'un certain Ferenszi Benedek, se disant agent de la CIA, vous a poussé à enlever un ministre soviétique à Budapest et qu'il est mort ensuite. Et maintenant, vous voulez que nous prenions livraison de ce ministre ?

— Exact, fit sereinement Béla Derék.

— L'adresse de ce Ferenszi ?

— 61 Princess Gate.

L'Américain nota rapidement et demanda :

— Vous ne savez rien d'autre de lui ?

Béla Derék hocha la tête.

— Si. Il avait un passeport américain. Lui aussi avait quitté la Hongrie, mais avant 1956. Il me l'a montré. Il voyageait beaucoup. À Washington et à Moscou. Il m'a expliqué que le gouvernement américain le chargeait de certaines missions confidentielles. Il paraissait avoir beaucoup d'argent. Il m'a donné trente mille dollars en billets, sans même un reçu.

L'Américain écoutait la litanie des faits incroyables, une boule dans la gorge. Il n'avait retenu qu'un mot : passeport américain. Finalement, il prit son courage à deux mains.

— OK, monsieur Derék, dit-il. Il y a dans cette affaire quelque chose que je ne comprends pas. Je n'étais absolument pas au courant de cette opération ni de la présence de ce Ferenszi à Londres. Mais nous allons éclaircir la situation, et tout va bien se passer. Puis-je vous demander de remonter dans le bureau de Mr. Pear et de bien vouloir attendre un petit moment pendant que je vérifie certains faits.

— Vous allez nous aider ? demanda avec une anxiété soudaine Béla Derék.

— Je ferai tout mon possible, dit Ted Saurer sur des charbons ardents.

Béla Derék le fixa avec une expression presque suppliante.

— Je vous jure que je dis la vérité, fit-il. Nous avons agi pour votre compte.

— J'en suis certain, dit Ted Saurer. Je vous demanderai de ne plus aborder ce sujet dès que nous serons sortis de cette chambre « sourde ». Cette affaire doit demeurer absolument secrète.

Il coupa les brouilleurs, et les trois hommes sortirent de la bulle de plastique. Walter Pear était muet d'horreur. Comment aurait-il pu se douter que ce petit bonhomme en apparence si inoffensif était porteur d'un secret aussi explosif. Alors qu'ils se trouvaient encore dans la pièce en ciment, il pensa à une ultime question.

— Le nom que vous avez donné pour être reçu par moi, qui vous l'a communiqué ? demanda-t-il.

— Ferenszi Benedek, répondit immédiatement le Hongrois. Je sais qu'ils étaient très liés. J'ai assisté à une communication téléphonique une fois...

Les deux Américains échangèrent un regard atterré. Cela allait de mal en pis. Ils ne dirent pas un mot dans l'ascenseur qui les ramenait au quatrième étage. Walter Pear précéda le Hongrois jusqu'à son bureau, lui parlant de choses et d'autres pour lui éviter de trop penser. Si Béla Derék avait décidé de quitter l'ambassade américaine sur-le-

champ, ils n'auraient malheureusement pas pu l'en empêcher. Or, c'était lâcher une bombe à retardement dans Londres. Dieu merci, il semblait épuisé et ravi de ce repos momentané.

— Voulez-vous un café ? proposa Walter Pear.

— Avec plaisir, accepta le Hongrois, écroulé dans un fauteuil. Vous croyez que cela va s'arranger ?

— J'en suis sûr, affirma d'un ton plein de confiance le troisième conseiller. Ted Saurer est un type épatant.

* *

*

Ted Saurer traversa comme une flèche le couloir menant au bureau du chargé d'affaires. L'ambassadeur était en consultation à Washington. Il évita de passer par le bureau de la secrétaire et frappa directement à la porte du diplomate, puis entra immédiatement.

Le chargé d'affaires, les pieds sur son bureau, parcourait avec un intérêt digne d'une meilleure cause le dernier numéro de *Penthouse*. Il leva un œil égrillard et surpris sur le chef de station.

— Que se passe-t-il, Ted ? Les Japonais ont attaqué ? [\(12\)](#)

Ravi de sa plaisanterie douteuse, il éclata d'un gros rire heureux, immédiatement éteint devant l'expression de Ted Saurer. Celui-ci tira une chaise à lui et s'assit.

— Sir, dit-il, j'ai un gros tas de dynamite dans mon bureau.

CHAPITRE V

Au fur et à mesure du récit de Ted Saurer, le sang se retirait du visage du chargé d'affaires. Il avait été averti par le State Department de l'incident de Budapest et des accusations soviétiques, mais avait classé le télégramme, n'étant pas directement concerné. Jamais, il n'aurait pu imaginer que cette histoire lui exploserait sous le nez.

Mentalement, il mesurait les conséquences de l'irruption de Béla Derék dans son ambassade. Le State Department avait élevé une protestation pressante et officieuse contre les accusations soviétiques. Si ces derniers apprenaient qu'un homme revendiquant l'enlèvement de Valérie Illitch Souslov se trouvait à l'ambassade américaine de Londres, prétendant de surcroît avoir agi sur ordre de la CIA, il préférerait ne pas penser à ce qui se passerait...

— Il faut faire quelque chose, dit Ted Saurer. On ne peut pas laisser ce type partir dans la nature. Il est capable d'aller trouver le *Daily Mirror*...

— On ne peut pas le tuer, soupira le chargé d'affaires. Il faut que je demande des instructions à Washington.

— En attendant, venez le voir, conseilla Ted Saurer.

Il ne faudrait pas qu'il s'impatiente et file... Quand vous aurez tous les éléments, vous appellerez la boîte.

— Vous croyez vraiment qu'il faut que je le voie ? demanda le diplomate. Cela risque d'engager le State Department. S'il va se répandre après dans la presse...

— Il le faut, dit fermement le chef de station. Qu'on sache ce qu'il a dans le ventre. *Shit !* Il a l'air si doux, si tranquille. Mais son histoire n'est pas bidon. Il a une carte appartenant à ce foutu Ruskof... Allez, venez.

Le chargé d'affaires s'arracha à son bureau, après avoir rangé *Penthouse* et suivit en traînant les pieds. Béla Derék avait débarqué comme un gentil toutou apportant une grenade dégoupillée dans sa gueule. Pourquoi fallait-il que ce soit chez lui ?

* *

*

Les mains posées bien à plat sur ses genoux, le chargé d'affaires venait d'écouter le récit de Béla Derék, sous l'œil vigilant de Ted Saurer. Ils avaient repris place dans la chambre « sourde ». Le troisième conseiller en avait profité pour s'éclipser, commençant à

sonner l'alarme. Béla Derék planta ses yeux bleus pleins de candeur dans ceux du diplomate et asséna sa conclusion :

— Comme c'était prévu, je suis venu vous avertir que nous sommes prêts à vous remettre Valérie Illitch Souslov.

« *My God !* » pensa le chargé d'affaires. C'était un cauchemar.

— C'est... très gentil à vous, fit-il, bêtement, le cerveau vide. (Surtout, ne pas trop se compromettre, ne pas engager le State Department.) Mais il s'agit d'une action criminelle engagée dans un pays avec lequel nous entretenons des relations amicales, n'est-ce pas ?

Il ne me paraît pas possible de prendre position sans en référer à Washington. Il faut que vous m'informiez un peu plus...

Les yeux bleus de Béla Derék s'assombrirent un peu.

— Il ne faut pas que cela prenne trop de temps. Il est extrêmement dangereux pour mes camarades de détenir ce Soviétique.

— Il est toujours à Budapest ? ne put s'empêcher de demander le diplomate.

— Oui.

Silence, seulement troublé par le ronronnement des brouilleurs. Avec prudence, Ted Saurer avança un pion.

— Au cas où cette prise de possession présenterait des difficultés, je veux dire si nous ne désirons pas entrer en possession de ce Soviétique, pour des raisons diplomatiques, vous le relâcheriez, je suppose ?

L'expression du Hongrois lui fit regretter aussitôt d'avoir posé sa question.

— Vous plaisantez ! fit Béla Derék. Il y a des mois que nous préparons cette action afin de montrer aux occupants soviétiques que nous n'abandonnons pas. Des hommes et des femmes ont risqué leur vie et leur liberté. Ce Russe est un criminel. Si vous n'en voulez pas, nous ferons savoir au monde entier que nous l'avons enlevé, nous le jugerons et nous l'exécuterons...

— Voyons, voyons, protesta le diplomate, comment pouvez-vous dire « nous le jugerons et ensuite nous le tuerons. »

— Lorsqu'on a jugé Adolf Eichmann, fit simplement le Hongrois, tout le monde savait qu'il allait être condamné à mort... Il fallait seulement exposer ses crimes, mais le résultat ne faisait aucun doute. Ce ministre de l'Intérieur mérite dix fois la mort, comme tous les dirigeants soviétiques en tant que pourvoyeur du Goulag.

Le chargé d'affaires se tut, à bout d'arguments, le cerveau en ébullition. Surtout éviter toute publicité. Que les Russes ignorent absolument cette visite. Elle serait sûrement très mal interprétée...

— Monsieur Derék, dit-il, je vais me mettre en rapport avec Washington, immédiatement. Mais il est encore très tôt là-bas. Puis-je

vous demander de ne faire part à personne de cette visite et de me recontacter vers seize heures trente ? Ou pouvez-vous me laisser un téléphone ?

Béla Derék se leva.

— Je serai ici à quatre heures et demie.

Les trois hommes sortirent à la queue leu leu de leur cage et reprirent l'ascenseur qui s'arrêta au rez-de-chaussée. Béla Derék leva ses yeux bleus pâles sur le diplomate.

— Il ne faut pas essayer de me suivre, dit-il. Sinon, la presse serait prévenue immédiatement.

Sans attendre la réponse, il traversa le hall, descendit le perron et s'éloigna à travers les arbres de Grosvenor Square.

— *Holy shit !* éclata le chef de station de la CIA. Pourquoi l'avez-vous laissé partir ?

— Parce que moins il y aura de témoins à l'avoir vu ici, mieux cela vaudra, fit sombrement le chargé d'affaires. Il reviendra. Il a besoin de nous.

— C'est ce qu'il faut souhaiter, fit d'une voix sépulcrale Ted Saurer. Mais qu'est-ce qu'on va lui dire, quand il reviendra ?

* *

*

Mate Balázs laissa son regard errer sur l'immense chantier boueux qui bordait la mini autoroute menant à l'aéroport de Budapest. Il tombait une pluie battante et glaciale et les essuie-glaces de la voiture officielle avaient du mal à chasser l'eau du pare-brise. À côté de lui, le colonel Antonov n'avait pas ouvert la bouche depuis qu'ils étaient montés dans la voiture. Ils allaient accueillir un général du KGB arrivant de Moscou pour coordonner l'enquête sur la disparition du ministre soviétique. Trois jours s'étaient écoulés depuis l'attentat, sans apporter le moindre indice, la plus petite piste. À part les tracts trouvés près du cadavre du chauffeur, personne n'avait revendiqué le kidnapping. Tout un étage de l'hôtel *Volga* était occupé par les agents du KGB venus en renfort, et les Services hongrois avaient mis à leur disposition des téléphones, des bureaux et des voitures. Le colonel Antonov se tourna vers le Hongrois, les yeux durs comme de la pierre, et sortit enfin de son mutisme pour demander :

— Toujours rien, bien entendu ?

Mate Balázs enfonça encore un peu plus les mains dans les poches de son pardessus. Comme si le Soviétique ne le savait pas !

— Si j'avais du nouveau, je vous l'aurais dit, fit-il. Nous quadrillons la ville. Nos hommes ont commencé à visiter tous les bungalows inoccupés du lac Balaton au cas où les ravisseurs s'y seraient cachés.

Tous les appartements non habités aussi. Nous « criblons » également les visiteurs arrivés dans les trente derniers jours. Mais tout cela prend beaucoup de temps. Nous ne pouvons malheureusement pas bénéficier de l'aide de la population à cause du secret qui entoure cette affaire.

Il avait réussi à dire cela sérieusement. Sachant que 99 % des Hongrois auraient été prêts à aider les ravisseurs du ministre.

— Et la fille ? Szüsi Sibrik ?

— Nous poursuivons l'enquête. Rien ne permet de dire qu'elle soit complice des criminels.

— *Sto*(13) ! grommela le Russe. Vous êtes tous des incapables...

— Je suis sûr que vos hommes venus de Moscou obtiendront de meilleurs résultats, répliqua perfidement Mate Balázs.

Ils arrivaient à l'aéroport, triste comme une gare de province avec ses néons blafards. Des équipes renforcées de garde-frontières et de miliciens scrutaient les papiers de tous ceux qui quittaient la Hongrie, fouillaient les bagages. En vain. Les kidnappeurs du ministre soviétique semblaient s'être évanouis sur une autre planète.

— Il faut interroger ce violoniste de l'orchestre, suggéra soudain le colonel soviétique. Il avait l'air de connaître cette fille.

C'était ubuesque, mais Mate Balázs n'osa pas se révolter.

— Ce sera fait, dit-il d'une voix lasse.

Ce n'est pas cela qui ramènerait le ministre disparu. Il avait lancé sur la piste ses meilleurs indicateurs. Ceux qui traînaient avec les travestis de la place Rákóczi, les putes de Szabadság, tous ceux qui connaissaient l'underground de Budapest. Mais rien n'avait filtré.

Il s'étonnait que personne n'ait encore revendiqué l'enlèvement. Ou qu'on n'ait pas retrouvé le cadavre du ministre.

Éventualité à laquelle il préférerait ne pas penser. Le vieux János Kádár, Secrétaire général du Parti, mis au courant, avait manifesté son inquiétude. Lui aussi pensait que les Soviétiques prendraient ce prétexte pour resserrer la vis en Hongrie. Donc, il fallait tout mettre en œuvre pour retrouver Valérie Illitch Souslov. Vivant.

Un silence épais régnait dans la salle de conférence occupant tout un angle, au septième étage du building principal de la Central Intelligence Agency, à Langley. À travers les fenêtres on apercevait des plaques de neige, bien que le ciel fût d'un bleu éblouissant. Une demi-douzaine de hauts fonctionnaires convoqués d'urgence par Dennis Capucci, le Deputy Director de la « Company » se regardaient en chien de faïence autour du tapis vert, retranchés derrière leurs dossiers.

Un représentant de la Maison-Blanche. Un spécialiste du desk « Eastern Europe ». Le responsable du Directorate « Counter-Intelligence⁽¹⁴⁾ ». Un « Security Officer » chargé de « cribler » les employés de l'Agence avec son adjoint. L'adjoint de David Wise, représentant le Directorate des Opérations, autrement dit des opérations clandestines. Le plus nerveux de tous. Dennis Capucci rompit le silence, s'adressant au Security Officer.

— Vous dites que ce Ferenszi a appartenu à l'Agence ?

Le Senior Security Officer assis en face de lui, tendit sans mot dire, une fiche rose extraite d'un épais dossier.

— *Yes, Sir.* De 1956 à 1959. Il avait été engagé par...

— Je me fous pour le moment de savoir par qui il avait été engagé, gronda Capucci. Pourquoi a-t-il été viré ?

— Il n'a pas été viré, fit l'autre d'une voix patiente. Il est parti. En réalisant, grâce à la « Company » une fantastique affaire sur le sucre. Utilisant des informations confidentielles obtenues sur Cuba grâce aux satellites de l'ELINT. Il a dû empocher plusieurs millions de dollars.

— *My God !* soupira Capucci. Et ensuite ?

— D'après nos renseignements, il a continué son business, dit sereinement le Senior Security Officer. Dans des affaires très compliquées et difficiles. Des ventes d'usines clefs en main, dans les pays de l'Est, des livraisons d'armes pas vraiment illégales à des pays sous embargo, comme la Rhodésie. Il a souvent été soupçonné, mais il ne s'est jamais fait prendre.

— Dites-moi, demanda Capucci, comment savez-vous tout cela ?

— Parce que la « Company » a gardé des contacts avec lui, répondit tranquillement son vis-à-vis. De temps à autre, Ferenszi nous apportait des informations souvent intéressantes sur l'Europe de l'Est qu'il connaissait très bien. Il était très lié avec un Soviétique de haut niveau. Il était aussi en très bons termes avec des dirigeants israéliens haut placés. Probablement parce qu'il était juif, n'est-ce pas ? En tout cas, ce qu'il a dit a souvent aidé nos synthèses. Je crois que l'année dernière il a été reçu à la Maison-Blanche par un des adjoints directs

du Président...

Capucci serra ses phalanges si fort qu'elles en blanchirent. Si les Russes savaient cela ! Or, ils le savaient certainement. Il se tourna vers le patron de la Counter-Intelligence.

— Et vous, qu'avez-vous sur Ferenszi ?

Son interlocuteur tapota un dossier posé devant lui.

— Beaucoup de choses, Sir. Nous le considérons chez nous comme un « agent d'influence » important, probablement manipulé par les Soviétiques. *Le Point* lui a consacré un article allant dans ce sens, récemment.

— Manipulé par les Soviétiques ? répéta Capucci, horrifié.

— Je dois ajouter pour être exact, précisa l'homme de la Counter-Intelligence que d'après certaines de nos sources – les Français entre autres – les Soviétiques considéraient toujours Ferenszi comme un agent de la « Company »...

Dennis Capucci secoua la tête avec découragement.

— Enfin, quelqu'un ici peut me dire pour qui il travaillait réellement ?

Le spécialiste du contre-espionnage eut un mince sourire.

— Pour lui, je pense, Sir. Il ne pensait qu'à l'argent et s'est servi de tout le monde. Jusque-là, cela lui avait bien réussi...

Capucci dessina une potence sur son buvard, puis demanda d'une voix épaisse comme de la soupe aux choux, fixant droit dans les yeux l'adjoint de David Wise :

— Existe-t-il une chance, même infime, que quelqu'un dans cette agence de merde ait donné l'ordre aberrant à ce type de faire enlever un ministre soviétique ?

Devant le silence terrifié qui accueillit sa question le Deputy Director continua en martelant ses mots :

— Je ne poserai pas deux fois la question. Si quelqu'un, là, a fait cette connerie monstrueuse, qu'il le dise. *God damn it !* Ou même s'il soupçonne quelqu'un. Ce n'est pas le moment de jouer au boy-scout...

Son regard parcourut la table. Un à un les regards se baissèrent et des « non » étouffés sortirent de toutes les bouches. Le dernier, l'adjoint de David Wise, annonça d'une voix qu'il voulait ferme :

— Je puis vous assurer, Sir, que personne dans notre Directorate n'a mis le doigt dans cette affaire.

Dennis Capucci se sentit quand même soulagé. Repoussant sa chaise en arrière, il laissa tomber :

— OK. Alors, les autres hypothèses : Pourquoi Ferenszi a-t-il fait ça. Pour lui ?

— Ce n'est pas impossible, remarqua le responsable de la Counter-Intelligence. Pour une idée tordue. Nous faire chanter une fois l'opération faite. Ou alors il pensait sincèrement que cela nous ferait

plaisir...

— *Bullshit !* fit Capucci, ce type était incapable de penser sincèrement. Une arnaque quelconque, oui... de toute façon, nous n'avons aucun élément qui nous permette de trancher. Sauf en faisant tourner les tables...

De nouveau, il se tourna vers le responsable du contre-espionnage.

— Et si c'était un coup des « Ivans » ?

L'autre souleva le sourcil gauche, et dit prudemment :

— C'est une possibilité, Sir.

— Je sais bien que c'est une possibilité, grommela Capucci. Ce que je veux savoir, c'est ce que vous en pensez ?

Le haut fonctionnaire hésita avant de laisser tomber à voix basse :

— C'est possible, mais je ne vois pas pourquoi...

Capucci se tourna vers le spécialiste de l'Europe de l'Est.

— Et vous, vous voyez pourquoi ?

— Pas vraiment. Ce serait prendre un risque en période de détente, qui ne correspond pas à la mentalité des Soviétiques. Après tout, si ce Ferenszi était encore vivant, la situation serait éclaircie rapidement...

— Ouais, mais il est mort, grommela Capucci. À propos, sait-on quelque chose sur la façon dont il nous a quittés ?

Son regard interrogeait le responsable de R 2, les renseignements étrangers. Celui-ci se hâta de répondre :

— Cela semble être une mort naturelle, Sir, dit-il. Le médecin a délivré un permis d'inhumer sans difficulté, et la police a accepté aussi la notion d'accident. Un de nos agents s'est promené là-bas, jouant au vieux copain, et a parlé avec la domestique et la concierge. Les circonstances de la mort sont très claires... Crise cardiaque en pleine nuit. Il a voulu téléphoner à la bonne, mais celle-ci dormait chez son petit ami... Évidemment, il faudrait une autopsie, mais seule la famille pourrait la demander. Ferenszi n'en a pas.

Capucci jouait avec son crayon.

— C'est quand même une sacrée coïncidence... Quelque chose me trouble. Ce type était radin et il a filé trente mille dollars aux autres abrutis ? Bizarre, non ?

— Il espérait peut-être gagner beaucoup plus, remarqua l'adjoint de David Wise. Je peux faire une enquête plus approfondie, si vous le souhaitez. Tenter de trouver des preuves d'une intervention extérieure. Mais cela va prendre quelques jours.

— Faites-le, dit Capucci. Mais cela nous laisse le problème entier. Faisons comme si les Ivans n'étaient pas dans le coup. Il reste une question. Est-ce que ce foutu ministre russe peut nous être utile ?

Personne ne se bouscula pour répondre. On aurait entendu une mouche voler. Mesurant les conséquences possibles d'une réponse positive, c'était à qui demeurerait muet, laissant à son voisin la joie

d'endosser une telle responsabilité. Le regard de Dennis Capucci s'attardant plus particulièrement sur le spécialiste de l'Europe de l'Est, ce dernier se sentit obligé de donner son avis. D'une voix presque ferme.

— Il est certain, dit-il, que le ministre de l'Intérieur soviétique est en possession d'informations qui nous seraient précieuses. Du fait même de sa fonction.

Le représentant de la Maison-Blanche s'agita nerveusement sur sa chaise et leva la main pour prendre la parole.

— Il est absolument impossible que notre pays profite du crime commis par des extrémistes politiques, dit-il. Surtout en ce moment. Il faut que ce haut fonctionnaire soviétique soit libéré. Le plus vite sera le mieux, et notre administration est prête à tout faire dans ce sens...

Nouveau silence. Le spécialiste de l'Europe de l'Est se tourna vers lui, un peu agacé.

— Pour l'instant, l'alternative est simple, remarqua-t-il. Nous devons donner une réponse dans une heure à l'émissaire de ces gens. Si nous refusons de nous mêler de cette affaire, ils vont lui donner un maximum de publicité et exécuter le ministre soviétique. Or, les Russes croient, ou font semblant de croire, que nous avons partie liée avec ce groupe de Hongrois. S'ils apprennent la visite à notre ambassade de Londres de cet émissaire et, surtout, sa conviction d'avoir agi pour le compte de la « Company », ils vont en tirer des conséquences extrêmement négatives.

Un ange passa, les ailes marquées de l'Étoile Rouge. Les participants à la conférence étaient divisés en deux camps. Il était tentant de s'emparer d'un ministre soviétique en chair et en os. Mais, d'un autre côté, au moment où les USA luttèrent pour faire libérer les otages de Téhéran, si leur collusion avec un groupe de kidnappeurs apparaissait au grand jour, c'était une catastrophe dont le State Department ne se relèverait pas...

— Je crois qu'il n'y a qu'une solution, dit soudain Capucci. Je vais vous l'exposer et ensuite la mettre aux voix.

Méticuleusement, il expliqua son idée devant une assistance muette et en partie réprobatrice. Lorsqu'il se tut, le spécialiste de l'Europe de l'Est leva la main.

— Vous avez les gens pour réaliser cela ?

— Nos amis du Directorate des Opérations les ont, fit Capucci. Voulez-vous voter ?

Une à une, les mains se levèrent. Quatre sur huit. Y compris Capucci. Qui parcourut des yeux les rangs des récalcitrants. S'accrochant au plus malléable, le représentant du Président. Ce dernier baissa les yeux sous le regard insistant de Capucci, qui appuya d'une voix douce.

— Pensons à l'intérêt national.

À regret, le « récalcitrant » leva la main. Ce qui faisait cinq. Le Deputy Director abaissa aussitôt la sienne. Inutile de prolonger la tension.

— Bien, dit-il d'un ton adouci. Je vais m'occuper des détails pratiques avec le Directorate des Opérations. Nous serons tenus au courant jour par jour.

Tous se levèrent avec un lâche soulagement. On ne leur avait pas demandé l'impossible. Dennis Capucci retint d'un regard l'adjoint de David Wise. Dès que les deux hommes furent seuls, le Deputy Director se rassit.

— Maintenant, nous avons un petit problème, annonça-t-il.

— Lequel ?

— Qui va se charger de ce truc ? Les volontaires ne vont pas se bousculer... D'abord, il est hors de question d'utiliser un citoyen américain. Nous devons officiellement rester hors du coup. Qui sait comment cela tournera...

— Mal, 95 % de chances, fit l'adjoint de David Wise.

Dennis Capucci le fixa droit dans les yeux.

— Je le sais, fit-il. Ce n'est pas la première fois que nous enverrons au massacre des gens que nous aimons bien et que nous respectons. C'est la guerre. Ce genre de truc, c'est votre boulot. Qui voyez-vous dans vos *spookies* ?⁽¹⁵⁾

L'homme de la Division des Opérations demeura silencieux un temps qui parut très long à Capucci. Lorsqu'il releva la tête, il souriait sans aucune joie.

— Si j'étais un type bien, je ne vous nommerais personne, fit-il.

— Vous n'êtes pas un type bien, trancha Capucci. Sinon, vous ne seriez pas à la tête d'une bande d'assassins... Alors ?

— Je n'en vois qu'un, laissa tomber l'adjoint de David Wise. Il est super bon, on peut avoir toute confiance en lui, et il est assez malin pour avoir une toute petite chance de s'en sortir. En plus, il parle russe.

— *Your arrogant Prince* ?

— Oui.

Dennis Capucci hocha la tête.

— Pour moi, il est OK. J'ai entendu parler de lui.

— Il n'y a qu'une chose qui m'arrête, soupira l'adjoint de David Wise. Il aurait pu encore nous rendre beaucoup de services... Et cela fait des années qu'il travaille à la « Company »...

Capucci hocha la tête.

— Vous connaissez notre métier. Il faut résoudre le problème d'aujourd'hui, pas celui de demain. Mettez-vous en rapport avec lui le plus vite possible. Ne l'effrayez pas trop. Si jamais il s'en sort, je le

recevrai personnellement pour le féliciter.

— Et s'il ne s'en tire pas ?

Le Deputy Director eut un sourire à la fois cynique et triste.

— Mes meilleurs amis sont des morts.

* *

*

— Entrez, entrez, monsieur Derék.

Ted Saurer était nettement plus chaleureux que le matin. Le Hongrois se laissa pousser dans la bulle transparente et attendit que le ronronnement se déclenche. Le chef de station de la CIA se pencha vers lui, avec un large sourire.

— J'ai de bonnes nouvelles, monsieur Derék. De très bonnes nouvelles. Notre administration a décidé d'accepter votre offre généreuse. Bien sûr, cela va poser quelques problèmes pratiques, mais nous les résoudrons...

Béla Derék le fixa, impassible :

— Vous allez prendre possession de ce criminel de guerre et l'utiliser ?

— Certainement, certainement, affirma avec jovialité l'Américain. Seulement, vous comprenez que ce n'est pas facile. Il me faut un certain nombre d'informations. D'abord, où se trouve votre prisonnier ?

Béla Derék le fixa avec un léger sourire.

— Vous ne croyez quand même pas que je vais vous apprendre cela ? dit-il d'une voix douce.

Ted Saurer se démonta légèrement, puis se reprit aussitôt.

— Je pensais que nous allions travailler la main dans la main, dit-il.

— Pas nous mettre entre vos mains, corrigea le Hongrois. Si vous désirez vraiment faire ce que vous dites, il faudra suivre la procédure que nous vous fixerons. D'abord, vous allez répondre à mes questions... Valérie Illitch Souslov se trouve toujours à Budapest. Dans un endroit sûr. Comment envisagez-vous de le faire sortir de Hongrie ?

Le Chef de Station ouvrit et referma la bouche. Il n'avait pas prévu une contre-attaque aussi précise et brutale.

— Je n'ai pas encore résolu le problème, avoua-t-il, mais il y a plusieurs possibilités. Nous disposons de moyens considérables.

Béla Derék hocha la tête.

— J'en suis sûr. C'est la raison pour laquelle nous faisons appel à vous. Mais les Soviétiques disposent eux aussi de moyens énormes, et ils sont chez eux... Je suppose que vous allez envoyer des agents ou utiliser des gens sur place. Comment vont-ils déjouer la surveillance

du KGB et des Services hongrois ?

Le regard bleu était absolument limpide. Ted Saurer comprit qu'il devait lâcher du lest.

— À vrai dire, avoua-t-il, nous avons déjà un plan. Assez détaillé. Mais vous devez me jurer que ce que je vous dirai ne sortira pas d'ici.

— Allez-y, fit le Hongrois.

Le chef de station se gratta la gorge.

— Dans un premier temps, dit-il, nous allons être obligés de mentir aux Russes, pour permettre à nos agents de pénétrer en Hongrie. Leur apprendre que nous négocions avec vous et leur promettre que nous leur livrerons Valérie Illitch Souslov dès que nous aurons pu le récupérer. De cette façon, nos hommes pourront travailler librement à Budapest, entrer en contact avec vos camarades et préparer l'évasion. Sans cette précaution, l'opération serait très délicate. Pratiquement impossible. Bien entendu, à la dernière minute, le dispositif se renversera, et les Russes se retrouveront avec leurs yeux pour pleurer... Il faut nous faire absolument confiance...

D'après l'expression de Béla Derék, cela n'allait pas de soi. Il fronça les sourcils et demanda lentement :

— Vous voulez dire que vous allez collaborer avec le KGB ?

— C'est un peu cela, admit Ted Saurer. Pour vous permettre de leur échapper.

— Pourquoi ? demanda le Hongrois. Il serait plus simple de ne rien leur dire. C'est extrêmement dangereux.

Il était nettement réticent. Ted Saurer se pencha de nouveau vers lui, expliquant patiemment :

— Les effectifs de notre agence fédérale sont extrêmement réduits en Hongrie. Il leur est impossible de mener à bien cette opération. À vrai dire, nous n'avons personne là-bas du Directorate des Opérations. Seulement des analystes. Cela prendrait des semaines pour infiltrer des agents d'action. Surtout en ce moment où les Hongrois et les Soviétiques sont sur leurs gardes. L'astuce consiste donc à les faire entrer au grand jour. Soi-disant pour collaborer. Ensuite...

Béla Derék secoua la tête.

— Je ne peux pas prendre la responsabilité de vous donner l'accord de mes camarades, dit-il. Envoyez vos gens. Ils s'arrangeront avec eux sur place. Mais cela me semble bien difficile. Vous ne connaissez pas le KGB. Ni les moyens qu'il a.

— Hélas si, affirma Ted Saurer, je le combats depuis vingt ans.

Cette affirmation sembla rasséréner un peu le Hongrois. Le chef de station ajouta aussitôt, comme pour confirmer son optimisme :

— Bien entendu, nous ferons sortir de Hongrie, en plus du ministre soviétique, tous ceux de vos camarades qui le désireront. Maintenant, comment nos hommes vont-ils contacter les vôtres ?

Silence de plomb. C'était la question à dix francs.

— Facile, dit Béla Derék. Vous avez gardé la carte appartenant à Souslov ?

— Bien sûr.

— Vous la donnerez à un de vos agents, dit le Hongrois. Dès que celui-ci sera à Budapest, il faudra qu'il s'arrange pour ne pas être suivi. Qu'il se rende dans Régi Posta Utca. Une petite impasse presque en face du *Duna Intercontinental*. Il y a un petit magasin de cristaux et de vitraux dans un petit square. Qu'il attende que la boutique soit vide. Le patron s'appelle Bujak Lászlós. Qu'il lui montre simplement la carte du Soviétique et qu'il lui commande six verres à cognac avec ses initiales gravées dans le cristal. Il recevra alors d'autres instructions afin d'entrer en contact avec les responsables locaux. Ceux-ci s'assureront du sérieux de ses propositions et y donneront suite s'ils le jugent utile...

Ted Saurer demeura muet. Il ne s'était pas attendu à tant de résistance de la part d'un homme aussi effacé. Mais le Hongrois aux yeux bleus ne semblait pas habilité à discuter plus avant. Il se leva, signifiant la fin de l'entretien. Avant de sortir de la bulle il se retourna.

— Si dans trois jours, notre ami n'avait pas été contacté, nous considérerions qu'il y a eu impossibilité de votre part et dans ce cas, la presse serait avisée et le ministre passerait en jugement.

— Bien entendu, fit l'Américain d'une voix blanche.

— Ah, encore une chose ! précisa le Hongrois. S'il arrivait quoi que ce soit à notre ami cristallier, il va de soi que des représailles seraient exercées sur votre agent.

— Je comprends, dit Ted Saurer. Mais...

— Qu'il descende au *Hilton* à Budapest, ajouta doucement le Hongrois. Je vous dis adieu. Je ne vous reverrai pas. Mon rôle est terminé. J'espère que tout se passera bien. Soyez prudents.

* *

*

Valérie Illitch Souslov essaya de rouler sur lui-même pour échapper à la chaleur terrifiante qui lui donnait l'impression d'être une poule en train de rôtir. Il était couché à même le parquet d'une grande pièce, les pieds et les poignets liés derrière le dos avec du fil électrique, un mouchoir enfoncé dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Malheureusement, ses oreilles étaient vierges de tout bandeau. Un vacarme effroyable filtrait dans la pièce voisine. Quelqu'un jouait de la batterie sans arrêt, accompagné d'un orgue aux sonorités stridentes. Le Soviétique aurait préféré encore être battu que subir ce bruit

incessant. Il avait un peu perdu le compte des heures durant sa captivité, mais pensait qu'il avait été enlevé trois jours plus tôt. Chaque matin, on lui enlevait son bâillon et on le nourrissait de viande hachée et de riz au paprika, arrosé de vin râpeux. Ensuite, c'était fini. Personne ne l'avait ni interrogé, ni malmené. Tout de suite après le meurtre de son chauffeur, il avait été transféré dans une autre voiture et assommé d'une piqûre. C'est Szüsi Sibrik qui la lui avait administrée tandis qu'on le menaçait d'une arme. Il ignorait s'il se trouvait à Budapest ou ailleurs et qui étaient ses ravisseurs et pour le compte de qui ils agissaient. Mais tant qu'il était vivant...

À force de se frotter contre le parquet, il commença à faire glisser le bandeau couvrant ses yeux. Peu à peu, un coin de pièce apparut, puis une fenêtre et enfin la source de chaleur qui le grillait. Un énorme poêle en faïence bleue comme il y en avait souvent dans les intérieurs hongrois. À part cela, c'était une pièce banale avec une télévision dans un coin. Il commença à rouler sur lui-même. Essayant de gagner la fenêtre. Il avait presque parcouru la moitié de la pièce lorsque la musique se tut. Il s'immobilisa, mais ne put remonter son bandeau. Un jeune homme hirsute, en blue-jeans, entra et s'arrêta net en croisant son regard. Aussitôt, il se jeta sur lui, le rouant de coups de pied, avant de faire remonter son bandeau. Il le fit ensuite rouler presque contre le poêle, puis se pencha sur lui et de nouveau fit glisser son bandeau. Le Soviétique aperçut deux yeux noirs farouches.

L'inconnu ouvrit dans le poêle un panneau carré. Aussitôt, la chaleur augmenta encore. Le Russe aperçut un lit de braises rougeoyantes. Le jeune inconnu lui lança, la voix pleine de haine :

— *Lófasz*(16) Si les salauds du KGB viennent te chercher, tu vas cuire comme un vilain cochon que tu es. Avant qu'ils enfoncent la porte, nous aurons le temps de te mettre la tête là-dedans.

Il referma la porte, rabaissa le bandeau, donna un coup de pied dans le dos du Russe et s'éloigna. Peu de temps après, ce dernier entendit la musique recommencer. Il essaya de prendre son mal en patience, mettant sur le compte de la jeunesse, les menaces de son interlocuteur.

Les Hongrois n'étaient quand même pas des sauvages.

CHAPITRE VII

Malko referma *Le Point*, déboucla sa ceinture de sécurité avec un petit pincement de cœur. C'était la première fois qu'il mettait officiellement les pieds en Hongrie.

Le sifflement des réacteurs du vieil Iliouchine mourut doucement. Il aperçut à travers le hublot la dérive d'un gros Tupolev de l'Aéroflot. Il était six heures, mais il faisait déjà nuit noire. Une pluie fine et dense inondait l'aéroport de Ferihegy. À regret, Malko se leva et suivit les autres passagers. Malgré toutes les assurances dont le chef de station de la CIA de Vienne l'avait abreuvé, il ne se sentait pas plus tranquille que le dompteur qui plonge sa tête dans la gueule d'un lion. Les marxistes n'étaient pas réputés pour la solidité de leurs engagements.

Un milicien en uniforme kaki à parements verts examina longuement son passeport et lui confisqua *Le Point*. C'était tout de même un journal d'information. Malko était venu sous sa véritable identité : Son Altesse Sérénissime, Prince Malko Linge. Ci-devant barbouze hors cadre à la Central Intelligence Agency. Provisoirement, ô combien, alliée du KGB... Pour le meilleur et pour le pire.

Parmi les visages anonymes, il essaya de deviner quels étaient les agents du KGB venus le « réceptionner »... Une foule grise, mal habillée, silencieuse comme dans tous les pays de l'Europe de l'Est. L'aéroport était sinistre et mal entretenu. Malko avait failli venir de Liezen avec sa Rolls Royce et Krisantem, mais c'eût été de la provocation. Pour se donner du courage, il avait offert la veille, dans son château de Liezen, un grand dîner aux chandelles à l'issue duquel il s'était retrouvé en tête-à-tête avec une ravissante aristocrate viennoise de vingt-trois ans, ivre de Dom Pérignon et de romantisme. Sous le prétexte futile de lui montrer le magnétoscope Akai installé dans sa chambre, il l'avait arrachée aux invités. Elle ne s'était même pas intéressée à l'Akai et s'était collée à lui sans un mot. Ils avaient fait l'amour sur le lit à baldaquin, dans la chambre ouverte, avec rage et intensité. Puis elle avait lissé sa robe et était redescendue. Son fiancé discutait dans la bibliothèque, au milieu d'un groupe d'amis.

— *Herr Malko Linge ?*

Malko se retourna brusquement. Un homme sans âge, style petit fonctionnaire, sanglé dans un vieux manteau de cuir, l'observait, les mains dans les poches. Dans la salle des bagages.

— C'est moi, dit Malko.

L'homme s'empressa de lui prendre son sac de voyage.

— J'appartiens à l'hôtel *Hilton*, je suis chargé de vous y accompagner. Où sont vos bagages ?

Une Lada attendait dehors. Lorsque Malko y monta il aperçut un occupant sur le siège arrière. Un géant dont les cheveux noirs touchaient presque le pavillon. Celui-ci lui broya les phalanges, écrasant sa chevalière au passage. Il empestait l'eau de toilette bon marché, et ses traits étaient absolument sans expression.

— Je suis le major Igor Vassili Tenin, dit-il. Heureux de vous accueillir à Budapest.

Il avait parlé russe. Les fiches du KGB étaient bien tenues. La voiture démarra aussitôt. Malko examina l'officier du KGB avec intérêt. Il aurait pu sortir de West Point. Cela lui faisait un drôle d'effet. L'autre connaissait très bien son identité. Il était en son pouvoir, il pouvait le mener directement en Union Soviétique sans que Malko puisse lever le petit doigt... Le Russe l'observait sans le moindre sourire. Malko annonça en russe :

— Je suis venu en voisin, à la demande de mes employeurs.

La voiture filait au milieu d'un *no man's land* boueux, hérissé de grues et d'immeubles en construction. Le Soviétique alluma une cigarette et dit :

— Votre présence est une preuve de la confiance que nous vous faisons. Bien entendu, si cette affaire est menée à bien, mon pays vous en sera très reconnaissant.

On le fusillerait avec six balles au lieu de douze. Après l'avoir décoré de l'Ordre de Lénine. Il préféra ne pas répondre. Le rôle d'agent double ou triple n'est jamais facile.

— Avez-vous du nouveau ?

Le Soviétique secoua la tête.

— Rien. Ces criminels se tiennent cois. Cela n'est pas étonnant, puisqu'ils pensent pouvoir nous échapper grâce à vous... J'espère que nous allons progresser désormais...

Le chef de la station de la CIA à Budapest avait mis au courant son homologue soviétique de l'étrange proposition faite à la CIA par les kidnappeurs. Afin de prouver leur bonne foi, les Américains faisaient semblant de l'accepter. Afin de sauver Valérie Illitch Souslov.

Vingt minutes plus tard, Malko regarda les lions de pierre du pont Széchenyi défiler de chaque côté de la voiture. Le Danube était plus large qu'à Vienne. Les villes jumelles de Buda et de Pest étaient vraiment pleines de charme. Il sentait ses quelques gouttes de sang hongrois entrer en ébullition. Il décida de tester le Soviétique.

— Si vous continuez à m'observer d'aussi près, dit-il, ce ne sera pas facile de travailler, et les gens que je dois contacter vont se méfier.

La voiture évitant le grand tunnel qui traversait la colline de Buda, tourna à droite, montant une vieille rue charmante pour rejoindre le Hilton.

— *Herr Lingé*, dit le Soviétique, je voulais seulement vous souhaiter

bonne chance et vous donner un numéro de téléphone direct. Ainsi, vous pourrez me joindre dès que vous saurez où se trouvent ces criminels. Nous agissons de concert avec nos camarades hongrois. Votre rôle sera purement passif...

Le *Hilton*, construit dans un ancien cloître, apparut sur leur droite, dominant toute la ville. Malko se sentait de plus en plus mal à l'aise. L'homme qu'il avait à sa droite ne se laisserait pas rouler comme un enfant dans un pays où il était tout-puissant. Il fixait ses mains : des mains de tueur. Ses yeux gris étaient sans expression. Le parfait apparatchik. La Lada stoppa devant le *Hilton*. Plusieurs filles faisaient les cent pas devant l'hôtel : des étudiantes-putes, prêtes à drainer un peu de devises dans les caisses de l'État. Le major du KGB se tourna vers Malko.

— J'ai donné des ordres pour que personne ne vous suive, dit-il. Afin de faciliter vos contacts. Je vous fais donc confiance. J'espère que vous ne la tromperez pas.

Lourd comme un mari jaloux. Avant de descendre, Malko ne put s'empêcher de lancer une flèche du Parthe.

— La confiance se partage. Colonel Igor Antonov...

Le Soviétique ne pipa pas. Au moins il savait que les fiches de la CIA étaient aussi bien tenues que celles du KGB. Tous les « rezidents » travaillaient sous de fausses identités, mais la CIA avait quand même des informateurs.

* *

*

Ce qui frappait dans le hall luxueux du *Hilton Budapest*, c'étaient les putes. Tranquillement installées dans des fauteuils confortables, elles devisaient gaiement, examinant au passage d'un œil inquisiteur, le client potentiel. De temps à autre, l'une se levait et partait à l'attaque, plongeant dans un ascenseur comme un Stuka et s'accrochant aux traces d'un businessman allemand esseulé. Assez belles, bien habillées, l'œil humide, polyglottes et acceptant tout, même les cartes de crédit.

La chambre de Malko était luxueuse. Il se détendit quelques instants après avoir pris une douche. Drôle d'aventure. Il avait fallu toute la persuasion du CO.S(17) de Vienne et la hausse du fuel pour qu'il accepte de se jeter dans ce guêpier. Venir dans un pays de l'Est, lui, un agent « marqué » comme il l'était ! Surtout pour une mission aussi tordue. Peut-être que la CIA se réveillait, après tout ? Depuis l'Iran et l'Afghanistan, il était temps. Ce qui l'inquiétait beaucoup, c'était la phase finale, le « retournement ». Dans un pays fermé comme une huître, comment, sous le nez des Soviétiques et des Hongrois, allait-il subtiliser le ministre, ses ravisseurs et lui-même ? Un homme

comme le colonel Antonov ne pouvait pas ne pas avoir pensé à une telle éventualité. Et avoir pris ses précautions.

Bien entendu, il n'était pas armé. Même pas son pistolet extra-plat. Il ne pouvait quand même pas demander une arme au KGB... La collaboration a des limites. Il regarda la carte du ministre soviétique. Qui allait le contacter ? Il ne savait toujours rien de ceux qui avaient mené cette action audacieuse, sauf que c'étaient des Hongrois rescapés de la « normalisation » de 1956. Des hommes qui avaient gardé la haine au cœur pendant un quart de siècle et choisi une forme originale de vengeance. Prenant des risques extrêmes. Eux aussi devaient se méfier. Leur vie était en jeu. Les Soviétiques ne pardonnaient pas ce genre d'affront.

Malko avait hâte de savoir ce que le chef de station de Budapest avait préparé pour leur sortie du pays... Puisqu'il était « officiel », il fallait en profiter. Le lendemain matin il irait rendre visite au chef de station de la CIA à Budapest, l'homologue du colonel Antonov. C'était le monde renversé.

* *

*

— Bienvenue à Budapest, j'espère que vous avez fait bon voyage !

La main droite de George Hamilton serrait celle de Malko. La gauche pointait vers le plafond, dans un geste éloquent : les micros... Le chef de station de la CIA était un jeune géant barbu, style hippy prolongé, ventripotent, au regard intelligent. À travers les fenêtres de son bureau, on apercevait les arbres de la place Szabadság.

— Court voyage, répondit Malko. Je viens de Vienne.

— Je vous emmène prendre un café ? proposa l'Américain.

Ils étaient déjà sortis du bureau. Ce n'est qu'à l'air libre que l'homme de la CIA se détendit un peu. Dans la voiture, il expliqua :

— L'ambassade est bourrée de micros. Je sais qu'il y en a au moins deux dans mon bureau. Pour faire stéréo et pour pouvoir reconnaître les voix. Chaque fois que nous les enlevons, ils en remettent, les chiens !

Il y avait presque autant de circulation qu'à Paris ou à Vienne, avec de grands trolleybus glissant silencieusement. De petites voitures d'Allemagne de l'Est, des Warburg ou de hideuses Trabant et des Lada soviétiques.

George Hamilton remonta la grande avenue. Népköztársaság jusqu'à la place du 7-Novembre. Il se gara en double file devant un grand café faisant le coin de l'énorme place, le *Abbazia*. Ils y pénétrèrent. Malko n'en crut pas ses yeux. C'était plein d'Arabes.

— Curieux, hein ? remarqua George Hamilton. Ce sont des

étudiants libyens et irakiens. J'ai quelques contacts là-dedans.

Il commanda un Pepsi-Cola et une grande tasse de café pour Malko qui demanda :

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

— Bien sûr ! fit l'Américain. Trois jours que je ne dors plus. Je me suis fait engueuler par Washington. Comme si je pouvais savoir qu'il y a des dingues de cette espèce. Même les Hongrois ne le savaient pas. Les Russes non plus. Et la population continue à l'ignorer...

— Pas de fuites ?

— Pratiquement pas. Des rumeurs selon lesquelles il y aurait eu un attentat contre une personnalité soviétique. Les Services hongrois ratissent discrètement la ville. Tous les membres de l'opposition ont subi des perquisitions. En vain. Ils sont venus de l'extérieur pour faire leur coup. Même s'ils ont des complicités locales.

Si les gens d'ici le savaient, ils hurleraient de joie. Les Russes sont haïs.

— Admettons que le contact avec les ravisseurs du ministre se fasse bien, dit Malko. Qu'avez-vous prévu pour nous faire sortir du pays ?

— Officiellement, expliqua George Hamilton, nous avons promis de révéler au KGB où aura lieu la rencontre finale, au cours de laquelle nous devons prendre en charge le ministre soviétique et ses ravisseurs. Cela va bien sûr être très délicat de se tirer de leurs pattes, mais nous y arriverons... Vienne m'a promis une aide « tous azimuts ». Et, peut-être, la collaboration de certains services étrangers.

— Lesquels ? demanda Malko, étonné de ce pool.

L'Américain se troubla un peu.

— Les Français et les Allemands, je crois. Nous n'avons pas vraiment les gens qu'il faut en Europe.

Tout cela sentait l'amateurisme à plein nez. Le brouhaha du café *Abbazia* n'était pas très propice aux réflexions profondes, mais Malko commençait à réaliser que de la théorie à la pratique il y avait un gouffre...

— Les gens, c'est une chose, dit Malko, mais nous n'allons pas disparaître à bord d'une capsule spatiale. Vous avez entendu parler du rideau de fer ? À la seconde où nous aurons fait la jonction avec les terroristes, si nous trahissons les Russes, nous aurons le KGB et les Hongrois aux trousses. Ce qui veut dire impossibilité d'utiliser aéroports ou points de sortie officiels.

— Je sais, admit l'Américain, mais à Vienne, ils ont conçu une opération assez astucieuse. Vous avez entendu parler du lac Fertö ?

— C'est la frontière autrichienne, non ?

— Exact. Le lac se trouve au nord de la route Kapuvár-Sopron. Il est à cheval entre les deux pays, et la frontière passe dans sa zone sud. La plus grande partie se trouve en Autriche. Il est prévu de vous faire

sortir par là.

— Comment ?

— Des Zodiac pneumatiques qui n'ont pratiquement pas de tirant d'eau, avec des moteurs presque silencieux. En cette saison, il y a énormément de brouillard sur le lac, et il est peu patrouillé. Il a déjà été utilisé plusieurs fois.

— Il n'y a pas de dispositifs de tir automatique, déclenchés par des caméras infrarouges, comme partout, le long du Rideau de Fer ?

— On ne m'en a pas parlé, dit George Hamilton. De toute façon, ces engins sont très bas sur l'eau et très rapides.

— Les balles aussi, ça va vite, remarqua Malko. Comment arriverons-nous à ce lac ? Je suppose que toute la région est truffée de barrages et de contrôles.

— Sûrement, fit George Hamilton. L'idée est de partir de Budapest vers le lac Balaton par la route 70 qui n'est pas très surveillée, car elle ne mène à aucune frontière. De là, on reprendrait la route 84 qui remonte vers le nord. Jusqu'à sa jonction avec la 85, Kápolna-Sopron. À cet endroit, le lac se trouve à quatre kilomètres au nord dans une région boisée qui ne comporte pas de route et n'est donc pas très surveillée. Il faudra marcher après avoir déterminé avec précision le point de rendez-vous. Pas question d'utiliser des radios à cause des détecteurs.

— On a intérêt à le déterminer *vraiment* avec précision, remarqua Malko. Je suppose que vous avez prévu d'opérer la nuit. De plus, il y aura vraisemblablement du brouillard. Les garde-frontières auront du mal à nous repérer, mais ceux qui viennent nous chercher aussi.

— Le bord du lac est assez découpé pour déterminer une zone de cinquante mètres environ où se fera la rencontre, affirma l'Américain. Ceux qui s'en chargent – les services allemands – connaissent les lieux. La berge est marécageuse et il n'y a presque pas de fond. Il est facile d'arriver jusqu'au lac. Ensuite, le franchissement de la frontière se fera en quelques minutes. Il est prévu un échelon de protection qui vous attendra sur le lac, pour éliminer d'éventuels poursuivants.

En théorie, cela semblait séduisant. Pourtant, Malko savait que dans ce genre d'opération, il y avait des centaines d'impondérables qui pouvaient tous provoquer des catastrophes. Mais il n'était pas fonctionnaire...

Il regarda les Arabes et les Hongrois en train de s'empiffrer de gâteaux dans le grand café. Il avait quelques jours devant lui. Avant tout, il fallait établir le contact. Il n'agirait qu'après être totalement rassuré sur la suite. Il n'avait pas envie de trahir les Hongrois dissidents. Même involontairement. Il regarda sa montre.

— Bien, dit-il, je vais m'occuper de mes contacts. J'espère qu'il n'y aura pas de malentendus de part et d'autre.

Il n'avait pas précisé au chef de station la façon dont il établissait le contact avec les kidnappeurs. De toute façon, l'information lui ayant été transmise par la CIA, George Hamilton devait déjà le savoir.

— Moi, je pars à Vienne demain matin, dit l'Américain. Organiser votre « réception ». Je vous reverrai à mon retour. En mon absence, entrez en contact avec le « rezident » du KGB...

— C'est fait, dit Malko. Il n'a pas perdu de temps.

Il lui raconta sa rencontre avec le colonel Antonov.

L'Américain hocha la tête.

— Je le connais. C'est un dangereux. Il a liquidé plusieurs de mes informateurs, ce qui fait que je n'ai pratiquement personne, sauf à un niveau très bas. Nous avons intercepté des communications avec Moscou. Il s'est fait laver la tête. Aussi, il serait prêt à détruire Budapest pour retrouver son ministre et passer les autres au lance-flammes. Mais, méfiez-vous des Services hongrois. Le vieux Mate Balázs déteste les Russes, mais a très peur que son pays souffre d'un tel incident. À son corps défendant, il fera tout pour retrouver Souslov. Même s'il se déshonore à ses propres yeux.

« Je suis sûr qu'ils vous surveillent, même en ne le disant pas aux Russes. Dans cette affaire, chacun joue pour soi.

— OK, dit Malko.

Ils reprirent la grande avenue Népköztársaság, encombrée d'une circulation démente. Les immeubles noirâtres donnaient un air de tristesse à la ville, mais il y avait de l'animation et des arbres de Noël partout.

Un trolley faillit les couper en deux et défila majestueusement devant le capot. Ils stoppèrent en face de l'immeuble blanc abritant l'ambassade. Un drapeau émergeait d'une fenêtre du quatrième étage. Juste en face de l'énorme étoile rouge surmontant celui du Parti ouvrier hongrois. Malko récupéra sa voiture de location et se dirigea vers le pont Széchenyi. Les dés étaient jetés. Dans cette affaire, tout le monde avait l'intention de doubler tout le monde. Pourquoi les dissidents hongrois, qui détestaient les Américains pour les avoir trahis en 56, apportaient-ils sur un plateau d'argent le ministre soviétique ?

Le chef de station de Vienne avait seulement expliqué à Malko qu'il devait reprendre une opération en cours, à cause de la mort naturelle de son instigateur. Et que les circonstances faisaient qu'il était obligé temporairement et en apparence seulement, de collaborer avec le KGB. Même les Hongrois étaient tenus hors de l'opération.

Visiblement, on ne lui avait pas tout dit, mais il était habitué. Les projets de la CIA étaient parfois si tortueux qu'ils avaient du mal à se les expliquer à eux-mêmes...

La CIA avait-elle vraiment décidé de doubler les Russes ? Cela ne

ressemblait pas à l'esprit « angélique » du Président Carter. Évidemment, il y avait Dennis Capucci, qui, lui, était un vicieux.

Quant aux Soviétiques, ce serait amusant pour eux de faire d'une pierre trois coups : récupérer leur ministre, ridiculiser les Américains en faisant croire à la complicité de ces derniers, grâce à la présence de Malko et prendre ce dernier dans leurs filets. Il ne se faisait aucune illusion. Si Carter se contentait de prier pour les quarante-neuf otages de Téhéran, il ne déclencherait pas la troisième guerre mondiale pour récupérer une barbouze de la CIA, même avec du sang bleu.

Et les Hongrois ? Ils haïssaient les Russes, ils méprisaient les Américains et ne pouvaient qu'admirer ceux qui avaient fait le coup. Ils pouvaient être tentés de mettre leur grain de sel.

Quelqu'un allait être coincé dans l'histoire. Malko avait intérêt à rester sur ses gardes s'il voulait revoir son château. Il refréna une violente envie de prendre ses jambes à son cou et de regagner Liezen pendant que la lune de miel avec le KGB durait encore. Il devait garder à l'esprit qu'il n'avait pas beaucoup plus de liberté qu'un poisson rouge dans un bocal... À moins de casser le bocal. Il gara la voiture en face du *Hilton*. Au moins, à Buda, il n'y avait pas de problème de stationnement.

Dans le hall, une rousse superbe, la croupe moulée dans un pantalon à fleurs, s'approcha de lui, l'œil charbonneux.

— Vous avez un peu de temps ? demanda-t-elle en anglais.

— Non, dit Malko.

— Dommage, dit la rousse avec un fort accent polonais, ce n'aurait pas été du temps perdu... (Elle jeta un coup d'œil sur la clef que Malko tenait à la main.) Quand je m'ennuierai, je sais où venir. À plus tard.

Étrange hôtel... Il s'engouffra dans l'ascenseur. Ultime pause avant de passer au « contact » décisif...

CHAPITRE VIII

Malko s'immobilisa devant la minuscule vitrine encombrée de verres de cristal aux motifs tarabiscotés et d'échantillons de vitraux. L'enseigne en lettres gothiques annonçait *BUJAK LÂSZLOS, Master of Diamond point and glass designer* : en anglais !

Une flèche indiquait le petit square donnant dans Régi Posta Utca, juste en face des Austrian Airlines, en plein cœur du quartier piétonnier de Buda. Les quais du Danube étaient derrière, à une centaine de mètres. Malko était transi de froid. Cela faisait une heure qu'il arpentait consciencieusement les rues piétonnières comprises entre le Parlement et l'avenue Rákóczi, centre commerçant de Budapest. Aussi bien par l'absence de véhicules que par le silence de la foule, il y régnait une ambiance fantomatique quasi irréelle. Ça et là, des guirlandes et des arbres de Noël égayaient les tristes vitrines, rappelant que la Hongrie était encore un pays catholique. Il était entré dans une boutique officielle de cristallerie dans Váci Utca, puis dans les trois ou quatre grands magasins de la place József-Nádor. Ne voyant que des horreurs. Dès qu'un objet était beau, il s'arrachait dans les cinq minutes. Les gens se pressaient dans les boutiques, prêts à acheter n'importe quoi. Malko avait même poussé la conscience professionnelle jusqu'à acheter à la boutique de *l'Intercontinental* un gros saucisson hongrois qu'il avait abandonné dans sa voiture. Il regarda autour de lui. De rares passants se pressaient frileusement. Il fit quelques pas dans le square. La boutique du cristallier était minuscule, encombrée de verres et de vitraux. Son cœur battit plus vite. C'était le point de non-retour. Il poussa le bec de cane.

Le magasin était vide à l'exception d'un homme penché sur un établi. Il leva la tête, sourit à Malko, et dit en anglais :

— Fermez vite la porte, sinon les oiseaux vont s'envoler !

Il désignait plusieurs perruches en liberté dans le magasin, perchées sur les cristaux. Étrange. Il avait des yeux très bleus, candides et intelligents. Malko referma, et l'artisan se replongea dans le polissage d'un verre, comme s'il avait été seul. Malko s'intéressa à quelques vitrines, examina les modèles de vitraux et finalement se lança à l'eau.

— Je cherche de très beaux verres à cognac, dit-il. Je voudrais y faire graver mes initiales. Est-ce possible ?

Le Hongrois leva le nez de son établi. Souriant.

— Certainement. Avez-vous un modèle en tête ?

— Oui, dit Malko, ceci.

Fouillant dans sa poche, il sortit la carte en plastique appartenant au ministre soviétique et la posa sur l'établi de façon à ce qu'on ne

puisse la voir de la rue. L'artisan ne broncha pas, son regard ne cilla pas. Il examina la carte quelques secondes, puis la rendit à Malko et dit d'une voix parfaitement naturelle :

— Je vois. Je crois que j'ai ce qu'il vous faut. Un modèle très travaillé.

Il se leva, ouvrit une vitrine et montra à Malko un verre tarabiscoté, un peu lourd, avec des dessins compliqués. Cela ne valait pas Baccarat.

— C'est un peu cher, fit-il, soixante-cinq forints la pièce.

— Je vais en prendre six, dit Malko. Pourriez-vous graver mes armoiries au lieu de mes initiales. Même si cela coûte plus cher.

Cela lui donnait une magnifique occasion de revenir. Le cristallier hocha la tête.

— Bien sûr. Mais cela va prendre un peu de temps. Vous pourriez me téléphoner dans deux jours. Il faudrait aussi que je relève les armoiries de votre chevalière. Cela va prendre quelque secondes avec la cire.

— Tenez, dit Malko.

Il ôta sa chevalière et la tendit au Hongrois. Ce dernier sortit un bâtonnet de cire à cacheter, l'alluma, en fit fondre un petit bout qui coula sur une feuille de carton et y appuya la chevalière de Malko. Lorsqu'il la remit à son doigt, elle était encore toute chaude. En tout cas, ceux à qui il avait affaire étaient d'une prudence de Sioux...

Le cristallier lui tendit sa carte.

— À quel hôtel êtes-vous ?

— Au *Hilton*, chambre 424.

— Je suis là, même le dimanche, précisa László. J'ai beaucoup de travail. Sinon, vous pouvez me joindre chez moi. Il y a le numéro de téléphone.

Il raccompagna Malko et referma vivement, à cause des perruches. Malko se retrouva sur le trottoir, apaisé. La balle était dans l'autre camp.

Il lui restait à faire une chose agréable, qui n'avait rien à voir avec sa mission. Rendre visite à Ilonka Ungvár. Elle allait être surprise de le voir débarquer. À la suite de leurs « adieux », elle avait failli rater son avion. À Budapest, ils auraient un peu plus de temps.

* *

*

Les trois robes en vitrine valaient chacune sept mille ou huit mille forints. Près de cinq cents dollars. Rebrodées, longues, très habillées, elles n'auraient pas déparé la collection d'un grand couturier parisien. Incroyable dans un pays socialiste ! Une grosse vendeuse trônait seule

dans la boutique. Malko poussa la porte et entra.

— *Fraulein Ungvár* ? demanda-t-il.

— De la part de qui ? fit la vendeuse d'un air méfiant.

— *Prinz Malko Linge*.

— Je vais voir si elle est là.

Elle disparut dans un petit escalier en colimaçon, laissant Malko dans l'élégante boutique tendue de gris. Quelques secondes plus tard, deux longues jambes apparurent dans l'escalier, puis la silhouette gracile d'Ilonka moulée dans une robe mauve, une grande croix d'or au cou, les cheveux séparés en deux par une raie. Radieuse. Elle se jeta littéralement dans les bras de Malko.

— Malko ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu ne m'as pas prévenue. C'est merveilleux !

Elle se serrait sans pudeur contre lui de tout son corps, sous l'œil réprobateur de la vendeuse.

Puis, elle se dégagea :

— Ton affaire a l'air de marcher très bien, dit Malko. Tu es aussi chère que Saint-Laurent !

Ilonka éclata de rire.

— Je n'arrive pas à fournir ! Les professions libérales ont beaucoup d'argent ici, et rien pour le dépenser. Alors, leurs femmes s'en chargent. Elles sont presque aussi élégantes qu'à Vienne.

Elle le prit par le bras :

— Viens, tu vas m'offrir le thé au *Vörösmarty*. On peut y aller à pied.

Ilonka Ungvár ignorait la véritable profession de Malko, persuadé qu'il vivait de rentes ou du revenu de ses terres absentes.

Elle passa son manteau de renard, et ils sortirent dans la rue piétonnière.

* *

*

Mate Balázs, songeur, tournait et retournait la carte de police remplie par Malko entre ses doigts déformés par l'arthrite. Il avait sorti le dossier communiqué par les autres Services des pays de l'Est concernant ce visiteur inattendu. Avec quelques photos et un *curriculum vitae* éloquent.

Une chose l'étonnait et l'inquiétait : les fiches de police étaient automatiquement communiquées au KGB. Ce dernier possédait également le dossier des individus fichés, comme Malko. Ils faisaient très bien leur travail, et il était hors de question qu'un homme comme le prince Malko Linge soit passé inaperçu. Normalement, le colonel Antonov aurait dû débouler dans son bureau, hystérique. Or, il avait

vu le Soviétique quelques instants plus tôt, et il n'avait fait aucune allusion à l'arrivée de l'agent de la CIA. On frappa à la porte.

— Entrez.

C'étaient deux de ses agents les plus sûrs. Chargés de suivre Malko. Ils lui rendirent compte rapidement. Rien à signaler. Sinon une visite à l'ambassade US et une matinée de shopping comme n'importe quel touriste. Ils craignaient qu'il ne se soit aperçu de la filature.

— Personne d'autre derrière lui ? demanda-t-il.

— Personne. *Biztos*(18).

— Continuez. Ne le lâchez pas d'une semelle. *Szervusz*(19).

Ils refermèrent la porte, laissant Mate Balázs encore plus perplexe. Un agent de premier ordre de la CIA n'était pas venu à Budapest acheter des souvenirs. Il savait courir un risque énorme. Donc, il était protégé. Si ce n'était pas par les Services hongrois, c'était par les Russes. Ce qui expliquait le silence du colonel Antonov... Il alluma sa pipe et se planta près de la fenêtre, regardant la circulation. Pourquoi les Russes aidaient-ils un agent de la CIA à pénétrer en Hongrie ? Et pourquoi la CIA acceptait-elle de risquer un de ses meilleurs agents ?

Réponse : parce que les deux services s'étaient mis d'accord sur quelque chose. Qui ne pouvait être que la récupération du ministre soviétique enlevé. Donc, ce n'étaient pas les Américains qui avaient fait le coup, sinon les Russes n'auraient pas collaboré. Cela ne laissait pas beaucoup d'hypothèses. Des Hongrois dissidents ou des Tchèques.

Mate Balázs tira nerveusement sur sa pipe, l'estomac tordu d'angoisse. Si les Russes retrouvaient le ministre enlevé avec l'aide des Américains dans sa propre ville, sans qu'il soit même au courant, cela aurait deux conséquences d'inégale gravité. D'abord, il serait mis à la retraite d'office ou accusé de trahison. Mais, surtout, les Russes en profiteraient pour noyauter totalement les Services hongrois et en finir avec la « libéralisation » du régime.

Le chef des Services hongrois alla se rasseoir. Traumatisé. Il fallait absolument en savoir plus. Il appuya sur le bouton de l'interphone, appelant sa secrétaire :

— Il n'y a rien de nouveau sur le criblage des visiteurs ?

— Pas encore, dit-elle. Il y en a déjà une centaine d'éliminés, mais il en reste autant.

— Qu'on mette le maximum de gens là-dessus, ordonna Mate Balázs. D'autre part, je veux un rapport super-détaillé sur les faits et gestes de l'Autrichien. Un relevé de chaque endroit où il s'arrête, avec le nom des personnes à qui il a parlé. Même si cela paraît idiot. Qu'on me tienne au courant deux fois par jour.

— C'est tout ?

— Non, mettez la ligne du colonel Antonov sur écoute.

Malko laissa son regard errer sur l'impressionnant amoncellement de pâtisseries alignées sur le comptoir. On se serait cru à Vienne. Avec son enfilade de salles vieillottes, éclairées de lustres somptueux, le salon de thé le plus élégant de Budapest évoquait l'empire austro-hongrois. La plupart des clients étaient de vieilles dames engoncées dans de raides loden, coiffées de chapeaux tenant plus du casque à pointe que du bibi parisien ; elles s'empiffraient de crème renversée avec des mines de chattes gourmandes. Malko et Ilonka s'étaient installés dans la salle de gauche, réservée aux amoureux, où la clientèle était un peu plus jeune... Il posa sa main sur le genou de la jeune femme qui lui adressa un regard complice et tendre...

— Attention, dit-elle, si on nous voit, j'aurai de gros problèmes...

— Pourquoi ?

— L'homme qui est dans ma vie est très jaloux. Très puissant aussi, dans le Parti. Il fait la pluie et le beau temps, et il est fou amoureux de moi. C'est lui qui m'a aidée à monter ma boutique. Il m'a financée, m'a permis d'obtenir les licences d'importations pour les tissus, les devises aussi. Enfin, tout. Ici, tout est compliqué, tu sais. Mais grâce à lui, je mène une vie confortable, j'ai un bel appartement – que tu ne verras pas –, de l'argent, et je peux aller deux fois par an à l'Ouest... C'est la belle vie, fit-elle avec un rien d'amertume.

Malko l'observait. Il comprenait beaucoup de choses maintenant. La furie amoureuse d'Ilonka lors de ses voyages à Vienne, son mutisme sur sa vie. Elle sourit.

— Ma vendeuse est payée par lui pour rapporter mes faits et gestes. Tu ne pourras même pas me faire l'amour dans mon bureau.

— C'est gai, dit Malko.

— Attends, fit soudain la jeune femme, j'ai une idée. Si tu n'as pas peur de perdre un peu de poids. Tu connais le vieil hôtel *Gellért* ? Il y a des bains turcs. J'y vais une fois par semaine, pour prendre un sauna. Bien entendu, les hommes et les femmes ne sont pas mélangés, mais je connais bien les lieux. On peut trouver un coin tranquille, une cabine où il suffit de s'enfermer. Bien sûr, ce n'est pas très confortable et il fait très chaud. Seulement, à cause de la vapeur, on ne voit rien...

Malko était un peu étonné. Il ne s'était pas attendu à faire l'amour à Ilonka Ungvár dans un bain turc en Hongrie. Enfin : c'était la vie. Ils échangèrent un long regard. Visiblement, même dans un sauna, elle éprouverait du plaisir.

— Ton amant est vraiment très jaloux, remarqua-t-il.

— Très. Nous ne pourrions même pas dîner ensemble un soir, il ne l'accepterait pas. Je ne voudrais pas qu'il te fasse des ennuis. Tu vois,

une provocation ou de la drogue dans ta valise...

Malko n'avait pas vraiment besoin de ça.

— À propos, dit-elle quand la serveuse en bottines à talons ajourés leur eut reversé du thé, tu ne m'as pas dit pourquoi tu étais à Budapest. Ce n'est pas tellement la saison du tourisme... À moins que tu sois venu exprès pour me voir, ajouta-t-elle, espièglement.

Malko sourit.

— Je suis là pour affaires. Je m'occupe de maroquinerie de luxe en Autriche. Je suis venu voir si on ne pouvait pas en faire fabriquer ici, où les salaires sont moins élevés.

— Je pourrais t'aider, proposa Ilonka. Je connais beaucoup de gens. Il y a plein de petits artisans maintenant, qui paient des impôts et sont indépendants.

— Oui, je cherche aussi des objets en cristal, ils sont moins chers qu'à l'Ouest.

— Nous irons faire du shopping ensemble !

La Hongroise consulta sa montre.

— Je dois me sauver. Tu viens après-demain matin, au *Gellért*. Neuf heures. Je te guetterai.

— D'accord, promet Malko.

— Je vais partir la première, dit Ilonka. Inutile de me compromettre.

Malko attendit quelques minutes, puis se leva à son tour et sortit sous une petite pluie fine.

Les gens s'engouffraient dans la bouche de métro juste en face de la pâtisserie. De nouveau, il eut la désagréable impression d'être surveillé. Ce qui était peu étonnant. Les Russes ne pouvaient quand même pas se moquer de lui à ce point... Il regagna sa voiture louée au bureau Avis du *Hilton* et y trouva une contravention. La société socialiste avait au moins emprunté quelque chose au capitalisme : les parcètres. Un forint pour 15 minutes.

Le Danube coulait toujours majestueusement entre Buda et Pest, coupé par les sept ponts que les Allemands avaient fait sauter à la fin de la guerre. En face du pont Széchenyi, le tunnel qui traversait Buda s'ouvrait comme un gros œil noir. Malko conduisait lentement, se demandant ce qui allait suivre. Il rentra à l'hôtel, franchit sans encombre le barrage des putes et regagna sa chambre ; la supposant truffée de micros et de caméras, il s'y sentait à l'aise.

* *

*

Deux petits coups légers frappés à la porte de la chambre tirèrent Malko de la salle de bains. Il ouvrit. Ce n'était pas le garçon d'étage

mais une brune superbe avec des yeux d'un bleu minéral, une bouche maquillée et pulpeuse, une chapka de fourrure grise encadrant un visage harmonieux, engoncée dans un manteau de loup. Sans attendre que Malko l'en prie, elle pénétra dans la chambre.

Avant qu'il ait pu lever le petit doigt, elle avait laissé tomber son manteau à terre, révélant un corps superbe sanglé dans une jupe droite noire, fendue sur le côté, et un pull. Elle portait de hautes bottes montantes. Devant Malko abasourdi, elle s'allongea sur le lit et dit en mauvais anglais :

— Vous avez chance ! Ici, chaud, moi, j'ai bronchite.

Comme s'ils s'étaient connus toute leur vie. Malko se planta devant le lit.

— Que voulez-vous ?

Elle rit, remontant sa jupe noire sur des cuisses lourdes et appétissantes. Malheureusement, les bas noirs étaient un peu courts...

Elle lui adressa un sourire éblouissant.

— Faire amour avec toi.

Afin que Malko ne développe pas un complexe immodeste de Don Juan, elle ajouta immédiatement :

— Tu donnes moi cent dollars, je donne toi beaucoup plaisir.

— Qui vous a donné le numéro de ma chambre ? fit Malko, quand même étonné.

— C'est copine, dit l'intruse dans son anglais haché. Elle a dit toi pas gros cochon comme ordinaire touriste. Toi sexy. Beaux yeux.

Flatteuse en plus. Malko se pencha sur le lit et la prit par le poignet fermement, la forçant à se remettre debout.

— Une autre fois, dit-il. Quand je vais au restaurant, je choisis moi-même mes plats.

Il ramassa son manteau et le lui tendit. Docilement, elle se laissa faire. Puis elle soupira.

— Toi, tort. Après amour, nous pouvons aller shopping. Je connais bons endroits pour très beaux cristaux.

Une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Malko. Il chercha le regard bleu. Impénétrable. Devant son hésitation, elle se rapprocha, l'enlaça, se frottant contre lui, sans vergogne, d'un mouvement pendulaire des hanches. Puis, l'embrassa avec habileté. Sa langue, quittant sa bouche, fila agacer son oreille, tandis que ses doigts commençaient un léger massage très local. Malko répondait mollement à ses avances. Pute ou messagère ? Il ne risquait guère que cent dollars et une maladie vénérienne, au pire...

Il se posait encore la question alors qu'elle avait déjà extrait sa virilité de ses vêtements. S'agenouillant avec la grâce d'une femme de ménage, elle entreprit de lui administrer une fellation rapide et efficace, puis, se releva et demanda :

— Tu veux faire amour avec bottes ? Ou j'enlève ?

— Vous pouvez les garder, dit Malko.

Elle était déjà sur le lit dans une position ne laissant aucun doute sur ses intentions. Comme Malko faisait un geste vers elle, son sourire s'effaça.

— D'abord, tu donnes dollars.

Malko sortit une liasse de 100 dollars et en posa un sur le lit. Dans la bonne tradition du folklore des putes, la fille le plia et le glissa dans sa botte droite !

— Tu très généreux, fit-elle. Moi, te donner beaucoup plaisir.

Étant donné la tension de Malko, c'était difficile. Pourtant, la Hongroise s'y employa de son mieux. Prenant le membre de Malko dans sa bouche, elle acheva de le dénuder et lui enfonça un index impérieux dans le fondement, signe incontestable d'un professionnalisme de bon aloi. À ce régime, il oublia un peu ses soucis. La Hongroise, satisfaite, passa à des choses plus sérieuses.

Malko fut surpris en la pénétrant, de la trouver si prête. Son bassin se mit à onduler comme un yo-yo en folie. Elle donnait de furieux coups de reins, disant des mots hongrois qu'il devinait obscènes. Ses jambes se replièrent, et elle noua ses bottes dans le dos de Malko, dans la position dite du missionnaire.

— Oui, comme ça, fit-elle, je sens toi jusque dans estomac. C'est bon, toi baisses bien.

Le sommier souple les renvoyait l'un contre l'autre avec des flocs sourds. Si brutalement qu'il sortit d'elle. La Hongroise le reprit avec un grognement déçu. Malko ne savait plus que penser. Soudain, le martellement des talons dans son dos se fit plus fort. Elle jouit ou fit semblant à grands cris, au moment où Malko explosait.

Aussitôt, les jambes retombèrent. La Hongroise poussa un profond soupir, tira sur ses bas, rabaissa sa jupe, se leva et alluma une cigarette.

— Tu baisses comme Dieu, fit-elle avec simplicité. Toi bon client. Mais moi dois travailler.

Elle fonda s'enfermer dans la salle de bains, en ressortit, ramassa son manteau, l'enfila, posa un baiser léger sur les lèvres de Malko et claqua la porte derrière elle. Il resta sur place, les reins aussi vides que la tête. L'impression d'avoir rêvé. Est-ce qu'il n'avait pas mal interprété l'allusion au cristallier ? Et si la fille était simplement une pute comme les autres. Pourquoi n'avait-elle rien dit ? Ou alors, ce n'était qu'un premier contrôle. De toute façon, Malko ne pouvait qu'attendre. À son tour, il remit de l'ordre dans sa toilette.

Il pénétra dans la salle de bains pour prendre une douche et s'arrêta net.

Plusieurs mots tracés avec un rouge à lèvres se détachaient sur la

glace au-dessus du lavabo. En anglais.

Tomorrow. Three PM. Liberation Monument(20).

CHAPITRE IX

Une grande vague de joie submergea Malko. Ainsi, ce n'était pas une pute. Elle avait pris le maximum de précautions. Pas un mot, et même pas un geste dans la chambre qui pouvait être truffée de caméras. Mais il n'y en avait sûrement pas dans la salle de bains... Il effaça aussitôt l'inscription, frottant avec soin pour qu'il n'y ait aucune trace.

Se remémorant ce qu'on lui avait dit à Vienne, il réalisa que la fille avec qui il venait de faire l'amour correspondait au signalement de la terroriste mêlée à l'enlèvement du ministre soviétique. Il fallait qu'elle soit très sûre d'elle ou suprêmement courageuse pour venir se risquer au *Hilton*. Obligatoirement surveillé. Il prit sa douche, s'arrosa d'eau de toilette Jacques Bogart et descendit.

Il inspecta machinalement le hall, le petit bar caché dans la galerie marchande et même la cafétéria sans retrouver sa visiteuse. Il poussa la conscience professionnelle jusqu'à regarder dehors. Plusieurs filles attendaient, mais pas elle. C'était bien pour Malko qu'elle était venue au *Hilton*. Il remonta dans sa chambre. Troublé. Dans moins de vingt-quatre heures, sa mission allait vraiment commencer. La partie de roulette hongroise où il jouait sa vie. Une fois de plus. Il n'avait pas envie de dîner seul à l'hôtel. Aussi prit-il sa voiture et il partit un peu au hasard. Passant lentement devant la vieille forteresse transformée en musée, encore criblée des impacts des combats de 1956. Là où avaient résisté les derniers révoltés espérant encore l'arrivée des mythiques renforts américains. Pilonnés par l'artillerie des chars soviétiques.

Arrivé en bas des lacets menant au centre, il dût freiner brusquement, s'étant trompé. Tandis qu'il effectuait son demi-tour, il aperçut une petite Warburg faisant précipitamment marche arrière dans une ruelle.

Instinctivement, il avança dans sa direction et distingua deux hommes à son bord. Il reprit alors le chemin du tunnel menant au pont Széchenyi. Cent mètres plus loin, la Warburg avait recollé. Malko leva le pied, des picotements dans l'estomac. Il était suivi. Il n'était pourtant pas question de différer son rendez-vous du lendemain.

Il n'avait plus qu'à trouver un moyen de semer ses poursuivants, quels qu'ils soient.

Le gigantesque soldat soviétique en pierre grise serrant une vieille mitraillette à chargeur tambour contre son cœur semblait insensible au vent glacial balayant l'esplanade de la Libération. Malko reporta son regard sur le superbe panorama. Les villes jumelles de Buda et de Pest s'allongeaient à ses pieds séparées par le ruban gris du Danube. Une route en lacets montait à partir de l'avenue Hegyalja jusqu'au monument érigé à côté d'un vieux fort abandonné.

En cette saison, il n'y avait pas un chat. À part deux Allemands en train de flirter dans une Volkswagen, une vieille femme promenant un chien et un garde champêtre appuyé à la rambarde dominant une pente abrupte. La colline Gellért était le point le plus élevé de Budapest. Malko se demanda pourquoi on lui avait donné rendez-vous dans cet endroit symbolisant la mainmise russe sur la Hongrie. Il consulta sa Chrono Alarm Seiko : 3 h 20. Il n'avait pourtant pu se tromper sur le sens du message. À moins que les ravisseurs du ministre soviétique n'aient eu un problème.

Il se remit à faire les cent pas pour ne pas geler sur place, le col de sa pelisse doublée de vigogne relevé jusqu'aux yeux. Il avait tout fait pour ne pas avoir été suivi. Après avoir quitté le *Hilton* en voiture, il avait garé cette dernière en limite de la zone piétonnière à Buda. Là, il s'était dirigé à pied jusqu'à la station de métro de la place Vörösmarty. Il avait pris le métro jusqu'à la place du 7-Novembre, au coin de l'avenue Lénine, où il avait pris un taxi. Celui-ci l'avait ramené à sa voiture qu'il avait repris. Ensuite, il était remonté vers le *Hilton*, mais au lieu de revenir à l'hôtel, il avait fait demi-tour pour redescendre en sens interdit la route en lacets menant au Danube. Cela ne s'était pas trop mal passé, à part quelques coups de klaxon, car il y avait peu de circulation. Ensuite, il avait tourné à droite dans le tunnel. Après ce gymkhana, il avait encore roulé une demi-heure, empruntant plusieurs sens interdits sous l'œil hagard des automobilistes ficelés à leur ceinture de sécurité obligatoire. Avant de prendre la route du Monument, il ne pouvait pas faire plus.

Perdu dans ses pensées, il entendit à peine des pas. Il se retourna. Un homme se tenait devant lui, les mains dans les poches. Entre cinquante et soixante ans, des cheveux noirs clairsemés, des yeux bleus intelligents derrière d'épaisses lunettes à monture d'écaillé. Une silhouette massive, mais pas grosse. Dans le lointain, Malko aperçut deux autres hommes en retrait. Il n'avait pas entendu de voiture.

— Malko Linge ? interrogea l'inconnu.

— Oui, dit Malko.

— Vous avez la carte ?

Malko sortit la carte de plastique du ministre soviétique et la tendit à son interlocuteur. Ce dernier après y avoir jeté un coup d'œil, l'enfouit dans sa poche. Puis il fit quelques pas vers le parapet

dominant Budapest. Malko s'aperçut qu'il boitait légèrement. Il lui fit face, impassible.

— Vous êtes donc finalement venu nous aider, dit-il lentement en anglais, avec un lourd accent hongrois. C'est gentil à vous. Vous n'avez guère que vingt-cinq ans de retard, ajouta-t-il amèrement. Vous avez vu la forteresse en face de l'hôtel où vous séjournez ? J'y suis resté jusqu'à ce que les chars soviétiques soient à quelques mètres avec leurs obus incendiaires. Je ne voulais pas partir. Mais j'ai été blessé. Ce sont mes compagnons qui m'ont emmené jusqu'à la frontière. Qui m'ont sauvé, malgré moi... On m'a amputé à Vienne. La jambe gauche. (Il frappa contre la cuisse de son pantalon avec sa chevalière et cela fit un bruit clair.) J'ai une très belle jambe en plastique et en acier et je marche presque normalement. Comme mon malheureux pays...

Malko regardait, fasciné, le Hongrois.

— C'est vous qui avez enlevé le ministre soviétique ? demanda-t-il.

— Exact, fit le Hongrois. Je m'appelle János Tóth. Je vivais en Angleterre. J'aurais pu ne jamais revenir dans mon pays. Heureusement j'ai rencontré un compatriote qui pensait comme moi. Mais qui possédait des moyens que je n'avais pas. Je me suis dit que ce serait trop bête de mourir sans avoir revu Budapest. Mais j'ai voulu que ma visite laisse un souvenir aux Soviétiques. Un souvenir inoubliable...

C'était l'homme le plus recherché de Budapest. Il défiait Malko de ses yeux bleus souriants.

— Vous n'avez pas peur de vous faire prendre ?

János Tóth eut un sourire amusé.

— D'abord, je suis très bien protégé. Ensuite, personne ne sait que c'est moi qui ai accompli cette action d'éclat. Sauf vous, maintenant, mais je sais que vous ne parlerez pas...

— Merci de votre confiance, fit Malko.

— Ne me remerciez pas, répliqua sèchement le Hongrois, sans explication. Parlons plutôt. Vous avez voulu me voir. Vous êtes prêt, paraît-il, à me faire sortir de Hongrie avec le cochon que je détiens. Et ensuite à le faire parler, dans une de vos charmantes petites fermes de Caroline du Nord.

— Exact, dit Malko.

Le Hongrois eut un sourire ironique.

— Décidément, les Américains ont changé. Ils sont devenus moins lâches. Je ne croyais pas que vous accepteriez notre offre. Je me préparais à un joli procès avec beaucoup de messages à la presse, tous les crimes des Soviétiques dénoncés, et finalement : couic... Vous me privez de tout cela. Mais c'est peut-être mieux. Plus humain.

— Que feriez-vous si la police surgissait ? demanda Malko.

— Rien, laissa tomber Tóth. Mais si je ne suis pas revenu dans une heure à un certain endroit, le ministre Souslov aura la gorge tranchée. Les gens du KGB ne sont pas idiots...

Voilà pourquoi il était si sûr de lui. Malko commençait à en avoir assez de jouer au chat et à la souris. Il pelait de froid. Et il n'aimait pas la tension dans la voix de János Tóth. Il releva le col de son pardessus et demanda :

— Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, fit le Hongrois. Quel est votre plan pour nous faire sortir de Budapest ? Vous avez des hélicoptères ? Des avions ? Je ne sais pas, quelque chose de sérieux...

— Non, avoua Malko. C'est plus simple. Mais je dois savoir d'abord certaines choses...

Une lueur dangereuse passa dans les yeux bleus du Hongrois, atténuée par les lunettes.

— Tiens, tiens ! L'endroit où nous nous cachons peut-être...

— Non, fit Malko, franchement alarmé.

— Eh bien, vous avez tort ! fit jovialement János Tóth, parce que je vais vous le dire. Nous sommes installés dans un confortable appartement, presque en vue de votre ambassade, dans Október-6 Utca au numéro 26. Chez une vieille militante de notre bon Parti ouvrier hongrois, en déplacement à Moscou en ce moment... Elle serait bien étonnée – flattée peut-être – de savoir qu'il y a un ministre russe chez elle. (Il rit). Évidemment il n'est pas traité selon les égards dus à son rang. Mais nous ne lui avons pas encore crevé les yeux... Alors, vous êtes satisfait ?

— Non, dit Malko, je ne vous demandais pas tout cela. C'est dangereux que je le sache.

— Pourquoi ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le Hongrois pointa un index accusateur sur lui :

— Je vais vous dire pourquoi. Vous n'êtes pas venu nous aider, vous êtes ici pour nous trahir. Comme d'habitude. Pour nous livrer aux Russes.

— C'est faux, protesta Malko.

Il comprenait maintenant pourquoi Tóth lui avait confié ses secrets. Il n'avait pas l'intention de le laisser partir vivant de ce rendez-vous... Il fallait qu'il le convainque de sa bonne foi. Les deux silhouettes s'étaient rapprochées. Des hommes, les mains dans les poches. Le garde champêtre avait disparu. Aucune possibilité de fuite. De l'autre côté de la rambarde, derrière Malko, c'était le vide. Il entendit la voix cinglante du Hongrois :

— Vous êtes arrivé ici sous votre vrai nom. Vous ne vous cachez pas. Parce que vous travaillez la main dans la main avec nos ennemis.

— Nous avons été obligés de mentir aux Russes, dit Malko, sinon, je n'aurais jamais pu entrer en Hongrie. Mais...

— Vous mentez ! cria Tóth. Ils sont déjà venus rôder autour de Bujak... Deux sales flics de Balázs. Sur vos talons. Il n'y a que vous qui sachiez. Vous l'avez vendu !

Malko sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale. Ainsi, les Hongrois étaient sur le coup aussi. Il s'était fourré dans un affreux guêpier.

— Écoutez... commença-t-il.

Il ne continua pas. La main droite de János Tóth était en train de sortir lentement de la poche de son pardessus, serrant un gros pistolet noir. Il faillit saisir le poignet du mutilé, mais les deux autres hommes le guettaient, quelques mètres plus loin. Il ne pourrait venir à bout d'eux. Il n'était même pas armé.

— Salaud ! cria le Hongrois. Je vous ai amené ici pour que vous mouriez près de vos maîtres.

Le pistolet était complètement sorti. Le canon prolongé par un gros silencieux. Malko vit le chien relevé, le regard fou de János Tóth. Il ne pouvait pas discuter. Il tourna la tête. La rambarde de pierre dominait le vide, une pente presque verticale, avec quelques arbres rabougris, se terminant en terrain vague, cent mètres plus loin. D'un seul élan, s'appuyant d'une main sur le parapet de pierre, il sauta dans le vide. Il entendit un cri de rage de János Tóth, puis le « plouf » sourd de la détonation, sentit un choc contre sa tempe. Son dos frappa alors la paroi rocheuse, et il se mit à rouler de plus en plus vite vers le bas de la colline. Sans rien à quoi se raccrocher. Pendant une fraction de seconde, son regard fut attiré par la silhouette de János Tóth, le bras tendu tirant sur lui, essayant encore de le tuer.

Il roulait de plus en plus vite le long de la pente glacée. Il vit venir avec terreur un gros rocher plat où il atterrit comme sur un tremplin. Puis il retomba brutalement plusieurs mètres plus bas, après une ultime vision du Danube et tout explosa devant ses yeux.

Le colonel Igor Antonov reposa son verre de vodka d'une main mal assurée. Il avait déjà vidé un tiers de la bouteille, et sa vision des choses s'en ressentait fâcheusement. La nuit était tombée, et les bureaux de l'ambassade soviétique s'étaient vidés un à un. L'alcool n'arrivait pas à calmer sa nervosité. Pour la trentième fois, il décrocha son téléphone et demanda le *Hilton*. La chambre 424.

— Pas de réponse, lui dit l'opérateur.

Le Soviétique raccrocha. Pensif. L'agent américain avait disparu depuis le matin. Le dispositif de surveillance « léger » mis en place par Antonov l'avait perdu, au début de l'après-midi, ce qui était normal. Depuis, il n'avait pas reparu. Or, il était près de dix heures du soir. Il était étonnant que l'agent ne soit même pas repassé à l'hôtel. Bien sûr, ce n'était pas forcément la catastrophe, mais le colonel Antonov avait appris à se méfier des choses insolites. Cela signifiait presque toujours un problème.

Quelque chose avait peut-être eu lieu. L'Autrichien avait eu un contact. Qui s'était plus ou moins bien passé. Mais il s'était *trop bien* passé, le colonel avait, lui, en poche son aller-simple sur Air Goulag. C'était trop con ! Et si les Américains étaient devenus vicieux ? S'ils s'étaient vraiment servis de lui ? Pour entrer tranquillement dans la cage et ressortir à sa barbe avec l'oiseau. Cette idée le mit dans une telle rage qu'il se versa un verre de vodka, ruminant d'effroyables projets de vengeance. Le pire c'était de se sentir impuissant, lui qui était si puissant. Il fixait d'un œil vide un coin de la pièce, se jurant de dépecer avec des tenailles l'homme responsable de ses angoisses. Il sursauta en entendant la sonnerie du téléphone. Instinctivement, sa main plongea dans le tiroir où se trouvait son Tokarev automatique de service. Il se reprit, furieux, et décrocha :

— Le camarade Mate Balázs vous demande, Tovaritch Colonel, annonça le planton.

— Qu'il monte, fit le colonel, soulagé.

La silhouette minuscule de Mate Balázs s'encadra quelques minutes plus tard dans la porte. Une lueur amusée flottait dans les yeux du patron des Services hongrois. Il referma la porte et dit avec jovialité :

— Alors, *Antonov Elvtárs*, je vois que je ne suis pas le seul à travailler tard...

Igor Antonov grommela quelque chose sur du travail urgent. Qu'est-ce que voulait le Hongrois ?

Mate Balázs prit une chaise et s'assit en face du bureau.

— Vous avez l'air tracassé, *Antonov Elvtárs*, dit-il.

Le Russe le regarda stupéfait. Jamais l'autre ne l'appelait « camarade »... Le Hongrois continua avec une attention exagérée :

— Vous n'auriez pas perdu quelqu'un qui vous... serait cher ?

Même ivre-mort, Igor Antonov n'était pas idiot. En un clin d'œil, il comprit deux choses. D'abord que le Hongrois était au courant de ses contacts avec l'agent de la CIA. Ensuite qu'il savait quelque chose que lui ignorait. Ce qui le mettait doublement en position d'infériorité. Dissimulant mal sa fureur, il contra brutalement :

— Tovaritch Directeur, ce n'est pas le moment de plaisanter. Le ministre a peut-être déjà quitté Budapest. Avec l'agent des Américains...

Méthode classique. L'impasse sur ce qu'on avait caché. Faire comme si de rien n'était... Mate Balázs suçotait sa pipe. Il entra dans le jeu.

— Bien entendu, vous n'avez aucune idée de l'endroit où il se trouve ?

Le Russe tomba dans le piège.

— Aucune.

Mate Balázs soupira bruyamment.

— Vous voyez, dit-il d'un ton bonhomme, si vous m'aviez parlé de votre initiative plus tôt, peut-être aurions-nous déjà mis la main sur ces criminels. J'ai dicté à ce sujet un long rapport dont je vous fais parvenir officiellement une copie. Afin d'établir les responsabilités.

Le dernier clou dans le cercueil du colonel Antonov. Ce dernier décida qu'il était temps de contre-attaquer.

— Vous avez une piste, Tovaritch Directeur ?

— Peut-être, peut-être, reconnut le Hongrois. Mes hommes ont surveillé cet agent des Américains. Ils ont noté toutes les personnes qu'il a rencontrées à Budapest. Une peut nous intéresser. Un petit artisan qui a déjà été fiché pour des activités contre-révolutionnaires.

— Qui ? rugit le Russe.

— Je préfère taire son nom pour l'instant, tant que l'enquête ne sera pas terminée, répondit onctueusement le Hongrois. Mais je vous tiendrai au courant. Officiellement.

La situation était retournée. Igor Antonov demeura silencieux. À la fois soulagé et anxieux.

— Et si c'était trop tard ?

— Je ne crois pas, corrigea prudemment Mate Balázs. Un garde du Monument de la Libération a trouvé par terre, sur l'esplanade du Monument, trois douilles de pistolet. Mon service a été prévenu. Mes hommes ont découvert non loin de là, la voiture utilisée par l'agent des Américains. Il semble qu'il ait rencontré les auteurs de l'enlèvement et que la rencontre ne se soit pas bien passée.

— Ils l'ont tué ?

— Je l'ignore. Intimidé seulement, peut-être. Enlevé très probablement. S'ils l'avaient tué, ils auraient laissé le cadavre sur place. Or, nous n'avons rien trouvé, même pas des taches de sang.

Le colonel Antonov avait l'impression d'avoir un grand poids de moins sur l'estomac. Si l'agent américain n'avait pas pactisé avec les ravisseurs de son ministre, tout était encore possible. Un doute horrible l'effleura.

— Et si c'était une mise en scène ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas qu'ils se soient donné ce mal, dit Mate Balázs. Ils ne pouvaient pas savoir que nous allions trouver les douilles.

Cette précision rassura définitivement le Soviétique. Il se leva et serra chaleureusement la main du Hongrois.

— Bravo. Je ferai savoir à Moscou à quel point vous avez été efficace.

Mate Balázs suçota sa pipe sans rien dire. Il avait repris l'avantage. Maintenant, il fallait vraiment résoudre le problème... Aborder la piste du cristallier avec prudence. Le colonel Antonov l'observait.

— Il faut nous occuper de ce suspect, fit-il. Nous avons des méthodes pour le faire parler.

— Attendons, fit doucement Balázs. Il peut nous mener à autre chose.

* *

*

Malko ouvrit les yeux et se dit qu'il était aveugle. Une obscurité totale l'entourait, un silence irréel. Il se sentait bien, sans la moindre douleur, comme dans un cocon. Il était couché de tout son long contre une paroi de pierre, sous des branchages, à même un sol caillouteux. Il replia difficilement un bras, frotta sa main contre sa joue qui le grattait et n'éprouva rien. Il lui fallut encore quelques secondes pour réaliser qu'il était en train de geler vivant ! Le mouvement réveilla la douleur du froid, et il se mit à éprouver des milliers de piquûres d'épingle sur tout le corps, plus quelques autres douleurs plus ou moins diffuses, et une brûlure infernale à la tempe gauche.

Peu à peu la mémoire lui revenait. Il se revoyait sautant par-dessus le parapet pour échapper aux balles du Hongrois. Puis sa chute et son évanouissement. La nuit était tombée, donc il était demeuré inconscient plus de deux heures. Au prix d'un effort inouï, il parvint à s'asseoir. Son manteau était déchiré, sa nuque affreusement douloureuse. Une croûte de sang séché s'étalait sur tout le côté gauche de son visage. Il se trouvait au cœur d'un épais bosquet qui avait amorti sa chute et empêché qu'il ne se tue. Et qu'on le retrouve. Un grondement lui parvint. Il n'était pas loin de Szt. Gellért Rakpart, la

voie à grande circulation longeant le Danube au pied de la colline du Monument de la Libération. Il entendait des klaxons. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour se mettre debout. Maintenant, il claquait des dents. Il aurait hurlé de froid. Son épaisse pelisse semblait être du papier à cigarette. Il fit quelques pas et retomba à quatre pattes.

Il mit près d'un quart d'heure à émerger de son bosquet, titubant comme un homme ivre, claquant des dents, dans une obscurité totale. Enfin, il aperçut en contrebas les lumières du pont Szabadság. La pente était si raide qu'il tomba encore plusieurs fois. Il n'avait qu'une idée : se réchauffer. Après un temps qui lui parut infiniment long, il enjamba un dernier muret et se retrouva dans un sentier forestier descendant la colline. Il se mit à courir, aperçut un écriteau : Kelenhegyi Utca. La petite voie se jetait dans la grande avenue rejoignant l'hôtel *Gellért*, Bartók-Béla Utca... Ses pieds à demi gelés lui faisaient souffrir le martyre et semblaient prêts à se détacher à chaque pas. Enfin, dans un virage, il aperçut une enseigne lumineuse : *Bisztro*. Un café.

Il s'y précipita. La salle était vide, et le garçon le regarda avec un drôle d'air. En se voyant dans la glace au-dessus du comptoir, Malko comprit sa réaction : tout le côté gauche de son visage n'était qu'une plaque de sang séché, brunâtre. Sa pelisse était déchirée, maculée.

— J'ai eu un accident, expliqua-t-il en allemand. Je voudrais un *barrack pálinka*(21).

Il en but quatre, coup sur coup, avant de se sentir un peu mieux. L'alcool lui brûlait l'estomac, mais ses muscles douloureux se réchauffaient peu à peu. Pas question de trouver un *J and B* ou un cognac Gaston de Lagrange dans ce boui-boui. Son dos lui faisait terriblement mal ainsi que sa nuque. Sans son épaisse pelisse, il se serait sûrement fracturé quelque chose. Des éblouissements obscurcissaient brusquement sa vue. Il réalisa que le premier projectile tiré par le Hongrois lui avait arraché la peau de la tempe comme un fer rouge. À quelques millimètres près, il était mort.

Peu à peu, son cerveau se remettait à fonctionner. Il prenait la mesure de la catastrophe. Pour les ravisseurs du ministre soviétique, il représentait un danger mortel. Même s'ils avaient eu le temps de déménager le ministre, il avait une piste importante. Ou ils le croyaient mort, ou ils ne l'avaient pas retrouvé dans les broussailles. Dans ce cas, ils l'attendaient sûrement à son hôtel, et à sa voiture.

Évidemment, il pouvait essayer un autre hôtel, mais il ignorait quelles complicités avaient les dissidents. Il risquait de se réveiller avec une balle dans la tête... Il y avait la solution facile : aller trouver le KGB et se mettre sous sa protection. Cela représentait un double risque. Il était obligé de révéler qu'il y avait eu un contact. Les

Soviétiques seraient sûrement tentés de lui faire avouer ce qu'il savait. Avec leurs méthodes... Même si le colonel Antonov ne lui arrachait pas les ongles, ceux d'en face seraient cette fois persuadés de sa trahison... Donc, la mission était terminée. Il y avait l'ambassade US aussi. Constat d'échec. Et les dissidents risquaient de l'y attendre.

Il pensa à son rendez-vous du lendemain. Ilonka Ungvár devenait sa seule planche de salut. Quelqu'un en qui il pouvait avoir confiance. Et qui avait peut-être la possibilité de l'aider. Mais il fallait tenir jusqu'au lendemain. Les hôtels étant exclus, il se dit que le mieux était de trouver une église. Une fois à Berlin-Est, un transfuge avait ainsi passé plusieurs jours caché dans une crypte(22). Malko pouvait bien y passer une nuit.

Il paya ses consommations et se remit en route vers le Gellért. Là, il était sûr de trouver un taxi pour le conduire à l'église Mathyas. Même vis-à-vis du KGB, il ne voulait pas réapparaître avant d'être en position de force. En arrivant devant la façade tarabiscotée du vieil hôtel, il se heurta presque à une jeune femme emmitouflée, immobile sur le trottoir. Elle lui sourit et demanda en allemand, d'une voix timide :

— Vous ne voulez pas venir avec moi ?

Malko était encore si engourdi par le froid qu'il mit plusieurs secondes à réaliser qu'il s'agissait d'une pute comme devant le *Hilton*, traquant la devise forte... Très jeune...

— Où ? demanda-t-il.

— Chez moi, dit la fille, c'est confortable. Il y a du feu, et je te ferai le petit déjeuner. Deux cents dollars seulement...

Elle était presque suppliante. Pas très jolie, de beaux yeux pers. Malko se dit que c'était au fond la solution rêvée. Il avait envie de faire l'amour comme d'aller se pendre... Mais de se coucher...

— D'accord, dit-il.

Elle le prit par le bras.

— Oh, merci. J'ai froid. J'ai envie de rentrer. Ce n'est pas loin.

— Prenons un taxi, dit Malko qui en avait assez de marcher.

Dans le véhicule, elle se serra contre lui, le caressant maladroitement.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? demanda-t-il.

Elle rougit :

— Je suis étudiante. Je fais ça pour gagner de quoi sortir du pays. On ne peut avoir un passeport que si on fait un dépôt en devises à la banque. Je voudrais aller en Allemagne, en France, n'importe où, où on est libre...

— Si nous nous arrêtons dans un restaurant ? suggéra Malko. J'ai faim.

— Je connais quelque chose d'amusant, dit la jeune étudiante. Je vais vous faire la surprise.

* *

*

C'était la première fois que Malko dînait dans un tonneau ! Le « restaurant » *Borkata Komba* se composait d'énormes barriques de dix mille litres coupées en deux, dans lesquelles on avait mis des tables et des bancs, avec l'habituelle nourriture hongroise, lourde et pimentée, les énormes escalopes disparaissant sous des monceaux de crème. La compagne de Malko, Léa, dépouillée de son manteau, était apparue avec une somptueuse poitrine et de fines jambes. Le tokay(23) aidant, elle se sentait presque amoureuse...

L'orchestre noyait la salle de musique sirupeuse. Malko paya, et ils s'en allèrent. Cette fois, dans le taxi, elle l'embrassa. Puis ils montèrent cinq étages à pied, dans une vieille maison délabrée qui sentait le pipi de chat, jusqu'à un minuscule appartement propre dont les deux seuls meubles étaient un énorme poêle en faïence et un grand lit bas... Léa se déshabilla en un clin d'œil. Elle avait un corps lourd et blanc avec une toison d'un noir de jais.

Pour la rassurer, Malko avait tout de suite déposé deux billets de cent dollars sur une commode. Dès qu'il s'étendit sur le lit, il se sentit pris de vertiges et dut fermer les yeux. Le contrecoup de sa dure journée. Il sentit vaguement que la fille le déshabillait, cherchait à éveiller son désir. Il éprouva la sensation agréable d'un corps tiède contre le sien, puis, d'un coup, bascula irrésistiblement dans le sommeil.

* *

*

L'hôtel *Gellért* était une gigantesque pâtisserie austro-hongroise, avec de massifs balcons torturés de pierre grise. Hélas, l'intérieur avait été modernisé. Malko pénétra dans les bains turcs, paya ses dix forints, reçut une serviette et alla se déshabiller. Il avait eu du mal à se réveiller. C'est tout juste si Léa avait voulu accepter ses deux cents dollars. Elle lui avait préparé un copieux petit déjeuner, lui avait fait prendre un bain et nettoyé sa blessure, recouverte ensuite d'un sparadrap. Très étonnée qu'il n'ait pas consommé. Malko s'enroula dans sa serviette pour gagner le hammam des hommes à travers les couloirs en faïence blanche. La vapeur chaude qui commençait à l'envelopper lui fit du bien. Son corps était marbré de bleus et tous ses muscles étaient douloureux.

Le couloir desservait les deux parties réservées aux hommes à droite et aux femmes à gauche, séparées par des cloisons de bois. Il

aperçut au milieu de la vapeur deux hommes nus en train de jouer aux échecs, le jeu posé en équilibre sur une planche. Vision totalement surréaliste. D'autres étaient étendus sur des claies de bois. On y voyait de moins en moins. Un peu plus loin sur la gauche se trouvait le sas menant au bain des dames... La vapeur blanche qui filtrait de partout donnait un aspect fantomatique au couloir. Soudain, il devina une silhouette blanche au milieu de la vapeur, embusquée dans le sas. Il s'en approcha. Les longs cheveux dénoués d'Ilonka Ungvár faisaient une tache plus sombre sur le peignoir de bain. La jeune Hongroise s'avança et se jeta dans les bras de Malko. Pendant quelques secondes, ils s'embrassèrent fougueusement, la jeune femme se pressant contre lui à se briser tous les os. Son peignoir s'était ouvert, et sa peau nue glissait contre celle de Malko. Le mont de Vénus d'Ilonka cognait impérieusement contre le sien. Elle arracha enfin sa bouche de Malko.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ? s'exclama-t-elle devant sa tempe.

— Oh ! rien, je t'expliquerai, la rassura-t-il.

— Comme j'avais envie de toi avant-hier, chez *Vörösmarty*, soupira-t-elle. J'aurais pu te violer...

Elle joignit le geste à la parole, glissant la main sous la serviette de Malko. Plus du tout « bon chic bon genre ». Elle s'arrêta et le prit par la main.

— Ne restons pas là, si la surveillante arrivait... dit-elle.

Ils glissèrent le long de la faïence dans le brouillard blanc qui les abritait comme un cocon. Pour arriver à une petite niche en bordure du bain des hommes. Une simple banquette à claire-voie dominant le hammam. Il fallait vraiment se trouver à cinquante centimètres pour distinguer un homme d'une femme. Ilonka s'allongea sur le côté après avoir ôté son peignoir. Malko fit de même, face à elle. De cette façon, il la cachait. De nouveau, leurs corps s'emboîtèrent. Il ne pensait plus à ses problèmes tout à la joie de retrouver la jeune femme.

Soudain, elle pouffa, et son regard se fixa derrière lui.

— Regarde !

Malko se retourna, prêt à sauter de son abri. Il aperçut seulement deux silhouettes dans la vapeur, à moins de trois mètres d'eux. Un homme debout appuyé au mur de carrelage blanc. Un autre était agenouillé devant lui, dans une attitude qui ne laissait aucun doute sur ce qu'il faisait. Ilonka sourit.

— Tu comprends pourquoi on ne viendra pas nous déranger. C'est le coin des homosexuels... de tous les travestis de la place Rákóczi... Ils nous prennent pour deux hommes...

Avec sa minuscule poitrine, on aurait pu s'y tromper de loin, sans les longs cheveux noirs et la croupe superbement cambrée.

Ilonka se recroquevilla sur la claie et fit comme le couple à quelques mètres d'eux. Les longs cheveux s'enroulaient, le fouettaient

doucement. De temps en temps, Ilonka le contemplait comme pour mesurer le plaisir qu'elle lui donnait. Il en oubliait le temps. Enfin, il la releva, l'allongea sur le dos, à même la claie de bois, puis la pénétra lentement. Aussitôt, les bras d'Ilonka se refermèrent autour de lui, avec une force extraordinaire, ses ongles lui griffant la nuque et le dos. Ses cuisses le serraient contre elle, l'empêchaient de pénétrer trop avant dans son ventre. Elle gémissait, s'arrêtait, recommençait à haleter.

— Oh, c'est bon ! C'est bon ! dit-elle.

Puis, elle cria sans interruption pendant un temps qui parut très long à Malko. Ce dernier se retenait. Profitant de chaque seconde volée au monde extérieur. Ilonka finit par lui échapper, glissant comme une anguille et se retourna, les reins creusés, fixant Malko avec un sourire espiègle et sensuel.

— Je ne sais pas si tu vas pouvoir, il y a si longtemps...

À côté d'eux les deux hommes ahaient. Ils avaient changé de position, et l'un d'eux sodomisait vigoureusement l'autre. Malko s'approcha doucement des reins d'Ilonka et elle alla à sa rencontre. Lorsqu'il commença à la violer, elle poussa un petit cri, puis il s'enfonça d'un coup très loin, tant elle s'ouvrit. Elle tourna la tête vers lui.

— Cela fait un an, tu sais, personne ne me l'a fait.

Il ne répondit pas, trop occupé à la violer délicieusement. Il adorait cette prise de possession totale, contrastant tellement avec l'apparence sage d'Ilonka Ungvár. Malko pensa fugitivement que si son amant la voyait en train de se faire sodomiser avec ravissement, il la tuerait. Elle commença à se resserrer autour de lui, spasmodiquement, gémissant :

— Jouis, jouis !

Il ne pouvait pas refuser. Elle le retint encore en elle, puis se retourna pour venir dans ses bras. De nouveau, elle remarqua ses hématomes et le sparadrap de sa tempe.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ? s'écria-t-elle. Tu as eu un accident ?

— Presque, dit Malko. Un peu plus tu ne me revoyais pas.

Il ne pouvait plus lui cacher le motif de sa visite à Budapest. Elle écouta son récit, ses yeux dilatés par la surprise. Malko conclut en disant :

— Tu es la seule à pouvoir peut-être m'aider... Si je réparais, je risque d'être abattu à vue. Si je m'enfuis, la mission est ratée. Ils tueront le ministre et seront sûrement pris.

Ilonka le fixait avec une expression d'intérêt intense. Une lueur trouble dans ses yeux noirs. À la fin, elle soupira :

— Mon Dieu, j'avais entendu dire des choses sur toi, mais je croyais que ce n'était pas vrai. Alors tu es vraiment un espion ! C'est très

dangereux. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Ce serait terrible pour moi... Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— Je ne sais pas, dit Malko avec sincérité. Mon problème est de reprendre contact avec eux. János Tóth, le chef de l'expédition, ou la fille qui est venue me voir et qui a participé à l'enlèvement, cette Szüsi Sibrik. Je suis presque sûr que c'est elle...

— Szüsi Sibrik ! s'exclama Ilonka. La fille de l'hôtel. La... putain. Brune avec des yeux très bleus. Belle fille aux jambes un peu fortes.

— Tu la connais ?

— Oui. C'est une de mes clientes ! Même un peu plus. Elle a été avec mon amant, avant moi. Puis, nous nous sommes croisées et nous avons sympathisé. C'est une fille très douce, sous ses dehors durs. Très sensible...

La vapeur étouffante commençait à rendre Malko claustrophobe. Sensation qui disparut instantanément avec la révélation de la Hongroise. Quelle coïncidence fabuleuse ! Décidément, il avait de la chance.

— Les journaux n'ont rien dit, remarqua-t-elle, je ne savais pas qu'elle était mêlée à cet enlèvement.

— Pourrais-tu la retrouver ? demanda Malko. Mais il faut faire très attention : les Services hongrois et les Russes n'ignorent pas qu'elle est mêlée à cette affaire sans savoir si c'est une victime ou l'instigatrice. Elle n'est sûrement pas chez elle...

Ilonka sourit.

— À cause de mon *pali*(24) je suis insoupçonnable. Mais je ferai très attention. Elle n'est sûrement pas chez elle, mais je connais beaucoup de ses amis.

— As-tu une idée de ses motivations ? demanda Malko. Elle est trop jeune pour avoir été mêlée aux événements de 1956...

— Non, dit Ilonka. Je ne savais pas qu'elle s'occupait de politique. Elle menait une vie assez libre, comme un homme, avec des aventures brèves. Divorcée. Je crois qu'elle aime bien l'argent. Je lui avais offert de travailler comme vendeuse, mais elle m'avait dit qu'elle ne gagnerait pas assez. Peut-être s'ennuyait-elle tout simplement, et cette histoire l'a-t-elle amusée.

— Il y a autre chose, dit Malko. Elle a agi comme une vraie professionnelle.

— Je ne comprends pas, soupira Ilonka, écartant de son visage fin les cheveux collés par la vapeur. Elle paraissait si douce. Il y a quelque temps que je ne l'ai pas vue. Mais je vais la retrouver. Il faut dissiper le malentendu entre toi et ces... gens. C'est trop dangereux.

— S'il n'y avait que cela, soupira Malko.

Il sonda la jeune femme de ses yeux d'or.

— Il y aurait peut-être un moyen plus direct d'entrer en contact

avec Szüszi, dit-il. Mais c'est très dangereux.

— Lequel ?

— János Tóth m'a donné l'adresse où il se cachait. Október-6 Utca. Il y a beaucoup de chances pour qu'ils n'y soient plus, mais cela vaut la peine d'essayer... Seulement, la maison peut être surveillée par le KGB. Ou Tóth peut t'accueillir très mal. Surtout si tu viens de ma part, étant donné ce qu'il pense de moi.

Ilonka attacha ses cheveux en nattes, en souriant.

— Szüszi Sibrik me croira.

Elle caressa les cheveux trempés de Malko, effleurant sa tempe blessée.

— Tu vas prendre ma voiture, dit-elle. Personne ne la connaît. Tu iras te reposer à l'hôtel *Sylvanus*, à Višegrád, sur les berges du Danube à une trentaine de kilomètres au nord de Budapest. Je connais le chef de la réception. Je lui téléphonerai pendant que tu vas là-bas. Personne ne viendra t'y chercher. Lorsque j'aurai établi le contact, je t'appellerai...

— Les Services hongrois vont me retrouver, objecta Malko. Par la fiche d'hôtel.

— Ils ne les exploitent pas avant plusieurs jours, dit Ilonka. Tu seras déjà revenu à Budapest.

Des silhouettes s'approchaient dans la vapeur. Des hommes visiblement désireux de jouer au masculin pluriel. Malko enlaça Ilonka et ils restèrent plus d'une demi-heure immobiles l'un contre l'autre. Puis, la jeune femme consulta sa Seiko de plongée.

— Il faut que je m'en aille ! Tu vas t'habiller aussi, je te rejoins dans le parking.

Ils échangèrent un dernier baiser, puis Malko s'enroula dans sa serviette, et Ilonka enfila son peignoir.

La récréation était bien terminée.

* *

*

Un « wind-surfer » moulé dans une combinaison de caoutchouc noir apparut fugitivement et disparut comme un fantôme dans la nappe grise qui recouvrait le Danube.

La route n° 11 était noyée par le brouillard montant du fleuve qu'on ne voyait pratiquement plus. Une barque de temps en temps. De l'autre côté de la route, des collines, couvertes de sapins, disparaissaient elles aussi sous la brume. Malko conduisait lentement la Lada d'Ilonka Ungvár. Le hammam avait achevé de le vider.

Malko pensait à la jeune Hongroise. Sans elle, c'était fichu. Il aperçut l'écriteau indiquant le *Sylvanus* et tourna à gauche, dans une

route en lacets montant à travers la forêt. Deux kilomètres plus loin, le *Sylvanus* apparut, une sorte de gros chalet de montagne en plein bois. Malko gara sa voiture. Il n'avait pas de bagages. Uniquement une terrible envie de dormir. N'osant pas téléphoner à Ilonka de peur de la compromettre, il était obligé d'attendre qu'elle se manifeste.

Seulement, beaucoup de choses pouvaient se passer. János Tóth pouvait ne plus être dans la maison. Ou s'y trouver et manipuler Ilonka Ungvár. C'était tentant pour le terroriste hongrois de se faire conduire jusqu'à Malko par la jeune femme, sous prétexte de renouer le dialogue. Pour finir ce qu'il avait commencé au Monument de la Libération...

Brusquement les bois de sapins vallonnés parurent sinistres à Malko. C'était peut-être avec la mort qu'il avait rendez-vous au *Sylvanus*.

Ilonka Ungvár s'immobilisa au milieu de la cour intérieure du vieil immeuble et leva la tête. C'était le plus sale de toute la Október-6 Utca, la dernière rue avant la place Szabadság. Des galeries extérieures encerclaient la cour, desservant les appartements, comme à Naples. Les murs étaient lépreux, avec des taches d'humidité partout. On était en plein cœur de Budapest, à quelque pas du Parlement et du Danube.

La jeune femme s'engagea dans l'escalier étroit, le cœur battant. Maintenant qu'elle se trouvait au pied du mur, elle était un peu désespérée. Malko lui avait bien donné l'adresse, mais n'avait pu spécifier l'appartement. Il y en avait au moins six par étage ! Impossible de se renseigner. János Tóth avait parlé d'une fonctionnaire du Parti. Cela sentait le goulasch aigre dans l'escalier. Il n'y avait qu'une chose à faire : se montrer. De l'intérieur de chaque appartement, on voyait la galerie. Ceux qu'elle cherchait étaient sûrement sur leurs gardes.

Donc, ils la verraient, ils réaliseraient peut-être qu'elle était à la recherche de quelque chose. C'était un pari dangereux. Car, si Szüszi Sibrik n'était pas là, ils pouvaient la prendre pour un agent des Services et réagir brutalement.

L'estomac serré, elle commença à arpenter lentement la galerie extérieure du premier étage. Sans déclencher aucune réaction. Elle monta un étage de plus et accomplit le même manège. Sans plus de résultat. Ainsi de suite jusqu'au quatrième. L'immeuble semblait mort, inhabité. La plupart de ses locataires étaient au travail. Ilonka Ungvár était frigorifiée et découragée. Avant de venir dans Október-6 Utca elle avait essayé en vain par téléphone de trouver la trace de Szüszi Sibrik. Personne n'avait entendu parler d'elle récemment. Arrivée au bout de son périple, elle commença à redescendre par un des escaliers du fond. Les kidnappeurs du ministre soviétique avaient filé après les révélations compromettantes de János Tóth à Malko.

Ilonka Ungvár était si absorbée dans ses pensées qu'elle se heurta presque à quelqu'un qui montait vers elle. Machinalement, elle fit un détour avec un mot d'excuse. Soudain, elle se sentit prise par un bras robuste qui la fit pivoter, et une voix demanda sèchement :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle leva la tête et plongea dans les yeux inimitablement bleus de Szüszi Sibrik, une chapka noire enfoncée jusqu'aux oreilles, engoncée dans une peau de mouton.

Sa voix était dure, presque hostile. Ilonka était si stupéfaite qu'elle demeura muette quelques secondes. Elle se demandait d'où Szüszi

avait surgi.

— Je te cherchais, dit-elle enfin.

— Pourquoi ?

Elle ne l'avait pas lâchée, comme pour l'empêcher de fuir.

— Je te l'expliquerai, dit Ilonka. Nous pouvons aller quelque part ? Je ne savais pas que tu habitais ici...

Le regard des yeux bleus se glaça.

— Je n'habite pas ici. Tu le sais très bien.

— Je sais beaucoup de choses, soupira Ilonka Ungvár. Sinon, je ne serais pas là. J'ai un message important à transmettre à Tóth János...

— Tóth János ! répéta à voix basse Szüszi Sibrik, comme si les murs lépreux de l'escalier avaient pu entendre. Comment connais-tu ce nom ?

Cette fois, elle semblait carrément effrayée. Ilonka Ungvár tenta de la rassurer avec un sourire.

— C'est une longue histoire. Je connais depuis longtemps celui que Tóth János a essayé de tuer en le prenant pour un traître. Je crois qu'il l'a mal jugé... Il n'est pas...

— Tu ne connais rien à ces trucs-là, coupa brutalement Szüszi Sibrik. Tu vis dans un autre monde. Cet homme...

Ilonka Ungvár l'interrompit doucement :

— S'il était ce que vous croyez, cette maison serait certainement cernée par le MVA en ce moment. Il faut me croire, Szüszi, nous nous connaissons depuis longtemps. Je suis venue pour vous aider. Moi aussi je risque beaucoup.

Szüszi Sibrik lâcha enfin son bras, continuant à bloquer l'escalier, hésitant visiblement sur la conduite à tenir.

— Que fais-tu avec cet homme ? demanda-t-elle enfin.

— C'est mon amant, fit simplement Ilonka Ungvár. Depuis longtemps. Je ne savais pas ce qu'il faisait, c'est vrai, mais je me porte garante de sa bonne foi. Il faut que je parle à Tóth. Que je lui transmette certaines informations. D'ailleurs, si vous le preniez vraiment pour un traître, vous ne seriez pas restés ici.

— Nous n'avions pas le choix, fit amèrement Szüszi Sibrik. Nous sommes coincés comme des rats.

Elle sembla se décider d'un coup :

— Très bien. Viens avec moi. Mais, tu sais ce que tu risques. Les gens du KGB t'arracheront les seins avec des tenailles pour savoir où nous sommes s'ils se doutent de ton rôle. Ton *pali* te tuera s'il apprend tes liens avec cet homme. Nous te tuons aussi si tu nous trahis, même involontairement.

— Je sais tout cela, s'entendit dire Ilonka.

Elle était grisée du danger qu'elle acceptait de courir pour un homme qu'au fond elle connaissait peu. Leurs muqueuses

s'entendaient bien, il y avait un peu de magie dans leurs rapports, mais rien de fondamental, rien de suivi. Ce qu'on appelle l'acte gratuit... Szüsi Sibrik fit demi-tour et se mit à descendre. Deux étages. Elles s'arrêtèrent devant une porte qui s'ouvrit aussitôt. Ilonka Ungvár fut littéralement happée à l'intérieur, par un immense jeune homme barbu, armé d'une courte mitrailleuse. Il la propulsa à travers un étroit couloir jusqu'à une pièce presque vide, mis à part un fauteuil où était assis un homme à la silhouette épaisse, avec des lunettes en écaille. D'après la description de Malko, Ilonka Ungvár identifia János Tóth. Szüsi était entrée sur ses talons.

— *Szervusz*. Qui est-ce ? demanda le Hongrois d'une voix tendue.

— Je la connais, dit tout de suite Szüsi Sibrik. C'est une vieille amie.

— Tu n'aurais jamais dû l'amener ici, explosa Tóth.

Son pied valide battait rageusement le plancher.

Depuis la veille il avait du mal à contenir son angoisse, pris dans un dilemme tragique. Après avoir tiré sur l'agent de la CIA, il avait envoyé ses hommes à la recherche du cadavre. Ceux-ci n'avaient pu parvenir à l'endroit où il pouvait se trouver, à cause de la présence d'une ronde de police. Lorsqu'ils avaient recommencé leurs recherches, l'obscurité les avait de nouveau interrompus. Bien sûr le *Népszabadság* du matin n'avait pas mentionné de découverte macabre. Mais cela ne voulait rien dire. En Hongrie, les nouvelles de ce genre n'étaient jamais diffusées. Évidemment, personne n'avait débarqué à l'appartement comme cela aurait dû se faire si l'agent de la CIA était aussi un agent du KGB et n'avait pas été tué. Là aussi, il pouvait y avoir une explication. Avant tout, les Services hongrois tenaient au secret. Donc, ils étaient peut-être en train de surveiller l'immeuble afin de déterminer dans quel appartement se trouvait le ministre kidnappé. S'ils avaient bouclé le quartier, ils ne risquaient pas grand-chose. Ils opéreraient de nuit, entre trois et cinq heures du matin, selon les bonnes vieilles méthodes de l'AVA(25).

Aussi, malgré la colère apparente, János Tóth ne put-il s'empêcher de contempler avec soulagement cette inconnue brune qui lui apportait des nouvelles fraîches. Le ministre soviétique, enroulé dans une couverture occupait la pièce voisine. Avec les armes qu'ils avaient, ils pourraient résister quelques heures à un assaut, mais n'avaient aucune chance de s'échapper. Cela, le Hongrois s'en moquait. À condition que le monde entier connaisse son exploit. Il toisa la jeune femme debout devant lui.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Ungvár Ilonka, dit-elle. Je suis une vieille amie de Szüsi.

En hongrois on met toujours le nom avant le prénom.

János Tóth l'examina. Elle semblait nerveuse, mais pas effrayée. Il

fallait savoir à qui il avait vraiment affaire.

— Tu sais qui nous sommes, dit-il. Des terroristes. Nous avons tué déjà, nous n'hésiterons pas à tuer encore. Tu connais des choses dangereuses pour nous. Tu cherchais l'appartement, n'est-ce pas ? Pourquoi ?

— Pas pour vous dénoncer, dit Ilonka. Szüsi pourra vous le dire. Je suis son amie. Mais aussi celle de l'homme que vous avez voulu tuer. Il n'est pas mort et veut vous voir.

— Pour nous tendre un piège avec ses amis du MVA, lança János Tóth.

Ilonka Ungvár secoua la tête.

— Pas du tout. Il est vraiment à Budapest pour tenter de vous faire sortir du pays, grâce à l'aide des Américains. Il a été obligé de mentir aux Soviétiques. Mais, il ne savait pas qu'il était suivi. Il faut le croire et accepter de le voir à nouveau...

János Tóth demeura silencieux. Son moignon lui faisait mal, comme chaque fois qu'il était énervé. Szüsi Sibrik s'était assise, écoutant en silence.

— Si cet homme appartenait au KGB, plaida Ilonka, il y a longtemps que les Russes seraient là. Qu'ils auraient fouillé cet immeuble de la cave au dernier étage...

— Pourquoi te mêles-tu de cette histoire ?

Ilonka soutint le regard dur, embusqué derrière les épaisses lunettes. János Tóth semblait un homme intègre. Désespéré, mais pas tortueux.

— Parce que je veux l'aider. Je suis amoureuse, dit-elle simplement. Nous nous voyons peu, parce que nous vivons dans des mondes différents. Il ne sera jamais à moi, mais chaque fois que je le vois, je suis merveilleusement heureuse. Tu comprends cela, Tóth János ?

Le Hongrois ne répondit pas tout de suite, troublé par la sincérité évidente de la jeune femme. Les terroristes ne pouvaient rester indéfiniment cachés dans cet appartement. La propriétaire revenait de Moscou à la fin de la semaine. János Tóth ne gagnerait rien à être pris comme un rat dans ce trou. Au moins, s'il sortait, il pourrait raconter son histoire. Même s'il était obligé de se taire, il aurait porté un coup aux Soviétiques... Il décida de choisir une solution à mi-chemin.

— Ungvár Ilonka, dit-il solennellement, je te crois. Mais tu es peut-être manipulée. Tu connais les Soviétiques...

— C'est la merderie absolue, dit Szüsi en écho, intervenant pour la première fois dans la conversation.

— Donc, continua le Hongrois, tu vas aller voir cet homme et lui dire que je suis d'accord pour le rencontrer à nouveau. Qu'il me dise ce qu'il veut faire. Seulement, tu es responsable de lui. S'il arrivait

quelque chose, c'est toi qui mourrais. Nous avons des partisans à Budapest qui sauront te retrouver. Même avec la protection de ton ami.

— Je n'ai pas peur, dit Ilonka. Mais pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Ce sera plus simple...

Szüszi Sibrik sursauta.

— Non, c'est trop dangereux.

János Tóth réfléchissait.

— Je vais faire mieux, dit-il. Tu vas rester ici et je vais aller le voir avec Szüszi. Je ne peux pas conduire tout seul à cause de ma jambe...

Ilonka Ungvár sembla nerveuse, tout à coup.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le Hongrois pris de soupçons immédiatement. Tu as peur ? C'est un piège, hein ?

— Mais non, fit la jeune femme. Celui que vous cherchez ne se trouve pas à Budapest. Cela prendra trois heures environ. Je suis déjà partie une heure. Mon *pali* est très jaloux. Il va se demander où je suis. Je lui ai dit que je faisais les courses pour Noël, mais cela ne prend pas tant de temps. Il faudrait au moins que je lui téléphone.

— Téléphone-lui, mais devant nous, accepta Tóth. Ensuite nous partirons. Tu resteras avec deux de mes hommes. Mais souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu risques ta vie...

* *

*

Le brouillard noyait les collines dans une nappe grisâtre empêchant de voir le Danube, donnant un aspect irréel aux choses. Déjà le *Sylvanus*, distant d'une centaine de mètres, apparaissait avec des contours flous. János Tóth précédait Malko sur le petit sentier qui menait à l'aire de pique-nique utilisée en été. Szüszi Sibrik lui donnait le bras, l'aidant à marcher. Leur voiture, une Warburg jaune, était garée entre deux énormes bus dans le parking de l'hôtel. Szüszi Sibrik était venue chercher Malko au bar-bowling du sous-sol envahi par de jeunes sportifs. Maintenant qu'il avait récupéré, il en avait déjà assez de ce Marienbad du pauvre, bourré de touristes tchèques et allemands, bruyants et laids. Même pas de putes comme à Budapest. Le coup de fil d'Ilonka un peu plus tôt, annonçant le rendez-vous, était vraiment venu comme une délivrance.

Arrivé à la rambarde de bois dominant la forêt de sapins, János Tóth se retourna, dévisageant Malko. Heureusement, il ne faisait pas trop froid. Ils étaient pourtant les seuls à s'être aventurés loin de la chaleur du *Sylvanus*. Le Hongrois avait gardé les mains dans ses poches. Malko affronta le regard de l'homme qui avait voulu le tuer la veille. Tóth dit de sa voix pâteuse :

— *Szervusz !* Je suis heureux de vous avoir raté si ce que dit votre amie est vrai. Mais il faut que vous le prouviez.

— Je l'ai déjà fait, en ne vous dénonçant pas, fit remarquer Malko. János Tóth secoua la tête.

— Ce n'est pas une preuve. Les autres attendent peut-être le bon moment. Mais s'il nous arrive quelque chose, Ungvár Ilonka paiera pour votre trahison.

— Il n'y a pas de trahison, fit Malko. Je suis venu en Hongrie pour le compte de la CIA. C'est vrai, nous avons été obligés d'entrer en contact avec le KGB et de leur mentir. Mais le but est de vous faire sortir de Hongrie, avec votre... prisonnier. Même si je recevais des ordres contraires, je ne les suivrais pas, car ce serait contre mes convictions. Ilonka a dû vous dire qui je suis. Je déteste les Soviétiques au moins autant que vous.

János Tóth marmonna une réponse inintelligible, puis dit d'une voix plus amicale :

— Bien, je vous crois. Mais il faut que vous soyez efficace. Je dois quitter Budapest dans trois jours au plus tard.

— Pourquoi trois jours ?

— La propriétaire de l'appartement revient de Moscou. Il faut que tout soit terminé à ce moment-là. Sinon, nous serons obligés de juger le ministre et de l'exécuter. Ensuite, nous fuirons la Hongrie, seuls. Si nous pouvons. Mais dans ce cas, nous n'avons pas besoin de vous. Alors que décidez-vous ?

— Je retourne avec vous à Budapest, dit Malko. Je vous garantis personnellement que tout va bien se passer et que nous partirons tous de Hongrie sains et saufs. J'espère que le délai ne sera pas trop court. Vous savez bien que je ne suis pas seul...

Il sentait le regard méfiant de Szüsi Sibrik posé sur lui, et cela l'agaçait. En plus, le brouillard glacial le pénétrait. János Tóth demanda d'une voix grave :

— Qu'allez-vous dire au KGB ?

— Presque la vérité, dit Malko. Que j'ai eu une rencontre avec vous qui s'est mal passée. Que vous avez failli me tuer, que vous m'avez gardé jusqu'à aujourd'hui dans un endroit que je ne peux identifier. Vous m'avez pris pour un traître.

— Ils vont vous expulser du pays, objecta immédiatement Szüsi.

— Je ne pense pas, fit Malko. Je représente leur seule source d'information. Ils vont au contraire me surveiller pour voir si je leur ai dit la vérité. Ce sera délicat d'agir, mais nous y arriverons.

— J'espère, dit János Tóth. Vous savez que votre amie Ilonka s'est portée garante pour vous. S'il arrivait quelque chose...

Toujours le chantage. Malko ne releva pas. Il jouait un jeu féroce où tous les coups étaient bons. Il avait en face de lui des gens aux

abois qui risquaient leur vie. C'était normal qu'ils prennent des précautions.

— Vous allez nous suivre, ordonna Tóth. Vous vous arrêterez place Szabadság, dans Arany Utca et vous attendrez. Ungvár Ilonka viendra vous rejoindre. Ensuite, lorsque vous aurez un message, retournez au magasin de cristal. C'est trop dangereux que vous veniez à l'appartement. On pourrait vous suivre.

— Très bien, approuva Malko.

Ils remontèrent le sentier jusqu'au parking du *Sylvanus*. Au moment d'entrer dans sa voiture János Tóth se retourna et dit avec gravité :

— Vous avez de la chance qu'Ilonka ait confiance en vous, parce que je devrais vous tuer. Vous avez toutes nos vies entre vos mains... Vous savez où nous sommes et que nous ne pouvons pas aller ailleurs.

La portière claqua sans laisser à Malko le temps de répondre. Il reprit la route en lacets descendant vers le Danube derrière la Warburg. Une question le tracassait. Qu'est-ce qui avait déclenché l'action de János Tóth ? Aucun événement ne l'y poussait. Le Hongrois était de toute évidence sincère. Une question qu'il faudrait élucider. Il atteignit la route N° 11 longeant l'énorme Danube et tourna à droite, vers Budapest.

* *

*

Malko était garé depuis dix minutes dans la petite rue constituant le sud de la place Szabadság lorsque Ilonka Ungvár tourna le coin de Október-6 Utca, marchant rapidement dans sa direction. La jeune Hongroise ouvrit la portière et se jeta dans la voiture, puis directement dans les bras de Malko, sans un mot.

— J'ai cru qu'ils allaient me tuer, murmura-t-elle de sa voix de petite fille.

Malko caressa les longs cheveux noirs.

— Tu m'as sûrement sauvé la vie, dit-il, mais nous ne sommes pas sortis des problèmes. Il faut quitter la Hongrie avec eux, donc déjouer la surveillance du KGB.

Ilonka Ungvár approuva gravement puis éclata d'un rire nerveux.

— En plus, j'ai des problèmes avec mon *pali* ! Je lui ai raconté une histoire compliquée pour expliquer mon absence, mais il ne m'a pas crue. Il va me surveiller encore plus et peut-être m'interdire de sortir. Nous nous retrouverons au magasin de cristal qui est en face de ma boutique, c'est plus sûr. Tu passes devant, je te guetterai.

— Je viendrai ce soir, dit Malko. Vers cinq heures. D'ici là, j'ai beaucoup à faire.

— Je vais te déposer à un taxi, dit la jeune femme.

Elle le lâcha au coin de József-Attila après un baiser passionné. Tout le trajet, il avait gardé la main sur sa cuisse musclée. Si le haut du corps d'Ilonka était presque masculin, elle avait une chute de reins bien marquée et des jambes superbes.

Il trouva un taxi et lui demanda de le conduire au vieux port flanquant le Monument de la Libération, là où il avait laissé sa voiture. Tandis que le taxi montait les lacets, il se demanda comment allait se passer sa « rentrée » dans l'atmosphère... Sa Lada était toujours là. À peine y était-il installé qu'un fourgon qui surgit de nulle part vint s'arrêter juste en face de lui. Les portes arrière s'ouvrirent, et il aperçut, assis sur une banquette, la haute silhouette du colonel Antonov. Ce dernier l'aïda à monter dans le fourgon qui ne démarra pas. Le Russe examina Malko avec soin puis demanda d'une voix presque joviale :

— Alors, Tovaritch ? Que vous est-il arrivé ?

— Vous avez failli me perdre, dit Malko. Apparemment les gens que nous poursuivons sont très méfiants...

Il raconta l'histoire qu'il avait mise au point. La tentative de meurtre, le kidnapping, la séquestration dans un endroit qu'il était incapable de reconnaître. Et finalement sa libération, les yeux bandés, sur le quai du Danube. Le temps qu'il ôte son bandeau, la voiture était trop loin pour relever le numéro. Une Warburg, comme il y en avait des milliers... Le colonel du KGB hocha la tête, en apparence convaincu.

— Que comptez-vous faire ? Quitter la Hongrie ?

— Je ne pense pas, dit Malko. Ils sont coincés. C'est l'impression que j'ai eue. Ils vont revenir vers moi s'ils ne trouvent pas un moyen sûr de sortir du pays. Je ne crois pas qu'ils veuillent tuer leur otage...

— Vous croyez ? fit le colonel soviétique pensivement.

Visiblement, il ne s'attendait pas à la proposition de Malko. Elle le troublait. Donc ce dernier jouait le jeu. Il regarda la trace sombre sur la tempe de Malko, là où la balle avait roussi la peau. Il avait assez l'expérience de la guerre pour savoir que ce n'était pas un trucage.

— Très bien, dit-il. Retournez au *Hilton*. Mais cette fois, soyez prudent.

— Vous aussi, fit Malko. Si vous voulez que j'aie un nouveau contact, ne vous montrez pas trop. Moi, je vous contacterai. Au numéro que vous m'avez donné.

Ils se serrèrent la main, et il eut l'impression que le Soviétique n'allait lui laisser que de la pulpe... Enfin, il put regagner sa voiture. Rêvant à une douche chaude comme un chien rêve à un os. Ensuite, il fallait convaincre la CIA. C'était beaucoup plus sérieux.

Maintenant qu'il s'était engagé vis-à-vis de János Tóth d'une façon totale, il avait besoin du soutien logistique de la « Company » pour tenir ses promesses.

Ilonka Ungvár était l'otage des terroristes. Rien que pour elle, il était condamné à réussir. Dans un délai très court. Trois jours. Organiser le passage du lac n'allait pas être une petite affaire, avec la surveillance constante du KGB et des Hongrois. Il n'avait pas oublié la petite phrase de János Tóth. Le cristallier avait reçu la visite des policiers. Donc les Services hongrois tenaient une piste. Combien de temps mettraient-ils pour l'exploiter ?

Malko était assis sur un volcan.

Si la CIA manifestait la moindre faiblesse, tout basculerait dans l'horreur.

CHAPITRE XII

Le barbu corpulent s'immobilisa sur le seuil de son bureau, stupéfait, fixant la tempe de Malko, là où le projectile avait laissé une longue marque brunâtre.

— *God damn it !* Que vous est-il arrivé ?

George Hamilton, comme tous les fonctionnaires de la CIA n'était pas souvent en contact avec la violence. Il fit entrer son visiteur, écouta, horrifié, la seconde version du récit de Malko qui se garda bien de donner le nom d'Ilonka Ungvár. Terminant par l'exigence de János Tóth.

— Vous avez donc trois jours pour mettre au point notre filière d'évasion par le lac Fertő. Cela devrait suffire. Entre-temps, il faudra trouver comment échapper à la vigilance de nos amis hongrois et soviétiques. Ce n'est pas non plus négligeable...

Le chef de station de la CIA se mit à fourrager dans sa barbe avec fureur, l'air embarrassé.

— Il faut que je fasse un saut à Vienne, dit-il. Ce sera plus facile que par télex.

— Faites un saut au diable, si vous voulez ! dit Malko. Je dois être fixé très vite. Sinon, il va se passer des événements très fâcheux. Pour moi, pour *le ministre* soviétique et pour ceux qui m'ont aidé.

George Hamilton secoua la tête.

— Si le délai était trop court, je sais qu'on avait envisagé, comme « contingency plan »⁽²⁶⁾ de vous faire transiter par la Roumanie où nous avons une filière.

— Pourquoi ne pas nous faire traverser la Russie ironisa Malko. J'espère que vous me ramènerez un plan plus sérieux. Quand partez-vous ?

— Aussitôt que vous sortez de ce bureau, fit simplement l'Américain.

Malko ne se le fit pas dire deux fois.

Il avait promis à János Tóth de le tenir au courant. Il se dirigea donc vers le quartier piétonnier. Après avoir fait du lèche-vitrine, il arriva à la boutique du cristallier. Quand il pénétra, Bujak Lászlós l'accueillit d'un sourire. János Tóth avait transmis la consigne.

Malko n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche que deux filles pénétrèrent sur ses talons. Une blonde et une brune de type Scandinave, superbes toutes les deux. En pantalons, avec des vestes de fourrure. Elles se mirent à parler entre elles tandis qu'elles regardaient les objets exposés et Malko reconnut du finnois. Il échangea un regard avec Bujak Lászlós. Impossible de parler devant elles. Il ressortit de la

boutique et repartit faire le tour du quartier piétonnier.

Vingt minutes plus tard, il revint chez le cristallier. Les deux filles étaient toujours là ! Elles avaient ôté leur veste. La brune avait une poitrine splendide, moulée dans un pull orange. La blonde, d'interminables jambes avec des cuissardes noires et une énorme ceinture lui étranglant la taille. Elles semblaient chez elles.

Lorsqu'il pénétra dans le magasin, elles le saluèrent joyeusement comme un vieil ami.

Bujak Lászlós vola à son secours.

— Je n'ai pas encore eu le temps de finir la gravure de vos verres, dit-il. Je vous la fais tout de suite. Si vous voulez vous asseoir...

À part les genoux de la blonde, il n'y avait aucune place. Malko resta debout tandis que le cristallier se mettait au travail. La blonde lui demanda en anglais son avis sur un petit vitrail, il le donna, la brune s'en mêla, et bientôt la conversation fut générale, au milieu des crissemments de la meule de Bujak Lászlós. Il apprit que les deux filles étaient des hôteses de la Finnair, qu'elles restaient deux jours à Budapest et qu'elles étaient au *Duna Intercontinental*, tout à côté. Visiblement, elles n'avaient pas envie de rester seules.

Bujak Lászlós ne semblait pas insensible à leur charme. Il terminait juste le dernier verre en cristal. Il l'enveloppa et le mit dans une boîte avec les autres.

— Voilà, c'est soixante-dix forints, annonça-t-il.

La brune, qui s'appelait Solveig, demanda à l'artisan :

— Vous ne connaissez pas un bon restaurant ?

— Bien sûr, fit le cristallier. Je serais heureux de vous y emmener.

Les deux Finlandaises acceptèrent, visiblement ravies. Malko était furieux. Il ne pouvait pas rester indéfiniment dans la boutique sans éveiller les soupçons. Aussi prit-il son paquet et sortit. Il serait obligé de revenir.

* *

*

Mate Balázs écoutait le colonel Antonov en tirant doucement sur sa pipe. Depuis leur algarade, les deux hommes collaboraient étroitement. Du moins en apparence. Le patron des Services hongrois avait, lui aussi, appris la réapparition de Malko. Il était content que le Soviétique la lui confirme « spontanément ».

— Que pensez-vous ? demanda ce dernier. Nous ne pouvons pas attendre trop longtemps.

Le Hongrois avait fini par lui révéler le nom de Bujak Lászlós. Il secoua la tête.

— Attendons encore un peu.

Mate Balázs ne croyait pas aux méthodes brutales dans une affaire aussi délicate. En plus, il répugnait à mettre un de ces concitoyens dans les griffes du KGB. Il avait également un élément que ne possédait pas le colonel Antonov. Ses services venaient de retrouver la trace de l'agent américain à l'hôtel *Sylvanus*. Donc, il n'avait pas dit la vérité au Soviétique. Il avait bien eu des problèmes avec les terroristes, les douilles tirées en faisaient foi, mais il n'avait jamais été enlevé.

De ce côté, ils risquaient une mauvaise surprise... C'était le premier indice que les Américains ne jouaient peut-être pas franc jeu. Ils étaient en train de préparer la fuite des terroristes et de leur otage. Exactement ce que Mate Balázs voulait éviter...

— À quoi réfléchissez-vous ? demanda brusquement le colonel Antonov, frappé par le silence de son vis-à-vis.

— Il va neiger, je crois, dit doucement le patron des Services hongrois, j'ai mal dans les articulations...

Le Soviétique déplaça sa lourde masse, et grimaça :

— Moi, j'ai mal à la tête. Cette histoire m'empêche de dormir. Moscou m'envoie des télex toutes les deux heures. Le général Rotov est fou furieux.

C'était l'officier général du KGB venu de Moscou superviser l'enquête, installé dans un appartement de l'hôtel *Volga*.

— Bien sûr ce n'est pas drôle, soupira Mate Balázs avec une sympathie toute apparente.

Le colonel Antonov lui fit un petit signe de la main et sortit en claquant la porte. Demeuré seul, Mate Balázs tira d'un dossier une fiche de police qu'on venait de lui remettre. Celle d'un Hongrois entré quinze jours plus tôt à Budapest. Un certain János Tóth, cinquante-trois ans, directeur de société. Il avait donné comme adresse le *Duna Intercontinental*, mais n'y avait jamais mis les pieds. Il avait loué chez Avis une Lada qui n'avait pas reparu non plus. Ce même János Tóth avait présidé en 1956 un des tribunaux improvisés chargés de juger les membres de l'ancienne police secrète, l'AVA.

Malheureusement, on ne possédait de lui qu'une vieille photo qu'il avait donnée pour obtenir son visa et que Mate Balázs avait récupérée au ministère des Affaires étrangères.

Le patron des Services hongrois alla se poster près de la fenêtre à sa place favorite. Dans l'intérêt de son pays, il fallait retrouver ceux qui avaient kidnappé le ministre soviétique. Ce qui signifiait pour eux le poteau d'exécution, y compris pour les femmes. Il pensa aux yeux bleus de Szüsi Sibrik.

Quelle tristesse !

De tout son cœur, il était du côté de ceux qui avaient osé cette action d'éclat. Mais il aimait la Hongrie. La victoire des dissidents

risquait d'attirer des catastrophes sur son pays. Les Russes cherchaient depuis longtemps un prétexte pour resserrer la vis. La Hongrie était devenue trop libérale à leur gré. L'histoire de la pétition tchécoslovaque avait fait déborder le vase. Si on ne retrouvait pas le ministre soviétique disparu, ils allaient imposer à János Kádár vieillissant un nouveau gauleiter qu'il ne pourrait refuser.

La Hongrie risquait de se retrouver au niveau de dépendance de la Pologne ou de la Tchécoslovaquie. Or, cela, les Hongrois ne le supporteraient plus. On allait à un nouveau 1956. Mate Balázs voulait l'éviter. Il savait où était son devoir. Tout faire pour qu'échoue le plan de l'agent américain. Sortir du pays avec ceux qu'il était venu chercher. Le téléphone sonna. C'était sa femme.

— Dépêche-toi de rentrer, dit-elle. Il y a Puskas(27) à la télévision et je t'ai préparé un *solet*(28).

— J'arrive, promit Mate Balázs.

Le *foci* – le football – c'était toute sa vie.

* *

*

Malko stoppa à tâtons le réveil intégré dans la console à côté du lit. Neuf heures. Il décrocha le téléphone, composa le numéro de Bujak Lászlós.

Rien.

Il essaya alors d'appeler la boutique du cristallier.

Rien non plus.

Inquiet, il s'habilla rapidement, s'aspergea d'eau de toilette Jacques Bogart, et, sans même prendre un petit déjeuner, partit en ville. Il gara sa voiture dans le parking du *Duna* et se rendit directement chez le cristallier. La boutique était fermée, et les perruches voletaient tristement à travers le magasin désert. Bizarre. L'homme ne s'était quand même pas fait enlever par les deux Finlandaises...

Reprenant sa voiture, il fila le long de Belgrád Rakpart jusqu'à l'ambassade américaine. La secrétaire de George Hamilton, prévenue, surgit aussitôt.

— Vous avez de la chance, dit-elle, Mr. Hamilton rentre juste de Vienne, il a encore son manteau...

* *

*

Malko aurait embrassé le chef de station barbu. Ce dernier l'introduisit dans son bureau. Le visage impénétrable, sortit une bouteille de *J & B* et du Perrier puis s'assit avec un sourire un peu

crispé.

— *You want the good news or the bad news ?* (29)

— Je ne sais pas si c'est vraiment le moment de plaisanter, fit remarquer Malko.

L'Américain écarta l'objection d'un geste rassurant.

— Non, non, il n'y a rien de vraiment mauvais. Seulement quelques petits problèmes...

— Lesquels ?

— D'abord, la station de Vienne vous félicite pour le travail que vous avez accompli, continua chaleureusement George Hamilton. Superbe. Presque trop bien, parce que vous les avez pris de vitesse. Ils abandonnent l'idée de la Roumanie.

— C'est une bonne chose, fit Malko. Nous sortons donc par le lac ?

— Comme je vous l'ai dit, confirma l'Américain. On agira de nuit, entre trois et cinq heures du matin. (Il se leva et alla à une carte épinglée au mur.) Ici. C'est le lieu le plus propice, car les gardes sont très éloignés et un transfuge nous a communiqué l'emplacement des mines. Nous sommes en train d'acheminer le matériel destiné à l'opération.

— Comment allons-nous quitter Budapest sans éveiller l'attention du KGB ?

George Hamilton caressa sa barbe.

— J'y ai pensé. Dès que vous aurez effectué la liaison avec vos Hongrois, vous vous dirigerez vers un endroit choisi à l'avance. Là, vous « volerez » une voiture CD sur laquelle on aura laissé les clefs. Ainsi, personne ne vous arrêtera et ne fouillera le véhicule. Combien serez-vous ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Au moins cinq ou six. Peut-être plus. Cela me paraît un peu léger. Il faudrait deux voitures pour diminuer les risques.

— Bien, bien, approuva George Hamilton qui prenait des notes tout en transpirant, nous arrangerons cela.

— Alors, où sont les mauvaises nouvelles ?

Le regard de l'Américain papillota.

— Nous ne sommes pas encore prêts, fit-il. Pas avant une semaine. Malko faillit exploser.

— *Gott im Himmel !* Je vous ai dit que ces gens devaient évacuer dans trois jours. Il n'en reste plus que deux. Ils ne peuvent quand même pas aller à l'hôtel... Tout votre plan ne rime à rien si on doit attendre. Ils n'accepteront pas et tueront le ministre soviétique...

— Attendez ! l'apaisa l'Américain, je suis autorisé à vous fournir un abri temporaire. Une cache absolument sûre, près de Budapest. Quelque chose que nous réservions pour un éventuel transfuge... Un ami de la « Company » qui ne posera pas de questions. D'ailleurs il

n'est pas ici en ce moment. Un dentiste qui possède un bungalow au bord du lac Balaton... Vous y resterez le temps de nous organiser. En cette saison, là-bas, c'est complètement désert...

— Justement, le MVA doit chercher tous les endroits de ce genre.

— La maison a déjà été fouillée, assura placidement le géant barbu. Donc, c'est totalement sûr. Je vous le certifie, il n'y a que cette solution.

— Je ne réponds pas pour les autres, dit Malko. Je vais leur transmettre.

— Essayez de les convaincre, supplia le barbu. Je dois envoyer un télex en fin de journée à Vienne pour leur dire de tout mettre en route.

— Je tâcherais, dit Malko. Mais j'ai un problème de communications... Mon contact s'est évanoui.

Il raconta à l'Américain la disparition du cristallier. Qui pouvait n'être que provisoire. Qu'allait dire János Tóth ? Il pensa au doux visage d'Ilonka Ungvár. C'est encore la Hongroise qui allait le dépanner.

La main de George Hamilton lui parut inhabituellement moite. Maintenant, il fallait joindre Tóth. Le seul moyen étant Ilonka.

* *

*

La rue Váci était toujours aussi animée. Malko marchait les mains dans les poches, lentement, léchant consciencieusement chaque vitrine. Certain qu'on l'observait. La boutique de Bujak László était toujours fermée. Que lui était-il arrivé ? Son numéro personnel continuait à ne pas répondre.

Malko ralentit à la hauteur de la boutique de mode, glissa un œil vers la vitrine. Au lieu de la matrone habituelle, il aperçut la silhouette svelte d'Ilonka Ungvár. Elle lui sourit pour lui montrer qu'elle l'avait aperçu. Il continua, traversa un peu plus loin et entra dans un magasin de cristallerie bourré de mémères en loden. Ilonka surgit dans son dos trois minutes plus tard, alors qu'il soupesait un vase hideux en cristal. Ses yeux étaient inquiets en dépit de son sourire.

— *Szervusz*, dit-elle.

Elle prit une assiette et écouta le récit de Malko.

La disparition du cristallier et le délai supplémentaire réclamé par la CIA. Son visage perdit son expression de gaîté forcée. Elle reposa son assiette et dit fermement :

— Leur plan ne tient pas debout, le KGB n'hésitera pas à fouiller un véhicule CD dans ce cas. Le franchissement de la frontière par le lac me semble très dangereux. Ils ont des mitrailleuses automatiques

dissimulées partout, télécommandées par des caméras infrarouges. Vous risquez de vous faire tuer. C'est arrivé à un de mes amis... Quant au délai, je ne sais pas ce que Tóth va dire...

Malko posa son vase. La douche froide.

— Tu as une autre idée ?

— Pour la sortie, oui, dit la Hongroise. En me quittant, tu vas te rendre au café *Abbazia*, place du 7-Novembre. Demande à une serveuse de te présenter à Rachid.

— Qui est-ce ?

— Un Palestinien qui est censé faire ses études ici, mais qui s'adonne surtout à la contrebande... Il a le nez bosselé, de gros yeux globuleux, et il est tout petit. C'est lui qui me ramène mes bijoux de Vienne. Il passe son temps à ça. Il connaît les douaniers, les garde-frontières, car il leur donne des montres. Il peut passer n'importe quoi. Quelquefois, il a des problèmes au retour, jamais à l'aller.

— Mais, observa Malko, il doit être repéré...

— Bien sûr, reconnut Ilonka, cela arrange tout le monde... Il ramène des magnétoscopes portatifs avec mini-caméras Akaï, pour les officiers des douanes. Un matériel introuvable ici.

— Il ne peut pas nous trahir ?

— Peut-être. Ne lui dis pas toute la vérité. Il sera moins tenté.

Elle se serra furtivement contre lui dans la bousculade...

— Je dois partir. Retrouvons-nous demain vers trois heures au bar de l'hôtel *Gellért*. J'aurai eu un contact avec Tóth entre-temps. (Plus bas, elle ajouta :) J'ai envie de toi.

Elle sortit de la boutique, et Malko vit sa mince silhouette se perdre dans la foule. Il s'imposa d'acheter un vase. Les premiers flocons de neige tombaient quand il reprit le volant de sa Lada. Soudain, il se demanda si la CIA n'était pas en train de l'abandonner, le laissant tout seul à Budapest dans la gueule du loup. Ou plutôt des loups... Parce que János Tóth ne serait pas plus tendre que le KGB.

Il ne manquait que de la musique arabe pour qu'on se croie à Beyrouth. Les têtes frisées et noires émergeaient des banquettes de skaï rouge comme des grains de caviar. Malko s'arrêta sur le seuil. Une serveuse en mini de satinette noire lui proposa une table. Il demanda en allemand :

— Je cherche un certain Rachid. Un Arabe.

La serveuse rit et répondit dans la même langue :

— Des Arabes, il n'y a que ça. Demandez à la table là-bas, ils y sont tous les jours, ils doivent le connaître.

À ladite table, il y avait une demi-douzaine de jeunes Arabes en train de jouer aux dominos en avalant d'énormes gâteaux multicolores. Malko s'approcha et posa sa question en anglais. Un petit chauve au nez pointu leva un œil torve sur lui.

— Rachid ? Lequel ? Le frère de Mahmoud ? Ou l'Irakien ?

— Le Palestinien, dit Malko, petit avec de gros yeux.

C'était le frère de Mahmoud. On le désigna à Malko à une table près du bar. S'approchant de lui, Malko remarqua qu'il portait des boots aux immenses talons et une gourmette d'une tonne au poignet gauche. Lui aussi s'empiffrait de ce qui ressemblait curieusement à un gros loukoum verdâtre.

— Rachid ? demanda Malko.

— Hon, huy, fit le Palestinien, la bouche pleine, faisant signe à Malko de s'asseoir.

Ses yeux globuleux se fixaient sur lui, cherchant à le situer pendant qu'il déglutissait. Il avait un visage très mobile.

— Je suis un ami d'Ilonka Ungvár, dit Malko. Je viens de sa part.

L'œil du Palestinien se mouilla de tendresse.

— Ah, c'est une bonne cliente et une jolie fille. Elle vous a montré les bijoux que je lui ai vendus ? Le bracelet. C'est aussi beau que Bulgari et trois fois moins cher. Vous voulez quelque chose aussi ? Je pars bientôt à Vienne et je vais ramener des merveilles.

Malko sourit.

— Comment faites-vous ? Je croyais que la frontière était très surveillée.

— Oh, les douaniers hongrois me connaissent tous, assura le Palestinien. Je leur apporte des cadeaux qui valent des fortunes ici. Comme des magnétoscopes ou des chaînes Hi-Fi Akaï. Je rends des services. Alors, qu'est-ce qui vous intéresse ?

— C'est un peu spécial, expliqua Malko. Quelqu'un qui voudrait sortir du pays.

Le sourire commercial du Palestinien se gomma instantanément. Il regarda autour de lui, comme s'il craignait qu'on ait entendu Malko.

— C'est beaucoup plus difficile, fit-il prudemment. En principe. Je ne fais pas ce genre de truc. Ils pourraient m'expulser du pays. Miss Ungvár le sait bien. Il y a des passeurs pour ça. Ils fouillent les coffres de toutes les voitures quand on sort. Pourquoi vous ne passez pas par la Yougoslavie ? C'est beaucoup plus facile.

— Impossible, trancha Malko. Ce sont des amis d'Ilonka Ungvár. Ils ne peuvent pas faire le détour. Ils sont prêts à payer beaucoup d'argent. Pas en forints, en dollars.

Silence. On n'entendait plus que le brouhaha des conversations dans l'immense salle et le cliquetis des circonvolutions cérébrales du Palestinien essayant de savoir ce que signifiait « beaucoup d'argent »... Celui-ci eut finalement une mimique dégoûtée.

— Trop dangereux ! Les Hongrois ne plaisantent pas avec ça. Ils annulent mon visa, et je me retrouve à Beyrouth sans travail. Ici, je gagne bien ma vie. Mais je peux essayer de vous trouver un passeur hongrois pour faire plaisir à Miss Ungvár.

La serveuse s'approcha avec un nouveau gâteau rosâtre. Le Palestinien se jeta dessus. Il caressa la hanche de la fille, et elle s'éloigna avec un rire chatouillé. Rachid eut une lueur trouble dans ses gros yeux et se pencha vers Malko.

— Celle-là, je me la suis faite dans les chiottes l'autre jour, confia-t-il. Debout derrière la porte. Contre une petite chaîne de rien du tout. La vie est belle ici. Vous comprenez pourquoi je suis prudent...

— Si vous arrangez ce coup, dit Malko, vous aurez beaucoup de petites chaînes car vous gagnerez cinq mille dollars...

Du coup, Rachid n'entama pas son gâteau. Ses yeux globuleux avaient repris de la vie.

— C'est sérieux ?

— Oui.

— De qui s'agit-il ? De vous ?

— Non. Je ne suis qu'un intermédiaire. C'est urgent. Une femme qui veut s'enfuir avec un homme en Autriche. Elle part avec lui et son père. C'est une histoire d'amour.

— Pourquoi ne partent-ils pas normalement ? demanda le Palestinien, soupçonneux.

— Pas possible, dit Malko. Le mari est très puissant. Il les empêche d'avoir des passeports. Alors, vous êtes intéressé ou non ?

— C'est pour quand ?

— Le plus vite possible.

Le Palestinien enfonça sa petite cuillère dans le gros gâteau, pensif.

— Il y a peut-être une possibilité, dit-il. J'ai des amis arabes de Koweït qui sont ici avec toute leur famille. Les gosses et tout. Ils sont

venus en voiture pour une cure thermale et ensuite, ils vont en Suisse compter leur fric. Leurs voitures ne seront sûrement pas fouillées. Ils appartiennent au corps diplomatique. Ils en ont deux, dont une Fleetwood avec un coffre immense.

— Ils accepteraient ?

Rachid eut un geste rassurant.

— Eux s'en foutent, mais c'est un de mes cousins qui est leur secrétaire. On peut s'arranger avec lui.

— Ils sont sûrs ?

— Ils ne parlent pas un mot de hongrois ou d'allemand. Il faut que je leur parle, mais cela risque de coûter cher.

— Quand partent-ils ?

— Je ne sais pas. Dès qu'ils ont fini leur cure. Quelques jours, une semaine peut-être. Si ça marche, bien entendu, il faudra payer d'avance.

Malko eut un sourire ironique.

— Vous savez comment on fait dans ce cas-là ? Je vous donne la moitié des billets avant et vous nous attendrez après le poste frontière. J'apporterai l'autre moitié des billets. Avec un rouleau de papier collant. Mais il faudrait me donner une réponse rapide.

— Je peux offrir jusqu'à combien ? demanda le Palestinien qui salivait déjà.

— Qu'ils fassent une offre, dit prudemment Malko. Raisonnable.

Le Palestinien calculait mentalement. Il leva la tête.

— Pas plus de trois personnes, dit-il. S'ils sont d'accord, ils voyageront dans le coffre ? On s'arrangera pour les bagages. OK ?

— OK, dit Malko. Je vais vous prouver que je suis sérieux.

Il sortit sous la table une liasse de billets de 100 dollars, en compta cinq qu'il glissa dans la main du Palestinien.

Ce dernier les fit disparaître aussitôt.

— Demain ici à la même heure, dit-il.

Ils se quittèrent sans se serrer la main. Il ne lui avait pas demandé son nom et c'était mieux ainsi. Malko se retrouva dans la circulation de la place du 7-Novembre. Il neigeait un peu et un vent glacial balayait l'avenue Népköztársaság. Il regarda autour de lui, sans parvenir à déterminer s'il était suivi ou non.

* *

*

Avant même de repousser sa porte, Malko sentit une présence dans la chambre. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec la silhouette massive du colonel Antonov, sanglé dans un manteau de cuir noir hérité directement de la Gestapo. Le Soviétique n'était rien moins que

souriant...

— Vous n'avez plus donné de nouvelles, *Herr Linge*. Moscou commence à s'impatisser.

Malko essaya de demeurer impassible. Il était entièrement entre les mains des Russes. Il pouvait se retrouver transformé en *zek*(30) sans aucun espoir de revoir la civilisation. L'homme en face de lui était tout-puissant dans ce pays. La seule planche de salut pour Malko était son lien fragile avec les terroristes. Le colonel n'avait pas envie d'être muté en Sibérie. Mais le jeu devenait de plus en plus dangereux. Il décida d'attaquer.

— Puisque vous me surveillez, fit-il, vous devez savoir que je n'ai pas eu de contacts...

— Je ne vous suis pas, fit violemment le Russe, mais vous mentez. Vous avez eu un contact.

Malko réussit à demeurer impassible. À qui le Soviétique faisait-il allusion ? Ilonka ou le cristallier disparu ? Il était obligé de se cramponner à sa position.

— Ce n'est pas vrai, fit-il. Ils n'ont pas encore donné signe de vie. Mais je crois qu'ils le feront. Ils ne peuvent pas se cacher indéfiniment à Budapest, c'est trop dangereux.

Une lueur passa dans le regard du Soviétique.

— Comment savez-vous qu'ils sont toujours à Budapest, *Herr Linge*, puisque vous n'avez eu aucun contact ?

Malko dut faire appel à tous son self-control pour répondre sans une fraction de seconde d'hésitation.

— Parce que s'ils étaient à l'étranger, ils auraient déjà donné un maximum de publicité à leur action... Ils sont à Budapest, ou morts.

— Juste, admit le colonel après quelques secondes de silence. Très juste. Vous êtes un homme intelligent, *Herr Linge*. Mais ne soyez pas trop intelligent...

— Merci, fit Malko. Quoi d'autre ?

Le Russe sourit :

— Je voulais vous inviter à dîner. Avec du caviar de chez nous.

C'était plus un ordre qu'une invitation. Malko sonda le regard du colonel du KGB. Quel piège lui tendait-on encore ? Malko composa le numéro de l'ambassade américaine et demanda George Hamilton. L'Américain était en réunion.

— Très bien, dit Malko, dites-lui simplement que j'ai appelé et que je vais dîner avec le colonel Antonov. Il sait de qui il s'agit...

Le Soviétique secoua la tête en souriant.

— Prudent, Tovaritch Malko, très prudent. J'aime les gens prudents...

La Tatra noire filait à toute vitesse le long du Danube sur Ujpesti Rakpart. Le colonel Antonov tirait sur son fume-cigarette. Le chauffeur était membre du KGB lui aussi et soviétique. Malko n'avait pas demandé où ils allaient.

Lui et le colonel Antonov n'échangèrent pas un mot jusqu'à l'hôtel *Volga* où on les installa au fond de la grande salle, derrière un paravent. Le caviar promis arriva aussitôt ; une boîte d'une livre, avec une bouteille de Stolichnaya et des toasts. Le colonel le goûta, fit claquer sa langue, puis leva son verre de vodka.

— À notre victoire, Tovaritch Malko.

Malko leva son verre sans répondre. Impression bizarre que ce dîner avec le colonel du KGB. Sur son terrain. Il goûta le caviar. Un peu salé. Se servit et commença à manger. Le colonel l'observait. Il dit soudain :

— Vous êtes un homme de grande qualité, Tovaritch Malko. Pourquoi ne viendriez-vous pas passer quelques semaines chez nous, en Union Soviétique ?

Malko acheva son toast et demanda mi-figue, mi-raisin :

— Pour être interrogé par vos services ?

Le colonel arbora une expression choquée.

— Tovaritch, je suis sérieux ! Mon patron, le général Rotov, voudrait vous montrer comment fonctionnent nos services. Nous ne sommes pas pires que les autres. Au contraire, on peut vivre très bien chez nous. J'ai une datcha à Gorki, j'achète ce que je veux, je vais en vacances où je veux. Ma femme est heureuse et je peux avoir toutes celles dont j'ai envie. (Il frappa du plat de la main sur la table.) Nous savons qui vous êtes, Tovaritch. Un bon Européen. Au fond, nous faisons la même chose. Nous achetons du blé aux Américains et vous leur vendez votre courage, vos idées. Mais vous n'êtes pas vraiment des leurs. Vous n'iriez pas vivre là-bas.

— Pas si je peux l'éviter, avoua Malko.

Où le Russe voulait-il en venir ? Le colonel lui adressa un sourire plein de caviar.

— L'Union Soviétique a besoin d'experts comme vous. Quand cette affaire sera terminée, venez donc à Moscou. Je peux vous arranger un voyage discret. Nous rencontrerons le camarade général Rotor. Il joue de l'orgue à merveille. C'est un homme très fin, très intelligent. Si nous ne faisons pas affaire, tant pis, nous aurons passé de bons moments ensemble.

C'était une offre de services en bonne et due forme. Ou alors, la carotte et le bâton. Les Soviétiques tenaient vraiment beaucoup à leur ministre.

À la fin du repas, il ne restait plus un grain de caviar, et le colonel avait les yeux injectés de sang. Il se leva lourdement, prit Malko par le cou et le raccompagna.

— Je vais dormir, Tovaritch Malko. À bientôt.

Carrément, il embrassa Malko sur la bouche ! Et celui-ci le vit rentrer dans l'hôtel en titubant. Le chauffeur attendait et le ramena au *Hilton*. Plus perplexe que jamais. L'offre des Russes était peut-être sincère. Même s'il n'était pas tenté de l'accepter, c'était amusant. Première fois qu'on essayait vraiment de le débaucher. Mais il n'était pas encore sorti de son piège hongrois. Comment János Tóth allait-il réagir au contretemps ? Il ne le saurait que le lendemain.

* *

*

Malko pénétra dans le hall de l'hôtel *Gellért* et se dirigea vers le petit bar, à droite. Derrière celui-ci, trônait une énorme matrone mafflue déguisée en barman. Elle lui apporta une vodka microscopique. Il était le seul client du bar.

Une demi-heure passa. Pas d'Ilonka. Il commençait à être sérieusement inquiet et n'osait pas bouger, de peur de manquer la jeune femme. Encore vingt minutes. Il en était à sa troisième vodka, et la barmaid commençait à le regarder d'un drôle d'air. Il se leva, décidé à se rendre à la boutique d'Ilonka... et se heurta à elle, emmitouflée dans un vison gris. Les yeux rouges de larmes, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa sans retenue, sous l'œil intéressé de la monstrueuse barmaid, à qui elle commanda un Gaston de Lagrange.

— J'ai failli ne pas venir, annonça la jeune femme. Mon *pali* me guettait. Il m'a demandé où j'allais. Ça a été terrible. Je ne pouvais pas lui dire la vérité, il nous aurait dénoncés tout de suite. Alors, je lui ai dit que j'étais amoureuse et que j'allais retrouver mon amant. Nous nous sommes battus dans la voiture, mais j'ai réussi à lui échapper. Il est en train de me chercher partout dans Budapest. Pour me tuer...

Machinalement, Malko regarda du côté de la porte. Il ne manquait plus que cela... Si Ilonka disparaissait, son lien avec Tóth était coupé. Il lui prit la main, chercha à la calmer. Brutalement, elle se jeta dans ses bras et l'embrassa passionnément. Lorsqu'elle reprit son souffle, elle murmura, la bouche contre la sienne :

— C'est vrai. Tu es mon amant et je suis amoureuse de toi.

Elle le regardait avec des yeux brillants et fous. Malko redescendit sur terre.

— Tu as vu Tóth ?

Elle inclina la tête.

— Non, je lui ai téléphoné, d'une cabine dans le métro. Il est très

nerveux, mais il accepte ta proposition, à cause de moi. Seulement, il ne faut pas que cela dure trop longtemps.

— Ils sont toujours cachés dans l'appartement de Október-6 Utca ?

— Oui, jusqu'à demain.

— Bien, je vais organiser le transfert, je saurai ce soir. Il faut que je puisse te revoir. Où seras-tu ?

Ilonka baissa la tête.

— Je ne sais... pas. J'ai peur. Tu ne connais pas mon *pali*. Il risque de me tuer. Ou de m'enfermer. Une fois, il m'avait attachée à notre lit avec une chaîne pendant une semaine parce qu'il prétendait que j'étais amoureuse d'un homme que j'avais regardé au cours d'un dîner. Avec qui je n'avais jamais fait l'amour.

— Mais tu l'aurais fait, remarqua gentiment Malko.

Ilonka Ungvár sourit à travers ses larmes.

— Peut-être. Il me faisait rêver. Oh, j'ai quelque chose à t'avouer...

— Quoi ? fit Malko sur ses gardes. Quelle nouvelle tuile ?

— Je ne veux plus retourner chez moi. Je veux quitter la Hongrie. Refaire ma vie ailleurs. En Autriche peut-être. Je n'en peux plus, j'étouffe ici, et je sais que la vie ne sera plus possible avec mon *pali*. Il m'interrogera jour et nuit sur nous jusqu'à ce que je lui ai tout dit. Tu te rends compte, je lui ai avoué que je le trompais...

Malko se plongea dans sa vodka. Il ne manquait plus que cela ! Une personne de plus à faire sortir de Hongrie. Sans compter les complications sentimentales pour lui. Il se voyait mal abandonnant Ilonka à Vienne. Après tout, il était le premier responsable de ses ennuis. Il lui devait aide et assistance. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle dit d'une voix douce, tout en réchauffant son Gaston de Lagrange entre ses mains.

— Ne crains rien. Si je suis à Vienne, je ne te poursuivrai pas. Nos vies sont différentes. Si tu veux me voir, ce sera toujours avec plaisir. Mais je ne chercherai pas à te prendre à ta fiancée.

— Mais que vas-tu faire ? demanda Malko lâchement soulagé.

Décidément, Ilonka était une femme en or.

— Comme tous les réfugiés, dit-elle. Travailler. Maintenant, j'ai de l'expérience dans la couture.

— Bon, fit Malko, tu feras partie du voyage. En attendant, que vas-tu faire ? Ton *pali* risque d'être dangereux.

— Je vais me cacher ici, dit-elle. Le concierge me connaît. Je vais lui dire que je me suis sauvée, que j'ai un homme dans ma vie, et il me protégera. C'est trop dangereux de rentrer. Attends-moi, je vais arranger ça.

Elle ôta son vison et disparut en faisant onduler sa croupe moulée dans la flanelle blanche. Lorsqu'elle revint dix minutes plus tard, elle balançait une clef d'un air espiègle.

— 707, mon chéri, annonça-t-elle. Mais mon nom n'est inscrit nulle part et je ne réponds pas au téléphone.

La chambre vient d'être refaite et n'est pas tout à fait finie. On ne la loue pas. Le concierge la loue clandestinement aux putains qui hantent l'hôtel. Je l'ai dédommagé. Est-ce que je peux t'inviter à dîner ? Si tu fais les courses... Je n'ose pas sortir.

— Avec plaisir, promit Malko. Mais d'abord, je vais voir George Hamilton.

Il remit sa pelisse tandis qu'Ilonka commandait un second Gaston de Lagrange pour fêter sa décision. Malko avait quand même du mal à dominer son anxiété. Peu à peu, le cercle se refermait. Ilonka était un souci supplémentaire ; Bujak, le cristallier, n'avait pas reparu. Sa disparition était plus que suspecte. En dépit de son amabilité apparente, le colonel Antonov avait sûrement une idée derrière la tête.

Dans vingt-quatre heures, il allait être fixé sur pas mal de choses. Si George Hamilton tenait ses promesses, cela irait relativement bien. Sinon...

George Hamilton posa son index sur un point en lisière du lac Balaton, entre la ville de Siófok et la rive, à une centaine de kilomètres au sud de Budapest. Les deux hommes se trouvaient dans la Buick de l'Américain garée dans Szondi Utca, une petite voie tranquille parallèle à Népköztársaság. La buée sur les vitres les protégeait des regards, et aucun micro ne pouvait les surprendre.

— La maison de notre ami n'a pas de numéro, mais elle est facile à trouver, expliqua l'Américain. En allant vers Zanardi, juste après une exposition de maisons rurales. Une impasse à droite. La dernière au fond. Il y a des volets jaunes et un hors-bord sous une toile dans le jardin. Vous trouverez la clef dans la boîte à gants de la Chevrolet qui sera garée devant le Musée du Millénaire à partir de quatre heures. Là-bas, il n'y a personne jusqu'au printemps. Pas de voisins. Je ferai mettre des vivres dans le coffre de la voiture. Ensuite, dès que nous serons prêts, nous organiserons leur fuite à l'ouest, en traversant le lac Fertő.

Malko approuva sans mot dire. Il s'était bien gardé de parler de sa solution de rechange.

Il examina la position du lac Balaton sur la carte. Ils s'éloignaient de Budapest, mais pas de la frontière de l'ouest... George Hamilton semblait nerveux et fumait sans relâche. Malko eut brusquement envie de lui poser une question.

— Les Russes ne vous ont plus relancé ?

— Les Russes, non, fit l'Américain, mais les Hongrois, si. J'ai eu encore ce matin même un coup de téléphone de Mate Balázs, le patron du MVA, me demandant où nous en étions. Je l'ai rassuré.

— Ils vont être fous furieux, remarqua Malko. Si nous leur échappons. C'est vous qui recevrez le choc...

— Je serai à Vienne, précisa l'Américain. On verra à mon retour, si je reviens... Donc, tout est au point. Demain, à quatre heures devant le Musée du Millénaire. Il y a un petit kiosque où on vend des fleurs. La voiture sera en face. Qu'ils ne soient pas en retard.

— Et moi ? demanda Malko.

— Je crois qu'il est plus prudent que vous restiez encore quelques jours à Budapest, conseilla l'Américain. Si vous disparaissiez, ils vont se douter de l'arnaque...

— Il faudrait que je puisse disparaître par la suite, remarqua Malko. Vous avez pensé à cela ?

— Absolument, dit l'Américain. Vous partirez avec les autres par le lac. Lorsque tout sera au point. En attendant, vous jouez les appâts...

Il semblait si sûr de lui que Malko ne voulait pas discuter. Il ne dit pas non plus au chef de station de la CIA qu'il y aurait Ilonka Ungvár parmi les fugitifs. Tout semblait au point. Si tout se passait bien, dans vingt-quatre heures, János Tóth, son otage, Szüsi Sibrik et Ilonka seraient à l'abri jusqu'au passage définitif. Seul Malko resterait exposé à la méfiance du KGB et des Services hongrois.

George Hamilton replia la carte. Il remit en route, se dirigeant vers l'ambassade, place Szabadság. L'Américain se tourna vers Malko.

— Je suis content que cette histoire évolue bien, dit-il. J'espère qu'ils n'ont pas trop abîmé ce ministre soviétique.

— J'espère aussi, fit Malko.

Il se retrouva dans sa voiture avec une étrange impression de malaise. János Tóth et ses complices se cachaient maintenant depuis plus d'une semaine. Malko avait hâte d'être plus vieux de vingt-quatre heures. Sur le papier, tout semblait facile. Mais il ignorait ce que savaient réellement le colonel Antonov et Mate Balázs.

En faisant sortir János Tóth de sa cachette, il lui faisait prendre un risque mortel. Malheureusement, le Hongrois n'avait pas le choix à cause du retour de la propriétaire de l'appartement.

* *

*

Rachid, le Palestinien, devait être en train de l'attendre au café *Abbazia*. Malko descendit Október-6 Utca et gara sa voiture place Vörösmarty. Puis il s'engouffra dans le métro. Heureusement, une rame arrivait, et il sauta dedans. Il s'imposa d'aller jusqu'à la place Blaha avant de repartir jusqu'au carrefour de l'avenue Rákóczi et de l'avenue du Musée. Là, il arrêta un taxi et, par prudence, se fit encore déposer à cinq cents mètres du *Abbazia*. Il termina à pied. Même si on le suivait, il avait brisé la filature, on ne saurait pas où il allait. Mais il prit une précaution supplémentaire.

L'*Abbazia* était plein, comme toujours. Il repéra son Palestinien assis à la même table. Il se dirigea vers lui, assez lentement pour que l'autre le voit venir. Au lieu de s'arrêter à sa table, il continua tout droit jusqu'aux toilettes... Rachid n'était pas idiot. Malko finissait de se laver les mains, lorsque le Palestinien surgit, l'air inquiet.

— Quelque chose ne va pas ?

— Si, fit Malko, mais justement, il faut être prudent pour que cela continue à aller... Vous avez une réponse ?

— Oui, fit l'autre en se débraguettant. Ils sont d'accord. J'ai pu les convaincre, mais cela va coûter très cher.

— Combien ? demanda Malko qui ne voulait pas donner l'impression de partir à n'importe quel prix.

— Vingt mille dollars par personne, annonça le Palestinien. Pas plus de trois.

— Pas plus de quinze mille par personne, contra Malko, mais ils risquent finalement d'être quatre.

Le Palestinien secoua la tête, l'air désolé.

— Impossible ! Déjà à trois dans le coffre, ils seront très serrés. Il n'est pas question d'en mettre dans la voiture, mes amis ne voudraient pas. Ils prennent des risques, eux aussi, mais ils ont des passeports diplomatiques. Ils diront qu'ils ont perdu la clef du coffre s'il y a un problème.

— Il faut absolument une quatrième place.

— Non, fit fermement Rachid, j'ai eu assez de mal à les convaincre. C'est trois ou rien.

Malko comprit qu'il avait atteint la limite du possible. Mais cela valait mieux que rien.

— Quand ?

— Ils finissent leur cure. Deux jours. Trois, peut-être, au plus. Où est-ce que je peux vous prévenir ? Ça se fera rapidement. Il faut les prendre après qu'ils auront chargé la voiture. Avec les gosses et tout, il y en a pour des heures.

— Je viendrai ici tous les matins, dit Malko. C'est très dangereux de me téléphoner.

— Ça ne suffit pas, fit le Palestinien. Je dois pouvoir vous joindre.

— Très bien, dit Malko. Appelez le *Hilton*. Chambre 424. Laissez un message de la part d'Avis. Demandant quand je rends la voiture.

— Ça va, fit Rachid. N'oubliez pas d'avoir l'argent prêt. Avec mes cinq mille en plus.

Encore un incorrigible idéaliste... Le compte à rebours était irrémédiablement commencé. Plus question de revenir en arrière. Dès que le KGB aurait réalisé qu'il était floué, il essaierait de piéger Malko. Celui-ci s'arrêta au marché couvert en face du pont Elisabeth. À perte de vue, il y avait des étalages de paprika. Il devait acheter le dîner pour Ilonka et lui. Cette soirée en tête-à-tête dans le calme allait lui faire le plus grand bien.

Dernier sursis avant le lendemain.

* *

*

Un vent glacial balayait le Rempart des pêcheurs, dominant Buda et Pest. Cela ressemblait à une galerie de cloître en plein air, située juste derrière le *Hilton*. Malko, accoudé à la balustrade de pierre, fixait le long serpent noir du Danube, se demandant de quoi demain serait fait.

— Tovaritch Malko.

Il se retourna.

La voix grave du colonel Antonov était vaguement teintée d'ironie. Malko ne l'avait pas entendu venir. Une chapka noire enfoncée jusqu'aux yeux, l'officier soviétique paraissait encore plus grand. Malko était repassé au *Hilton* avant de se rendre au *Gellért* retrouver Ilonka Ungvár. À peine était-il dans sa chambre que le téléphone avait sonné. Une voix inconnue lui avait annoncé que le colonel – sans mentionner de nom – désirait le rencontrer au Rempart des Pêcheurs. Dans dix minutes.

Que signifiait ce brusque rendez-vous ? Le colonel Antonov avait-il du nouveau ? Une fois de plus, ils allaient jouer au chat et à la souris. Malko ne pouvait refuser le jeu sous peine de disqualification...

— Vous avez voulu me voir ? demanda-t-il.

— Oui.

Le colonel du KGB s'accouda à la rambarde à côté de lui.

Une pute les frôla et tourna un peu autour d'eux. Dès qu'elle se fut éloignée... le Soviétique lâcha :

— Tovaritch Malko, je suis un peu inquiet pour vous.

— Inquiet ?

— Oui, confirma le colonel Antonov. Nos adversaires sont des gens décidés, ils ont déjà tué. Ils se défendront lorsque nous les coinceront. Ils voudront sûrement se venger sur vous. Aussi, je vous ai apporté un petit cadeau...

Il sortit lentement la main droite de la poche de son manteau de cuir, et Malko vit apparaître un gros pistolet automatique noir. Il n'eut pas le temps d'avoir peur. Le Russe le lui tendait par le canon.

— Prenez ceci, dit-il, c'est un Mauser, une bonne arme. Cela pourra vous servir. Je vous ai dit que nous souhaitions travailler d'autres fois avec vous. Il n'y a qu'un chargeur, mais cela suffira. Vous le garderez en souvenir.

— Merci, dit Malko étonné.

Il rangea l'arme qui se mit à peser dans sa poche. La bise glaciale lui coupait le visage, brouillant les lumières de Buda en dessous de lui. Le colonel Antonov lui donna une petite tape sur l'épaule.

— À bientôt. Soyez prudent. Et ne vous découragez pas. Ils finiront par sortir de leur trou.

Sa voix était devenue cinglante et dure. Malko ne releva pas. Il avait hâte de fuir Budapest et ce jeu dangereux. Comme le colonel restait planté à côté de lui, il se retourna et dit :

— Je vais vous laisser. J'ai rendez-vous. J'ai besoin de me détendre. Avec une femme que je paie, mais qui me donnera un échantillon agréable de la Hongrie.

Le colonel Antonov éclata d'un gros rire heureux.

— Dommage que vous ne m'ayez pas prévenu. Nous aurions pu passer une soirée à quatre... Je vous laisse.

Il repartit vers le *Hilton*, devançant Malko. Celui-ci reprit sa voiture devant l'hôtel et s'engagea dans les lacets menant au bas de la ville.

* *

*

Mate Balázs piquait de petites épingles de couleur sur une carte de Budapest. Essayant de reconstituer le trajet de Malko. Ses hommes l'avaient perdu à deux reprises, et il était furieux. Mais il ne pouvait assurer une surveillance trop voyante, cela comportait des risques.

Il recula, contemplant la carte, sans vraiment comprendre. Il était certain que l'agent de la CIA avait eu un contact. Mais avec qui et à quel stade se trouvait-il ? Il en était réduit aux hypothèses. Il revint à son bureau, essayant de faire le point avec les éléments dont il disposait.

Le patron des Services hongrois était d'une humeur de chien. Deux mauvaises nouvelles. Le gardien de but de l'équipe de football de la police était passé à l'Ouest et on avait retrouvé flottant dans le Danube le cadavre de Bujak Lászlós, le cristallier. Ce n'était pas un accident. Mate Balázs était sûr que le KGB l'avait enlevé, interrogé et tué. Savaient-ils quelque chose ?

Sa seule piste sérieuse disparaissait. Il restait un indice fragile : la seule personne à avoir des rapports suivis avec l'agent des Américains. Ilonka Ungvár.

Pourtant, politiquement, elle était difficilement soupçonnable. Mate Balázs penchait pour une romance, hypothèse renforcée par les observations de ses agents. Mais c'était quand même troublant... János Tóth. Toujours introuvable. Pas la moindre piste. Le numéro et la description de la voiture qu'il avait louée étaient diffusés dans tout le service. Sans résultat jusqu'ici.

George Hamilton continuait à lui jurer qu'il n'y avait pas de nouveau. Pourtant le chef des Services hongrois sentait qu'il se passait quelque chose sous son nez. Il fallait qu'il trouve. Le colonel Antonov, aussi, était trop calme... Que mijotait le Soviétique ? L'écoute de sa ligne n'avait rien donné.

Le temps passait. Il commençait à se demander si lui aussi n'allait pas être obligé de fuir à l'Ouest. Jadis il avait été en poste à Rome, avant de s'en faire expulser, et en avait gardé un bon souvenir.

* *

*

La chambre 707 se trouvait au dernier étage de l'hôtel *Gellért*. Le cœur battant comme un collégien, Malko frappa à la porte. Froissements imperceptibles de l'autre côté. Il murmura à voix basse : « C'est moi ! » Le battant s'entrouvrit sur les cheveux noirs d'Ilonka Ungvár.

Malko se glissa à l'intérieur.

Tout de suite, il vit que la jeune femme s'était changée. Elle portait une robe de laine noire boutonnée devant, ouverte à mi-cuisse, des escarpins aux fins talons et des bas marrons. Maquillée de frais aussi. La table était dressée au milieu de la grande pièce, avec des chandeliers... et même une bouteille de Moët et Chandon.

— Mais tu es sortie ? dit Malko.

La jeune femme rit.

— Non ! J'ai appelé ma femme de chambre. Elle m'adore. Mon *pali* était parti à l'aéroport me guetter. Elle en a profité pour mettre des affaires dans une valise et me l'apporter. Je voulais me faire belle pour toi. Que nous passions une soirée merveilleuse...

Elle se jeta à son cou et l'embrassa très doucement, caressant sa nuque, se frottant contre lui. Malko s'attarda à la hanche élastique, descendit, sentit la fine ligne des jarretières. Ilonka murmura dans son oreille :

— Je connais tes goûts.

— Tu es sûre de ta femme de chambre ?

— Comme de moi-même, dit-elle. Elle déteste mon *pali*. Elle m'a dit qu'elle souhaitait que je fasse l'amour toute la nuit avec mon amant. (Elle rit)... Mais d'abord, il faut manger.

— J'ai tout, dit Malko.

Il commença à déballer les provisions. Ilonka s'approcha de lui, l'agaçant jusqu'à ce qu'il la prenne dans ses bras. Il l'appuya à la table et sentit son pubis contré le sien. Défaisant un bouton de plus, il s'aventura dans l'ombre des cuisses. Elle se débattit mollement.

— Pas maintenant ! Tout à l'heure. Repose-toi pendant que je prépare tout et dis-moi les nouvelles.

— Tout est prêt, annonça Malko. Nous allons déménager nos amis demain. J'espère que tout se passera bien...

Le visage d'Ilonka se rembrunit.

— Moi aussi. J'ai peur.

Elle eut un petit cri quand Malko sortit le pistolet pour l'examiner. C'était un Mauser 7,65, allemand.

Puis elle dressa la table. Malko se mit à démonter l'arme pièce par pièce, s'aidant même d'un tournevis. Puis il examina la culasse, le percuteur, le canon, avant de tout remonter. Il ôta toutes les balles du chargeur et les remit. Tout semblait parfaitement normal, mais néanmoins le cadeau du colonel lui semblait suspect. D'un autre côté,

il était content d'avoir une arme, tout en espérant ne pas avoir à s'en servir...

— C'est prêt, annonça Ilonka.

Elle faisait face à Malko, la robe ouverte jusqu'au ventre, impudique et charmante. Dans cette, chambre anonyme Malko se sentait dans un monde à part, à l'abri des problèmes. Demain serait un autre jour.

* *

*

— Viens, dit Ilonka.

Elle avait bu beaucoup de vodka avec le caviar, et ses joues étaient roses, ses yeux noirs brillaient et même sa petite poitrine semblait avoir doublé de volume. Elle s'allongea sur le lit, un genou en l'air, ce qui découvrit sa cuisse, les cheveux noirs étalés autour de sa tête. Malko effleura sa jambe, remonta, trouva la peau nue au-dessus du bas. Puis le sexe. Elle avait ôté son minuscule slip de dentelle blanche sans qu'il s'en aperçoive.

— Tu aimes comme ça ?

Il acheva de déboutonner la robe, laissant apparaître la poitrine nue, le fin porte-jarretelles noir accrochant les bas marrons qui montaient très haut sur les cuisses, comme pour mettre en valeur la toison noire de jais dans un triangle bien net. Ilonka avait fermé les yeux, les jambes légèrement ouvertes, la main droite posée sur le bout de son sein droit, l'autre sur le dos nu de Malko. Elle respirait régulièrement comme si elle dormait. Mais c'était un jeu...

Malko effleura la pointe de son sein gauche, tourna autour, et elle frémit sans ouvrir les yeux. Puis ses doigts descendirent, caressèrent le ventre plat, les hanches tandis que sa bouche remplaçait ses doigts. Sa langue fit rouler doucement entre ses dents la pointe du sein. Aussitôt, Ilonka commença à se caresser d'un mouvement circulaire, très lent. Peu à peu, ses hanches s'animaient d'une légère ondulation, ses jambes s'ouvraient encore plus. Mais elle ne parlait pas, tout entière perdue dans son fantasme secret. Les doigts de Malko descendirent encore, atteignant la fourrure d'une extraordinaire douceur, puis encore plus bas.

Le téléphone sonna.

Malko eut l'impression de recevoir une décharge d'adrénaline et Ilonka se dressa en sursaut. La sonnerie continuait. Ils échangèrent un regard affolé. Elle posa une main sur le poignet de Malko.

— Ne réponds pas surtout.

Son cœur battait la chamade... Les sonneries continuaient. Malko en compta neuf.

Puis le silence de nouveau. Il se leva, alla écouter à la porte, sans résultat, revint sur le lit, après avoir vérifié la fenêtre. Le Danube coulait paisiblement en face et le parking de l'hôtel était vide.

— Ton *pali* ?

Elle secoua la tête.

— Non, il serait monté et aurait défoncé la porte. Ce doit être une erreur.

Machinalement, Malko regarda le Mauser posé à côté du lit. Du coup, il bénissait le Soviétique pour son cadeau. Mais qui les avait débusqués ? Le KGB ? Les Hongrois ? János Tóth ? Pourquoi ? Quel message... Collé au corps tiède d'Ilonka, Malko avait du mal à se replonger dans l'érotisme. La sonnerie lui avait rappelé qu'il n'était pas un homme comme les autres, que sa vie était sans cesse menacée. Que cette chambre d'hôtel sentant la peinture n'était pas un refuge d'amoureux. Il rêva brusquement d'emmener Ilonka dans le grand lit à baldaquin de son château. Le seul endroit du monde où il se sentait vraiment en sécurité sous la garde du fidèle Krisantem.

— Caresse-moi, murmura Ilonka.

Il chassa une dernière pensée. Il n'y avait que trois places dans la voiture de l'évasion... Même s'il ne se comptait pas, cela faisait quatre avec le ministre soviétique, János Tóth, Szüszi et Ilonka. Qui allait-il sacrifier ?

Les doigts d'Ilonka dansant leur ballet sur son sein chassèrent ses pensées moroses...

Il reprit sa caresse là où il l'avait laissée. La jeune femme poussa un soupir de contentement en sentant ses doigts se glisser en elle avec délicatesse, cherchant l'endroit le plus sensible. Une œuvre de précision. D'abord, il demeura en haut, tournant lentement autour du petit bourrelet de chair, l'effleurant à peine, puis son index descendit, massant de haut en bas, s'introduisant dans le sexe, humidifiant tout le pourtour. Ilonka respirait plus fort, poussant de temps à autre de petits gémissements ravis.

Après de longues minutes, Malko remonta et saisit entre deux doigts le bourrelet gorgé de sang, le frottant doucement contre la partie extérieure. Comme on fait une boulette de pain. Ilonka poussa un petit cri.

— Oh oui ! Tu vas me faire bien jouir.

Malko continua, le plus lentement, le plus doucement possible, variant quelquefois son mouvement, revenant au clitoris d'un mouvement circulaire ou au contraire la violant d'un doigt. Ilonka se caressait frénétiquement le sein, la bouche entrouverte, les reins creusés. Malko savait qu'elle se retenait de toutes ses forces, afin de prolonger son plaisir.

Lui était dans un état indescriptible. Les doigts de la main droite de

la jeune femme s'étaient refermés autour de son sexe qu'ils serraient à l'écraser, sans même le caresser. Soudain, les jambes d'Ilonka se tendirent, comme dans une crise de tétanie, d'une brutale détente, son ventre se souleva, ses cuisses se serrèrent, et elle cria :

— Oui ! Oui !

Elle demeura secouée de violents frissons pendant d'interminables secondes, sa main crispée sur celle de Malko comme si elle avait peur qu'il s'en aille, le ventre ondulant furieusement. Elle ne jouissait vraiment que de cette façon. La pénétration n'étant qu'une façon agréable de donner du plaisir à son partenaire. Mais peu d'hommes avaient la patience d'attendre si longtemps... D'autant que la timidité naturelle d'Ilonka l'empêchait de réclamer à ses amants ce qu'elle aimait vraiment. Il fallait qu'elle n'ait pas fait l'amour depuis très longtemps pour jouir en faisant l'amour normalement...

Elle se dressa soudain comme une noyée, ses longs cheveux noirs cachant son visage et se pencha sur Malko, l'engloutissant avec délicatesse. C'était une tradition. Lorsqu'il l'avait bien caressée, elle le prenait dans sa bouche. Il se laissa faire, tandis qu'Ilonka, à genoux, le faisait aller et venir dans sa bouche. Il sentait qu'elle avait envie qu'il jouisse de cette manière, à la façon rapide et presque brutale dont elle lui administrait cette fellation...

Mais il avait d'autres projets en tête. La langue tournait autour de sa hampe de plus en plus vite. Ilonka plongeait encore plus la tête en avant et l'extrémité du sexe de Malko touchait sa gorge... Ce qui déclencha en lui un mouvement irréversible. Il sentit ses reins se contracter violemment, pousser malgré lui son sexe dans la gorge accueillante, et un merveilleux éclair blanc abolit ses pensées tandis qu'il se vidait dans la bouche d'Ilonka. Elle le garda longtemps, puis revint s'allonger près de lui.

— Tu as hurlé, dit-elle doucement, j'espère qu'on ne t'a pas entendu...

— Toi aussi, répliqua-t-il.

Ils restèrent immobiles, écoutant les bruits de la nuit, perdus dans leurs pensées, dormant à moitié. Puis Ilonka se serra contre lui.

— Oh ! Je suis si contente de partir pour Vienne avec toi. J'ai pu récupérer ce soir tous mes bijoux et près de cent mille dollars. Je pourrai recommencer une affaire et je vais être libre. Nous nous verrons de temps en temps, dis ?

— Oui, dit Malko.

N'osant pas lui avouer la vérité. Qu'il serait obligé de la sacrifier s'il n'y avait que trois places, parce que les autres passaient avant. Elle ne risquait pas sa vie...

Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il sentit renaître son désir sous les doigts habiles de la jeune femme. De nouveau, elle lui fit l'offrande

de sa bouche, mais cette fois, il ne tomba pas dans le piège.

Lorsqu'il entra en elle, Ilonka releva ses jambes encore gainées de nylon, croisa ses talons dans son dos et dit à voix basse :

— Je veux sentir ton sexe jusque dans mes poumons.

Il la prit jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'explosion, puis se retira et força Ilonka à se retourner. Malko la pénétra de toute sa longueur, d'une seule poussée, et elle gémit de bonheur. Puis il la prit aux hanches, ralentissant son mouvement pour bien en profiter, écrasant contre lui les fesses rondes et fermes. Ses reins creusés semblaient l'inviter. Elle remuait la tête, murmurant des mots merveilleusement obscènes, sans que Malko sache si c'était pour elle ou pour lui.

Il accéléra et la prit à fond, accroché à ses hanches, tandis qu'elle criait. Mais il savait que c'était du cinéma.

Lorsqu'il s'arrêta, épuisé, elle se retourna vers lui, espiègle.

— Je croyais que tu allais me sodomiser.

— J'ai changé d'avis, avoua Malko avec simplicité.

— Ça ne fait rien, fit-elle. Nous avons encore toute la nuit et demain matin.

Les reins vides, Malko essaya de ne pas se laisser prendre par l'angoisse.

Le chemin qui menait à son château était long et semé d'embûches. Surtout s'il voulait emmener la femme qui se serrait contre lui en murmurant des mots d'amour.

János Tóth acheva de se raser avec soin. Sa jambe de bois sortant de son slip lui donnait une allure étrange, bien qu'elle soit recouverte d'une sorte de fourreau de laine blanche. Le Hongrois repassa deux fois son rasoir. S'il devait mourir aujourd'hui, il fallait qu'il soit présentable. Puis il s'habilla, ce qui était toujours un peu difficile à cause de sa jambe artificielle. Il parvenait pourtant à marcher sans canne. Ensuite, il boucla autour de sa ceinture une cartouchière de toile contenant huit chargeurs pour le pistolet-mitrailleur MP5 ultra-compact qu'il avait dans sa serviette. Dans la poche droite de son pardessus, il avait le pistolet avec lequel il avait voulu tuer Malko, un Walther P. 38 dont il avait dévissé le silencieux. Dans la droite, deux petites grenades rondes défensives américaines. Il avait limé le ressort de la cuillère pour réduire le délai d'explosion de cinq secondes à deux. Cela pouvait faire la différence entre la vie et la mort. Toutes les armes lui avaient été fournies par l'intermédiaire de Benedek Ferenszi. Il les avait trouvées dans une valise déposée à la consigne du *Duna*.

Il eut un mal fou à enfiler son gilet pare-balles en nylon qui lui coupait la respiration. La taille avait été choisie trop petite.

Sa montre indiquait onze heures. Ils avaient largement le temps, le rendez-vous étant à quatre heures, et l'avion de Moscou ramenant la propriétaire de l'appartement n'arrivant qu'à sept heures du soir. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre ; le temps était épouvantable. Brouillard et neige. On se serait cru en pleine nuit. Il se regarda ensuite dans la glace. On aurait dit un fonctionnaire cossu au bord de la retraite, pas un dangereux terroriste...

Il pensa soudain à son ami Ferenszi. L'homme qui avait déclenché tout cela. Quel dommage qu'il soit mort ! Il était fier d'avoir réussi à mettre le KGB en échec. Même si cela se terminait mal, il aurait vécu une aventure fabuleuse. L'image de Szüsi Sibrik passa devant ses yeux. Il avait fait l'amour avec elle la veille. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas eu une femme aussi belle dans son lit. C'était le bon côté de l'aventure. Cela l'ennuyait presque d'avoir à reprendre sa vie de businessman d'avant. Il se dit que s'il s'en sortait, il ferait d'autres coups. De toute façon, il ne tomberait pas vivant entre les mains des Soviétiques. Il avait pris ses précautions. On frappa à la porte.

— Entrez...

C'était Nagy, un jeune imprimeur fou de musique qui leur avait prêté l'appartement de sa tante. L'assassin du chauffeur. C'est lui qui avait imprimé clandestinement les tracts. Il rêvait de passer à l'Ouest pour former un orchestre de rock...

János Tóth lui sourit.

— Tout est prêt ?

— Oui.

— *Biztos* ?

— *Biztos*. Nous avons roulé le prisonnier dans un tapis. Il est bâillonné. Nous le descendrons au dernier moment. Il tient tout juste dans le coffre. Je pourrai conduire.

János Tóth le fixa avec surprise.

— Conduire, mais tu ne viens pas avec nous.

— Si, fit le jeune homme. Je ne veux plus rester à Budapest. Mes trois copains non plus, mais eux vont partir pour la Yougoslavie. Officiellement. D'abord, si les Russes me trouvent, ils me fusilleront. Tu le sais bien.

— Ils ne te trouveront pas, protesta Tóth. Cela va être très difficile de partir. Nous allons peut-être mourir.

— Si tu emmènes une femme, tu peux m'emmener aussi, remarqua le jeune homme.

— Szüsi veut partir à l'Ouest et elle ne peut pas rester ici, c'est trop dangereux pour elle. Et puis, nous n'avons pas d'armes pour tout le monde.

— Moi, j'en ai une, dit Nagy.

Il disparut et revint tenant un vieux fusil d'assaut allemand MP 44.

— J'ai trois chargeurs avec, annonça-t-il fièrement. Je l'ai échangé contre ma nouvelle mini-chaîne stéréo Akai. C'était pourtant une merveille. 50 watts, pas plus gros qu'un dictionnaire.

Sa stéréo, ce à quoi il tenait le plus ! János Tóth demeura silencieux. Les événements le dépassaient. Quelle responsabilité ! Il ne savait même pas s'il pourrait faire passer Nagy à l'Ouest, mais il ne pouvait pas l'empêcher de venir.

— Tu sais bien conduire ? Alors va faire le plein.

Les dés étaient jetés. Szüsi Sibrik apparut à son tour, en pantalon, très pâle. Ses yeux encore plus bleus que d'habitude. Visiblement angoissée.

— Tu as confiance dans les Américains ? demanda-t-elle à János Tóth. Nous devrions essayer de partir de notre côté. Laisse le ministre ici ou tue-le et tentons le passage tous les deux. On y arrivera toujours. Cette histoire me fait peur.

— Non, ce n'est pas possible, fit le Hongrois. J'ai confiance dans cet Autrichien qui connaît Ilonka.

— Ilonka est amoureuse, elle est aveugle, coupa Szüsi. Il est peut-être sincère, mais pas les autres.

— Nous n'avons pas le choix, fit Tóth, tu sais bien que la vieille revient ce soir. Elle nous dénoncerait immédiatement. Allez, n'aie pas peur. Nous avons de quoi nous défendre. Ils n'oseront pas tirer à cause

de leur ministre. Nous nous en sortirons.

— Que Dieu t'entende, dit Szüsi Sibrik.

Maintenant, elle avait peur. Son projet d'établissement à l'Ouest lui semblait un beau rêve envolé... Mais elle ne pouvait plus reculer.

* *

*

Malko se sentait étrangement calme. Il avait dormi jusqu'à midi après qu'Ilonka l'eut réveillé à neuf heures du matin pour lui rappeler sa promesse, aussitôt tenue. Ensuite, ils s'étaient rendormis... Il avait eu du mal à quitter son havre de repos et à se lancer dans le froid. Ilonka était restée au *Gellért*. Trop dangereux de se rendre au rendez-vous. Malko avait décidé qu'il reviendrait la chercher une fois les terroristes mis à l'abri.

La veille, il avait garé sa voiture derrière le *Gellért* afin de se donner une possibilité supplémentaire de manœuvre. Il ne s'agissait pas de mener le KGB ou les Services hongrois au lieu de rendez-vous. Il lui restait deux heures environ. Il décida une ultime vérification. Prenant le volant, il emprunta d'abord le pont Szabadság pour regagner Buda, rattrapa la voie sur berge et fila vers le nord. Il y avait très peu de circulation, ce qui lui permit de s'assurer qu'il n'y avait pas de voiture derrière lui. Mais cela ne signifiait pas qu'on ne le suivait pas à distance avec un système comportant plusieurs voitures banalisées reliées par radio...

Il sortit sur József-Attila, remontant vers le centre. Comme s'il se promenait. Il tourna ensuite dans Tanács, un des boulevards concentriques qui formaient une couronne dans le centre de Buda. Le but étant de passer devant le Musée du Millénaire.

Ce qu'il fit. Sans s'arrêter bien sûr. Aucune voiture, CD ou pas, n'était arrêtée devant le kiosque décrit par George Hamilton. Premier coup dur.

Malko continua, attendit de trouver une cabine téléphonique et s'y rua. Le numéro de l'ambassade US était occupé. Il dut le composer trois fois. Enfin, il eut le standard. Demanda George Hamilton, annonçant son vrai nom. C'était imprudent, mais il fallait qu'il vérifie coûte que coûte si aucun grain de sable ne s'était glissé dans le programme. La secrétaire revint en ligne, annonçant que Mr. Hamilton ne se trouvait pas dans son bureau. Il serait de retour vers cinq heures.

Une heure après le rendez-vous...

Malko reprit sa voiture, se persuadant que l'Américain devait être en train de « livrer » la voiture. Suivant Tolbuhin-Kárút, il retrouva le pont Szabadság et le *Gellért*. Malgré tout, il n'était pas tranquille.

Il remonta à la chambre 707. Se fit ouvrir par Ilonka. La jeune

femme était prête à partir. Folle d'anxiété. Malko lui expliqua ce qui se passait.

— Il faut prévenir Tóth, dit-elle tout de suite.

— Tu sais bien qu'ils ne peuvent pas remettre le départ, dit Malko. Leur propriétaire revient ce soir.

Le temps affreux rendait l'atmosphère de la ville encore plus sinistre. Des rafales de pluie fouettaient les fenêtres et de gros nuages noirs obscurcissaient le ciel entièrement. Ambiance de cataclysme. Malko décida quand même de téléphoner à l'appartement où se cachait János Tóth. Mais la sonnerie retentit dans le vide. Les terroristes étaient déjà partis. Rien ne pouvait plus empêcher le rendez-vous. Ilonka Ungvár vint se réfugier dans les bras de Malko.

— Tout se passera bien, dit-elle, je le sens. Ne sois pas nerveux.

— Que le Ciel t'entende, dit Malko.

Il restait une demi-heure avant le rendez-vous. Malko embrassa Ilonka. Il voulait prendre le temps de semer d'éventuels poursuivants. D'arriver au lieu du rendez-vous sans traîner derrière lui le KGB et les Hongrois.

* *

*

Malko s'arrêta au feu rouge de Dohány Utca. La rue en sens unique coupait l'avenue Lenin où coulait dans les deux sens un flot de voitures et de tramways. Il avait repéré les lieux pendant sa balade précédente.

Le feu passa au vert dans l'avenue Lenin. Les véhicules commencèrent à se déverser à travers le carrefour dans les deux sens. C'est ce qu'attendait Malko. D'un geste décidé, il passa la première, alluma ses phares et bloqua son klaxon. Puis, il se jeta dans la mêlée, coupant la circulation.

Au début, il crut qu'il ne pourrait pas passer. Il dut s'arrêter, complètement bloqué par le bouchon. Puis un conducteur hésita, et il plongea dans la trouée. Son pare-chocs avant heurta un trolleybus qui freina dans un grincement horrible. Il vit le visage convulsé de rage du chauffeur. On devait le prendre pour un fou...

Reculant, il se dégagea, et franchit trois mètres de plus, ce qui l'amena au milieu de la chaussée de l'avenue Lenin.

Deuxième exercice. Maintenant, les voitures venaient de sa droite ce qui était plus délicat. Il fila en biais, se fit accrocher l'aile arrière droite et plongea enfin dans la suite de Dohány Utca. Il se retourna. La circulation s'était refermée derrière lui, comme un fleuve. Personne n'avait pu le suivre. Il aperçut un homme qui courait en gesticulant, puis il tourna à gauche dans une rue parallèle à l'avenue Lenin. La

police allait diffuser son numéro, mais ce serait trop tard. Son cerveau bouillait. Sa Seiko quartz indiquait quatre heures moins dix.

Il tourna tout de suite à gauche dans une petite rue étroite descendant vers le Danube, Dob Utca. Cinq minutes plus tard il débouchait sur l'avenue du Muséum. Personne n'avait pu le suivre à travers le carrefour. Le Musée du Millénaire était à deux cents mètres environ après le carrefour Rákóczi. Malko se bénit de ne pas avoir emmené Ilonka... Il vérifia que le pistolet – cadeau du colonel Antonov – était à portée de sa main.

Le feu passa au vert. L'avenue du Muséum était très large, ombragée d'arbres, la circulation clairsemée. Malko aperçut sur sa gauche, le grand bâtiment solennel et noirâtre du Musée du Millénaire. Son cœur se mit à battre plus vite et il examina avec soin le trottoir qu'il longeait.

D'abord la Poste. Puis le kiosque des fleurs. Plusieurs voitures étaient maintenant arrêtées le long du trottoir, en stationnement interdit. Malko passa lentement devant, cherchant d'abord celle qui devait avoir été mise en place par George Hamilton, puis János Tóth. Dans la troisième voiture il distingua le profil placide de János Tóth, assis à l'avant d'une Lada bleu marine. La voiture était conduite par un jeune homme. À l'arrière, il reconnut Szüsi Sibrik.

Tout à coup, Malko se dit qu'il s'était trompé. Cela semblait si calme. Tout allait bien se passer.

János Tóth l'avait aperçu. Il tourna la tête, ouvrit la portière et descendit sur le trottoir. Malko fit un violent écart pour se garer le plus près possible. Son cœur battait la chamade. Où était le véhicule promis par l'Américain ? Il sauta littéralement hors de la voiture. János Tóth s'avançait en boitillant lentement vers lui, un sac de voyage à la main.

Soudain, Malko réalisa ce qui se passait réellement. Tout était clair, lumineux. Et atroce.

Alors que le Hongrois se trouvait encore à dix mètres il lui cria de toutes ses forces :

— Partez ! Partez vite !

János Tóth fit instantanément demi-tour. Boitillant maladroitement vers la Lada bleue. Quelque chose sembla jaillir des fleurs du kiosque derrière le Hongrois. Un homme s'y était caché, venait de sauter de l'intérieur et d'atterrir sur le trottoir.

— János, attention !

Le Hongrois se retourna d'un bloc, plongea la main dans son sac de voyage et en sortit une courte mitraillette. Son agresseur brandit un pistolet, et les deux hommes tirèrent en même temps. János Tóth tituba, mais ne tomba pas alors que l'autre se plia en deux, fit quelques pas et roula en boule sur le trottoir. Le bruit de la rafale

avait été noyé dans le vacarme de la circulation de l'avenue du Muséum. János Tóth semblait hésiter. Soudain, deux hommes surgirent du bureau de poste à quelques mètres de lui, crièrent quelque chose en brandissant des pistolets.

L'un d'eux tira dans la direction des terroristes.

— Il est mort, se dit Malko.

Mais le Hongrois se contenta de tournoyer sur lui-même. Puis sa mitraillette se releva, et il balaya d'une longue rafale l'entrée de la poste. Les glaces volèrent en éclats et les deux hommes s'effondrèrent hachés par le tir. János Tóth fit tomber son chargeur vide et en remit un aussitôt, pris dans le sac de voyage qu'il avait accroché à son épaule.

À ce moment un second policier surgit du kiosque. János Tóth, passant sa mitraillette dans la main gauche, prit quelque chose dans son sac de voyage et le lança avec précision vers le kiosque.

Malko n'eut que le temps de plonger derrière un arbre avant que le kiosque n'explose dans un jet de fleurs et de flammes... Cette fois les passants commencèrent à courir dans tous les sens. János Tóth se remit à boitiller vers sa voiture, tout en réarmant. Malko s'avança et aperçut plusieurs hommes qui traversaient l'avenue en courant, brandissant des armes diverses. Un peu plus loin, une voiture s'arrêta au milieu de la chaussée bloquant la circulation.

Un homme très jeune bondit de la Lada bleue, tenant ce qui parut à Malko être un Kalachnikov. Il attendit qu'un bus ait fini de passer et ouvrit le feu sur les hommes en train de traverser. Balayant toute la chaussée... János Tóth qui arrivait s'abrita derrière la voiture pour les arroser à la mitraillette. Pendant quelques secondes, on n'entendit que les claquements des coups de feu.

Puis, le jeune homme sembla glisser le long de la carrosserie. Du sang sortait de son nez et de sa bouche. Il avait dû être touché par plusieurs projectiles.

Tóth, au lieu de remonter dans la voiture et de se sauver, en fit le tour, jeta une grenade vers ses adversaires et se pencha sur le corps. Szüsi Sibrik ouvrit à son tour la portière et commença à tirer le blessé à l'intérieur. Malko accourut ; János Tóth leva les yeux vers lui. Il s'attendait à de sanglants reproches, mais le Hongrois lui dit seulement :

— Vite, protégez-vous... Je ne peux pas le laisser là.

Malko ramassa l'arme encore chaude, un MP44 allemand. Trois hommes accouraient du Musée. Il visa les jambes et appuya sur la détente. Le lourd fusil d'assaut tressauta contre lui, crachant ses douilles et ses projectiles mortels. Deux des hommes tombèrent, le troisième s'aplatit prudemment sur l'asphalte. Malko vit le visage couvert de sueur de János Tóth, son expression égarée, entendit un cri

de Szüszi, alors qu'une grêle de balles s'abattait sur la voiture. Un groupe qu'il n'avait pas vu, arrivait par-dérrière. La lunette vola en éclats. Szüszi s'accroupit contre la carrosserie.

Malko plongea derrière le capot, entendit soudain dans le silence une voix déformée du mégaphone :

— *Herr Linge*, ne faites pas l'idiot. Lâchez cette arme.

Il tourna la tête et aperçut le colonel Antonov debout sur les marches du Musée, entouré de plusieurs hommes. Ivre de rage, Malko leva le MP44 et appuya sur la détente. Deux balles partirent et la culasse claqua à vide. Plus de munitions.

János Tóth soufflant comme un phoque, le bouscula ! Malko le vit ouvrir la portière, jeter son arme dedans. Le Hongrois se retourna, plusieurs hommes arrivaient en courant à travers la chaussée maintenant déserte. Il brandit la main droite et jeta sa dernière grenade. Les assaillants plongèrent aussitôt sur le bitume. Sauf un qui voulut renvoyer la grenade tombée à ses pieds. Il se baissa, la ramassa, et une gerbe de flammes l'enveloppa presque aussitôt.

Sa main vola comme une balle de tennis, arrachée ou poignet par l'explosion, et il se plia en deux, l'abdomen déchiré par les éclats de métal brûlant.

Tout cela avait donné le temps à János Tóth de s'installer au volant. Il démarra brutalement, coupa l'avenue, passant sur un des blessés et s'engouffra en sens unique dans la petite rue longeant le Musée. Cela avait été si vite que Malko n'avait pas eu le temps de monter. Il jeta le MP44 inutile, faillit s'étaler en glissant dans une flaque de sang sur la chaussée et se mit à courir vers sa voiture. Il s'attendait à être criblé de balles avant d'y arriver, mais rien ne se produisit. Le moteur tournait toujours, et il n'eut qu'à passer une vitesse et foncer vers le carrefour Rákóczi en évitant la voiture de police arrêtée au milieu de la chaussée.

Comme un automate, il tourna à gauche dans Kossuth, puis emprunta une voie plus calme, continua dans un dédale de rues désertes, déboucha sur une nouvelle place.

Il poursuivit tout droit, se retrouva sur les quais du Danube. La police allait mettre des barrages en place. Il devait faire vite. Où le Hongrois avait-il pu aller ? Szüszi était peut-être blessée. Le jeune homme gravement. La police avait le numéro de sa voiture. Et Ilonka ? Malko ne pouvait pas la laisser au *Gellért*.

Soudain, il pensa au responsable de ce qui venait de se passer. Le colonel Antonov avait fait son métier, c'était un adversaire. Les Hongrois aussi. Mais George Hamilton avait menti à Malko, avait froidement envoyé les autres à la mort. Même s'il obéissait aux ordres, c'était un salaud. Malko se dit que la dernière chose qu'il ferait avant de quitter Budapest serait de lui loger une balle dans la tête.

Avec le pistolet du colonel Antonov. Il n'en était plus à songer aux conséquences. De toute façon, maintenant, il avait tiré sur les Hongrois et les Soviétiques, en avait tué ou blessé. La CIA ne lèverait pas le petit doigt pour lui. Il était traqué, avec un espoir minuscule de sortir de Hongrie. Tenir jusqu'à ce que la filière arabe puisse fonctionner...

Ilonka attendrait un peu.

Il s'engagea dans Belgrád Rakpart, remontant vers le nord et l'ambassade américaine.

La lumière avait baissé brutalement, rendant l'atmosphère du bureau encore plus sinistre.

George Hamilton fixa d'un air absent la bouteille de *J & B* qui avait baissé d'un tiers depuis le début de l'après-midi. Il se sentait barbouillé, à la fois moralement et physiquement, mais l'alcool l'empêchait de penser. Il avait failli se boucher les oreilles lorsque sa secrétaire lui avait demandé s'il était là pour Mr. Linge... Maintenant sa pendule de bureau indiquait quatre heures moins cinq et tout allait être consommé dans quelques minutes. Son billet d'avion pour Vienne était posé sur le bureau, mais il n'était même pas sûr de partir. Le mauvais temps bloquait l'aéroport de Budapest. Pourtant, il ne se sentait pas le courage de passer la soirée tout seul.

Il attira à lui un formulaire préparé par sa secrétaire et le signa d'une main ferme. Sa demande de mutation. Il était bien décidé à ne pas renouveler son contrat avec la Central Intelligence Agency. Il quitterait la « Company ». Même s'il devait se retrouver au chômage. Lorsqu'il y était entré, on ne lui avait jamais laissé soupçonner quel genre d'abomination il serait amené à couvrir. Lui qui était doux comme un agneau. Bien sûr, il n'avait pas tué, pas tiré un seul coup de feu. Mais ses mensonges allaient sûrement causer la mort de plusieurs personnes, même si c'était dans l'intérêt de son pays. La raison d'État, c'était beau de loin. Il avala une gorgée de whisky qui lui brûla la gorge, mais il avait décidé de se saouler... Il se leva et regarda, de l'autre côté de la place Szabadság, l'Étoile rouge surmontant l'immeuble du Parti ouvrier hongrois. Elle semblait le narguer...

George Hamilton était si absorbé dans ses pensées qu'il entendit à peine le coup frappé à la porte du bureau. Depuis l'appel téléphonique de Malko, il avait donné l'ordre qu'on ne le dérange plus... À regret, il cria « Entrez ». C'était Susan, la Secrétaire du Chiffre.

— Sir, annonça-t-elle, un message « flash-cosmic » vient d'arriver de Vienne. Vous devez appeler immédiatement la station là-bas. Mr. Ham.

C'était le chef de station de Vienne.

— Venez dans la chambre du Chiffre, suggéra la secrétaire, votre téléphone n'est pas « clair ».

George Hamilton avait envie de parler à Ham comme de se pendre, mais il ne pouvait refuser une communication « flash-cosmic ». Il suivit Susan jusqu'à la petite pièce fermée d'une serrure à chiffres où se déroulaient toutes les transmissions confidentielles. La secrétaire mit en route les brouilleurs qui correspondaient à ceux de Vienne. De

cette façon, même si les Russes interceptaient la communication, il faudrait au moins trois jours à un gros ordinateur pour reconstituer la conversation. Or, ils n'avaient pas de gros ordinateurs.

— Vous avez Mr. Ham en ligne, annonça Susan avant de se retirer du bureau.

— Ici, Hamilton, annonça le chef de station. Que se passe-t-il ?

— Arrêtez immédiatement l'opération « Shamrock », dit la voix de David Ham.

George Hamilton en demeura muet. « Shamrock » était le nom de l'opération consistant à livrer aux Russes les dissidents hongrois et leur otage, le ministre soviétique. Par-dessus la tête de Malko Linge, l'agent « noir » de la CIA, manipulé par ses propres chefs. L'Américain eut l'impression que ses intestins se vidaient d'un coup et que ses jambes se dérobaient sous lui. Machinalement, il regarda sa montre. Quatre heures trois. Tout était consommé.

— C'est impossible, Dave, dit-il d'une voix blanche. L'opération est en cours d'exécution. Elle est même probablement terminée.

— *Holy shit !* jura à l'autre bout du fil le chef de station de Vienne. Il faut faire quelque chose.

— J'ai obéi aux instructions, protesta faiblement George Hamilton. Et pourtant, elles ne me plaisaient pas.

— Vous n'êtes pas en cause, se hâta de préciser le COS de Vienne. Les ordres viennent de Langley directement. De Capucci lui-même. Il m'a appelé, il y a dix minutes. Il était hystérique.

— Que se passe-t-il ?

— La station de Londres a fait une enquête sur la mort de ce Ferenszi, expliqua le chef de station de Vienne. Vous savez, le type qui, soi-disant, avait déclenché toute l'opération pour notre compte. Théoriquement, il était mort d'un arrêt du cœur. Ils ont démonté la serrure et l'ont examinée au microscope... Il y avait des traces. On a ouvert la porte avec un passe. Des professionnels.

— Et alors ?

— Alors, quelqu'un est venu le « suicider ». Bien sûr, on n'a trouvé aucune trace. Mais il y a plusieurs produits qui n'en laissent pas. Et bien entendu il n'y a pas eu d'autopsie. Il est peut-être bourré d'adrénaline ou de curare. De toute façon, la « Company » a la certitude morale que sa mort n'est pas naturelle.

— Ça veut dire quoi ? demanda George Hamilton.

Son homologue viennois eut un ricanement désabusé.

— Que les Ivans nous ont roulés dans la farine. C'est eux qui manipulaient Ferenszi. Ils s'en sont débarrassés au bon moment pour qu'il ne puisse pas parler et laisser l'autre connard se débrouiller.

— Pourquoi auraient-ils monté ce coup ?

— Pour le moment, on n'en sait encore rien, avoua David Ham. En

tout cas, ce n'est plus la peine de les aider à récupérer leur ministre. Nous avons la conscience tranquille. Donc, s'il est encore temps, annulez tout. Nous récupérerons notre agent et nous laissons tomber. Ils se débrouilleront. Qu'est-ce que vous pouvez faire ?

— Je ne sais pas, avoua George Hamilton. En ce moment, les terroristes et le ministre kidnappé doivent être aux mains du KGB ou morts. Quant à notre agent, j'ignore son sort. Je ne lui avais pas dit la vérité.

C'était un *understatement*.

— Faites quelque chose ! hurla David Ham dans le téléphone. Et si c'est trop tard, élevez une protestation solennelle. Qu'ils s'engagent au moins à ne pas juger ces types avec trop de sévérité. Sinon, le Président va être fou furieux...

— Et le KGB d'ici ?

— Il n'est sûrement pas au courant.

— Je vais voir ce que je peux faire.

George Hamilton raccrocha, subitement dessoulé. Il prit sa veste dans son bureau, et descendit fébrilement l'escalier. La tête en feu. La première chose était de se rendre au lieu du rendez-vous. Ensuite, si c'était trop tard, au siège des Services hongrois. Ou à l'ambassade d'URSS pour rencontrer le colonel Antonov. Essayer de négocier...

Son cœur battait la chamade quand il se mit au volant de sa Buick. Au moment où il démarrait, il entendit un coup de klaxon derrière lui et jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Une immense onde de joie lui gonfla la poitrine. C'était la voiture de leur agent « noir ». Au moins, lui était sauf. L'Américain se rua hors de sa voiture et courut jusqu'au véhicule qui venait de s'arrêter derrière le sien.

Le conducteur de l'autre voiture baissa sa glace. George Hamilton eut le temps de voir deux yeux dorés striés de vert, presque sans expression tant ils paraissaient recouverts d'une pellicule de glace. Puis une voix cinglante frappa ses oreilles.

— Vous alliez chercher votre récompense, Mr. Hamilton ?

George Hamilton n'eut pas le temps de répondre. Il vit le bras droit de son interlocuteur se tendre vers lui, prolongé par un pistolet automatique. En une fraction de seconde, il se dit qu'il allait mourir. Puis, il y eut une explosion assourdissante, et il se rejeta instinctivement en arrière.

* *

*

Malko appuya sur la détente du Mauser sans aucun remords. Il fallait bien que quelqu'un paie. George Hamilton avait menti, plusieurs fois, sachant les conséquences de ses mensonges. Cela ne

ferait qu'un mort de plus. La détonation l'assourdit, beaucoup plus forte qu'un coup de feu normal. Surtout, il eut l'impression qu'on lui arrachait le bras droit. Il regarda sa main et fut étonné de la trouver au bout de son poignet : il ne sentait plus rien. Par contre, le Mauser semblait s'être démonté. Il n'avait plus ni culasse, ni canon !

George Hamilton, de l'autre côté de la portière, le regardait avec un air hébété.

Malko réalisa alors que la balle qu'il avait tirée, avait explosé dans le canon de l'automatique, projetant la culasse en arrière. S'il avait tenu l'arme normalement, c'est-à-dire face à lui, au lieu d'être en biais, cette culasse l'aurait frappé en pleine poitrine ou dans le visage, le tuant ou le blessant grièvement... Il se retourna et aperçut une large déchirure dans le siège, à côté de lui. Là où s'étaient enfoncés les morceaux du pistolet...

Soudain, il revit le sourire du colonel du KGB alors qu'il lui offrait le Mauser. Si Malko s'en était servi contre lui, il se suicidait. C'était un coup super-vicieux. Sa main, revenue de son engourdissement, lui faisait maintenant mal à hurler. L'odeur de la cordite lui brûlait les narines. Il jeta au fond de la voiture ce qui restait du pistolet. Ses doigts étaient déjà en train de gonfler.

George Hamilton, transformé en statue, balbutia :

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ! Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes fou...

Ivre de rage, Malko jaillit de la voiture, et poussa l'Américain vers le trottoir de l'ambassade.

— Non, je ne suis pas fou, dit-il, et j'ai bien voulu vous tuer. Je regrette sincèrement que cette arme ait été sabotée. Sinon, vous n'auriez plus de tête... Venez, il ne faut pas rester ici. On a dû entendre la détonation.

George Hamilton se laissa pousser, fourrageant dans sa barbe, dépassé, ne réalisant pas tout à fait qu'il venait d'échapper à la mort. Ce n'est qu'au pied de l'ascenseur qu'il annonça d'une voix faible :

— J'allais vous chercher. L'opération est décommandée. Il ne faut pas remettre aux Soviétiques les dissidents. C'est Washington qui... Les Russes nous ont baisés... Vienne m'a...

C'était au tour de Malko de ne plus comprendre. Donc, les Américains et les Russes s'étaient bien mis d'accord pour le doubler et remettre János Tóth au KGB. Il ne s'était pas trompé. Qu'est-ce qui avait fait changer la CIA d'avis ? Il poussa le chef de station de la CIA dans l'ascenseur et le referma.

— C'est trop tard, dit-il. Il fallait vous réveiller une heure plus tôt.

— Ils sont au KGB ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Ils sont blessés, morts ou en fuite. Quant à moi, j'ai dû tirer sur des agents du KGB ou du MVA et j'en ai

atteint plusieurs. Inutile de vous dire que je ne suis plus *persona grata*. Je risque de demeurer un bon moment dans cette ambassade.

Le cardinal Mindszenty y était bien resté quinze ans.

George Hamilton, atterré, écouta le récit de Malko. C'était encore pire que ce qu'il avait pu imaginer. Tout le monde allait être furieux. Les dissidents, les Soviétiques, les Hongrois et les Américains. Beau succès. Il pensa à la devise secrète de la CIA : « Cover your ass. »(31) C'était le moment de la mettre en action.

— Je n'y suis pour rien, énonça-t-il fermement. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres.

— C'est exactement ce qu'a dit Herman Goering au procès de Nuremberg, coupa Malko, et il a été pendu quand même.

George Hamilton n'apprécia pas. Ils remontèrent dans son bureau et, immédiatement, Susan appela Vienne. Dès qu'ils eurent la station en ligne, George Hamilton rendit compte de la situation.

Le chef de station de Vienne parut plutôt soulagé.

— Le prince Malko est là ? Bien, dit-il. C'est le principal. Nous n'avons plus à nous occuper du reste. Nous arrangerons les incidents avec le KGB. Après tout, c'est eux qui ont monté ce coup pourri. Gardez-le à l'ambassade jusqu'à nouvel ordre. Qu'il ne prenne pas de risques. Les autres se débrouilleront entre eux. De toute façon, on ne va pas ramener un ministre soviétique chez nous. Ce n'est pas le moment avec Téhéran... Assez d'histoires d'otages. Compris ?

— Compris, approuva George Hamilton avec un soulagement évident.

Il raccrocha et répéta le message à Malko. Tout était bien qui finissait bien. L'enlèvement d'un ministre soviétique par un groupe de dissidents hongrois ne concernait pas la CIA, à partir du moment où les Américains n'étaient pas responsables. Certes, la « Company » éprouvait de la sympathie pour ceux qui avaient réussi cette action d'éclat, mais elle ne pouvait la manifester ouvertement.

Le prince Malko pouvait faire confiance à la station de Vienne pour le faire sortir du pays le plus vite possible. Question de négociations.

— Vous êtes content ? demanda George Hamilton, qui sentait les nuages s'éloigner.

— Non, laissa tomber Malko.

— À cause de votre séjour forcé ici ? Vous aurez des bouquins, et cela ne durera pas trop longtemps. Ici, vous êtes chez des amis.

— Des amis comme vous, je m'en passerais, répliqua Malko sans aucune gentillesse. Je me suis engagé auprès de János Tóth. À cause de vous, je lui ai menti, je ne vais pas le laisser tomber maintenant.

Il ne voulait même pas parler d'Ilonka qui attendait toujours dans la chambre 707 du *Gellért*. Même sans elle, il aurait agi de la même façon.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Malko tendit la main gauche. Sa droite était paralysée par la douleur, à demi engourdie, déjà enflée jusqu'au poignet.

— Que vous allez me donner les clefs de votre voiture et une arme qui marche. Je vais essayer de les retrouver et les faire sortir de ce pays. Même sans votre aide.

George Hamilton regarda Malko comme s'il venait de proférer une obscénité abominable. Décidément, c'était sa journée ! Il se laissa tomber derrière son bureau, passant nerveusement la main dans ses cheveux. Jurant de quitter la CIA le plus vite possible. Les yeux dorés striés de vert fixés sur lui le fascinaient, comme un cobra paralyse un lapin. Il réalisa brusquement que ses mains tremblaient. Il aurait pu être tué par l'homme qui se trouvait devant son bureau. Il n'eut soudain plus qu'une idée : s'en débarrasser. Au point où il en était...

Malko répéta d'une voix glaciale :

— Les clefs ?

— Elles sont sur la voiture, balbutia l'Américain d'une voix mourante. Mais, bon sang...

— J'ai besoin aussi d'une arme.

George Hamilton secoua la tête.

— Je n'en ai pas. Il n'y a que les Marines de garde qui en possèdent, et ils ne les donneront pas.

Sans un mot, Malko fit le tour du bureau et commença à ouvrir tous les tiroirs. Sans rien trouver. L'Américain l'observait d'un air hébété. Malko heurta sa main blessée à un coin et poussa un cri de douleur.

Il ne pouvait plus bouger aucun doigt et même un simple contact sur la peau était douloureux.

— Vous êtes fou, murmura George Hamilton. Il faudrait vous soigner.

Malko se redressa. La tête lui tournait et il avait des nausées de douleur.

— Vous allez encore faire une chose pour moi, dit-il. Envoyer un télex directement à Langley, au Directorate des Opérations, à l'attention de David Wise, le Deputy Director. Résumez l'affaire au cas où il ne serait pas au courant. Précisez que je continue et que j'ai l'intention de faire sortir de Hongrie János Tóth, ses complices et peut-être leur otage. Parce que je me suis engagé vis-à-vis d'eux. Plus quelqu'un qui m'a aidé et y laissera sa peau si je me défile maintenant. David Wise me connaît, il me comprendra. Je ne sais pas si je vais réussir. Mais envoyez le télex et demandez-lui si vous êtes autorisé à m'aider. Je vous téléphonerai.

— Vous êtes complètement cinglé, fit l'Américain d'une voix faible. Vous allez vous faire tirer comme un lapin... Où allez-vous ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko.

Il traversa le bureau et sortit en claquant la porte, puis dévala

l'escalier. Sa rage était encore si forte qu'il n'avait pas peur. Il regrettait à peine de ne pas avoir trouvé d'arme. Son poignet droit lui refusait tout service. Sa main était enflée et horriblement douloureuse.

La Buick de George Hamilton était toujours garée en double file devant l'ambassade. Malko se glissa au volant. Le puissant ronflement du moteur le rassura. Au moins, avec la plaque CD, il ne risquait pas l'interception par hasard... Il fit le tour de la place, puis tourna à droite dans Arany, prenant le chemin du Danube. Avant tout, récupérer Ilonka Ungvár. La jeune Hongroise devait être morte d'angoisse et Malko, hélas, ne pouvait lui téléphoner. Ce n'est que par elle qu'il avait une chance de retrouver János Tóth. Si c'était possible.

En se mêlant à la circulation de József-Attila, il se dit que tout le KGB devait être à sa recherche. Le colonel Antonov n'avait pas dû apprécier son intervention à sa juste valeur.

* *

*

— Entrez, cria Mate Balázs.

La haute silhouette du colonel Antonov s'encadra dans la porte. Le Russe se laissa tomber sur une chaise qui craqua sous son poids. Il remonta la mèche qui tombait sur son front bas. Le chef des Services hongrois le fixait avec un mélange de haine et de mépris. À cause de cet imbécile, la situation était désespérée. Le Soviétique avait perdu beaucoup de sa superbe.

— Deux de mes hommes sont morts, annonça le colonel du KGB. Trois autres sont grièvement blessés. Un a une balle dans la tête qu'on n'a pu extraire.

Mate Balázs hocha la tête.

— Je suis désolé, Colonel, mais je ne peux accepter aucune responsabilité pour cet incident. Vous avez décidé d'agir seul avec les Américains, et cela vous a joué un mauvais tour. Si mes hommes avaient monté cette souricière, connaissant la ville, ils n'auraient pas laissé échapper les coupables. Nous disposons d'un matériel qui aurait permis de prendre tout le monde vivant. Des grenades aveuglantes... Devant la gravité de la situation, j'ai fait un rapport pour János Kádár, afin qu'il connaisse les derniers développements de cette affaire.

— On les a retrouvés ? demanda le colonel, soudain plein d'espoir.

Il était sept heures, et il sortait tout juste de son bureau où il avait dû déployer une activité fébrile. Le général Rotov l'avait prévenu que s'il ne retrouvait pas les fugitifs, sa carrière dans le KGB était terminée.

— Non, aucune trace, dit Mate Balázs. D'après les témoins, ils ont au moins un blessé grave et leur voiture a été criblée de balles. Nous

ne l'avons pas retrouvée non plus. Mais comme ils nous ont déjà échappé pendant pas mal de temps, ils doivent avoir une planque sûre. À moins qu'ils n'aient besoin d'un médecin...

— Et l'agent des Américains ?

— Nous pensons qu'il s'est réfugié à l'ambassade américaine. Sa voiture est en tout cas garée devant. Je ne pense pas qu'il soit assez fou pour se promener en ville. Nous l'arrêterions immédiatement.

L'œil du colonel brilla.

— Si vous le trouvez, j'exige d'être averti immédiatement. Je le ferai extraditer en Union Soviétique pour les crimes qu'il a commis. Il a tiré sur mes hommes.

Le Hongrois haussa les épaules.

— Il faudrait plutôt retrouver les autres. Je suis inquiet sur le sort du ministre Souslov. Ils peuvent avoir décidé de le liquider à la suite de cet incident. Il faudrait les retrouver avant... Nous ratissons Budapest en ce moment. Où puis-je vous joindre ?

— Je retourne au bureau. Je dois rendre compte à ma Centrale.

Mate Balázs réussit à demeurer impassible. Il allait être débarrassé du colonel Antonov très vite. Les Soviétiques ne pardonnaient pas ce genre d'échec.

— Eh bien, bonne chance, dit-il.

Le colonel Antonov sortit du bureau, les épaules voûtées. Il ne se faisait aucune illusion. Les « Organes » ne lui pardonneraient pas d'avoir laissé échapper l'agent des Américains et les terroristes. Il se demanda soudain s'il n'allait pas passer à l'Ouest. Il savait assez de choses pour être intéressant aux yeux d'un service occidental... C'est en caressant cette idée qu'il monta dans sa voiture.

Mate Balázs observait la Mercedes de sa fenêtre. Dès qu'elle eut disparu, il revint à son bureau et appuya sur une sonnette. Son adjoint, Gyula entra aussitôt.

— Rien de neuf ?

— Non, Balázs *Elvtárs*, fit l'adjoint. Juste une histoire amusante. La petite amie de Halpern Ferenc a disparu. Il nous a demandé de la retrouver. Il est persuadé qu'elle se cache en ville avec son amant. Il veut la tuer...

Ferenc Halpern était le chef de cabinet du ministre de l'Intérieur. Un sanguin, jaloux comme un Cosaque. Mate Balázs sembla pétrifié par la nouvelle. Un éclair de joie passa dans ses yeux.

— Retrouvez-la, Gyula, dit-il. Mettez-y tous les hommes que vous pouvez...

Gyula Rákos regarda son chef comme s'il était devenu fou... Il n'avait pas l'habitude de gaspiller les ressources du Service pour faire plaisir aux « apparatchiks ». Devant sa surprise, Mate Balázs ajouta doucement :

— Il y a un élément que vous ignorez, Gyula, l'agent des Américains connaissait très bien cette femme. Ils se sont vus à plusieurs reprises ces derniers jours. On dit qu'elle a été sa maîtresse à l'Ouest...

Mate Balázs s'arrêta. Tout se mettait en place. C'était le lien qu'il cherchait. L'explication de la facilité avec laquelle l'agent de la CIA avait évolué à Budapest.

— Il faut la retrouver coûte que coûte, répéta-t-il. Interrogez son entourage. Le personnel, les gens qui travaillent avec elle. Faites toutes les boutiques de la rue, les endroits où elle avait l'habitude d'aller.

— J'y vais, dit Gyula Rákos.

Il sortit du bureau, et Mate Balázs bourra sa pipe avec excitation. S'il parvenait à retrouver les fuyards et à les amener sur un plateau d'argent à Moscou, sa victoire sur le colonel Antonov serait complète. Les Soviétiques n'auraient plus aucune raison de changer le statut de la Hongrie.

* *

*

Malko était déjà passé deux fois devant l'hôtel *Gellért*, essayant de repérer une éventuelle surveillance. Pas de voiture en planque, mais il pouvait y avoir des gens dans le hall. Impossible de prévenir Ilonka. Il fallait y aller. Il se gara au bout du parking, le capot de la Buick tourné vers Müegyetem Rakpart, et pénétra dans l'hôtel. À chaque seconde, il s'attendait à sentir une main se poser sur son épaule. Il ne respira que dans l'ascenseur. Le couloir du septième était vide. Il courut jusqu'au 707 et frappa à la porte, puis attendit, le cœur battant. Rien, le silence. Il refrappa, et « sentit » une présence derrière la porte. La bouche collée au battant, il dit à voix basse :

— Ilonka, c'est moi, Malko.

Aussitôt le battant s'ouvrit, et Ilonka Ungvár se jeta dans ses bras en pleurant. Méconnaissable, les cheveux tirés en chignon, les traits creusés, des poches sombres sous les yeux.

— J'allais partir, murmura-t-elle. Je te croyais mort.

Son sac était préparé près de la porte. Malko expliqua brièvement ce qui s'était passé. Ilonka écoutait, atterrée.

— Où peuvent-ils être ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, fit Ilonka. Je ne connais rien de ce Tóth. Il faut que je réfléchisse. Il y a d'autres gens avec eux. Szüszi ne peut pas retourner chez elle. Oh, je ne sais pas... Je ne peux pas t'aider. J'ai peur.

Malko s'assit. Sa main lui faisait de plus en plus mal. Il en avait des

nausées. Si le KGB n'était pas encore venu, c'est que cette planque était sûre. Pour le moment. Cela ne servait à rien de se lancer au hasard dans Budapest, de risquer un barrage.

— Réfléchissons, dit-il. Nous pouvons encore rester un peu ici. Est-ce que tu connais un médecin qui pourrait me calmer, me soigner ma main ?

— Je crois que oui.

Elle se précipita vers le téléphone, demanda une ligne, puis eut une longue conversation en hongrois. Lorsqu'elle raccrocha, elle était radieuse.

— Il sera là dans une demi-heure, dit-elle. En attendant, repose-toi.

Il se laissa conduire jusqu'au lit et s'allongea. Dehors, la tempête redoublait. Il pensa à János Tóth qui errait probablement dans Budapest, s'il ne s'était pas fait déjà prendre. Tout cela à cause de sa candeur. Ilonka le fixait tendrement, debout près du lit.

— Cela s'arrangera, dit-elle.

Elle avait vraiment un moral d'acier.

* *

*

— Il vous faudrait du repos. Et une autre piqûre demain, dit le médecin. Je crois que vous n'avez rien de cassé, mais vous devriez faire une radio, dès que vous pourrez.

Malko regarda sa main droite bandée. Grâce à la xylocaïne, il ne souffrait presque plus. L'ami d'Ilonka, un vieux généraliste tout petit avec une tête de bon polichinelle, n'avait posé aucune question. Se contentant de tâter les os et les articulations pour sonder l'étendue des dégâts. Il avait refusé tout paiement. Il sourit à Malko.

— Vous avez eu de la chance de me trouver. Je devais partir à Sofia pour un congrès, mais je n'ai pas pu partir. L'aéroport est fermé à cause du mauvais temps.

Malko sursauta.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument, confirma le médecin, j'ai téléphoné avant de venir. Aucune chance qu'il soit ré-ouvert avant demain matin. C'est bien ennuyeux...

— Je vous remercie, dit Malko.

Ilonka Ungvár raccompagna le praticien à la porte. Ces deux heures de repos l'avaient un peu calmée. Malko la fixait, les yeux brillants.

— Je sais où nous allons nous réfugier, dit-il.

— Où ?

— Dans l'appartement de Október-6 Utca. Si les avions n'atterrissent pas, la propriétaire ne risque pas de revenir de Moscou...

Par contre, János Tóth aura peut-être la même idée que nous... Viens.

Il se bénit de n'avoir jamais révélé à George Hamilton l'adresse où se cachait János Tóth.

* *

*

Malko et Ilonka Ungvár se noyèrent dans l'animation du hall. Il portait de la main gauche le sac de voyage de la jeune femme. Le parking était désert. Ils avaient presque atteint la Buick lorsqu'une voix de femme appela derrière eux :

— *Nagyságos asszony* !⁽³²⁾

Ils se retournèrent d'un bloc. Une femme courait vers eux.

— C'est Sonia, s'exclama Ilonka. Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Malko eut l'impression de recevoir une douche glaciale. Il avait oublié la soubrette, avec tout ce qui s'était passé.

— Viens vite ! cria-t-il.

Il l'entraîna vers la voiture. Sonia les rejoignit et s'accrocha à sa maîtresse en pleurant. Balbutiant des choses incompréhensibles pour Malko.

— La police est venue, traduisit Ilonka, ils l'ont interrogée pour lui faire dire où j'étais. Elle a juré qu'elle ne savait pas. On lui avait fait peur. On lui a dit qu'elle allait se retrouver en prison !

— Et ensuite ? demanda Malko, ouvrant la porte de la Buick.

— Ils l'ont laissée partir. Elle a voulu tout de suite me prévenir.

— Mon Dieu ! fit Malko. Ils sont derrière elle.

C'était un coup vieux comme le monde. Ilonka avait compris aussi. Elle cria quelque chose à la soubrette qui resta plantée au milieu du parking, pleurant à chaudes larmes.

Malko démarra brutalement, parcourut dix mètres et se trouva nez à nez avec une Fiat grise, quatre hommes à bord, qui entraînait dans le parking par le sens interdit. Inutile de demander qui ils étaient. Impossible de reculer, il y avait trop de voitures. Le terre-plein était trop haut. S'enfuir à pied était désespéré.

En une fraction de seconde, Malko passa la marche arrière, recula d'une dizaine de mètres. Puis il enclencha en « low », la puissance maximum faite pour la montagne. Les deux tonnes d'acier firent un bond en avant. Accroché à son volant, il visa l'avant de la voiture de police et la percuta à trente à l'heure dans un effroyable fracas de tôles brisées. Le lourd pare-chocs de la Buick protégeait parfaitement sa calandre. Il s'enfonça comme dans du beurre à l'avant de la Fiat, la broyant et projetant la légère voiture plusieurs mètres en arrière. L'effet « boule de billard ». Un peu étourdi par le choc, Malko voulut accélérer, le moteur rugit, mais la Buick ne bougea pas. Une sueur

glaciale courut le long de sa colonne vertébrale. Si la boîte de vitesse était cassée, ils étaient fichus. Ilonka cria. La voiture de police avait percuté un mur, et personne n'en sortait. Malko réalisa à temps que sa vitesse avait sauté sous le choc. Il remit en « drive », et fonda, s'engageant dans Műegyetem Rakpart, la grande voie sur berge filant le long du Danube. Au passage, il aperçut un policier brandissant une arme, un autre cherchant à sortir de la voiture accidentée.

Trois cents mètres plus loin, il s'engagea sur le pont Petöfi et plongea vers Buda, se perdant dans la circulation de Ferenc-Körút. La tête dans ses mains, Ilonka pleurait. Malko lui caressa la nuque maladroitement de sa main blessée et insensible.

— Ce n'est rien. On s'en est sortis.

Il avait un répit de courte durée. Maintenant, les Hongrois connaissaient sa voiture. Il allait être obligé de l'abandonner très vite. Le filet se resserrait. Il eut un instant la tentation d'abandonner János Tóth, de choisir la solution facile. De retourner à l'ambassade. Mais il connaissait la bureaucratie américaine. La jeune femme n'appartenait à aucun service. Jamais la CIA n'accepterait de se mouiller pour l'aider à sortir du pays. Au Viêt Nam, la CIA avait laissé froidement tomber ses propres agents. Alors...

Même s'il ne retrouvait pas János Tóth, il pourrait tenir le coup jusqu'au lendemain. Voir alors le Palestinien et tenter d'utiliser sa filière. À condition que les journaux n'aient pas parlé de l'incident, sinon, il risquait de se dégonfler...

Le temps était effroyable. Une pluie diluvienne qui obscurcissait le pare-brise. Des nuages noirs, on y voyait à peine, ce qui protégeait Malko.

— Comment allons-nous faire s'il n'y a personne là-bas ? demanda soudain Ilonka.

— Nous arriverons toujours à entrer, dit Malko. Mais il faut laisser la voiture très loin, pour ne pas être repérés.

— Non, fit Ilonka, laisse-la devant l'ambassade US. On croira que tu y es retourné.

— Elle risque d'être surveillée.

Finalement, ils décidèrent de la garer dans Aradi Utca, petite rue calme du quartier des ambassades. Ils trouvèrent une place et se hâtèrent à pied le long de Népköztársaság. Il n'y avait presque pas de piétons, et la pluie redoublait. Courbés en deux, ils remontèrent enfin la triste Október-6 Utca et pénétrèrent au numéro 26. Plusieurs voitures étaient garées dans la cour. Mais pas celle de János Tóth... Le vieil immeuble dégoulinait de partout, les escaliers étaient vides.

Malko commença à grimper. À chaque marche son angoisse grandissait. Qu'allait-il trouver en haut ? Il ignorait si le KGB, n'avait pas repéré l'appartement et tendu une souricière. Ou s'il pourrait

même entrer. Après tout, l'Aéroflot s'était peut-être posé quand même... János Tóth pouvait avoir eu la même idée que lui. Le Hongrois ne devait pas être dans de bonnes dispositions à son égard.

Ils arrivèrent au palier. La galerie extérieure faisant le tour de l'immeuble était déserte. On apercevait quelques lumières derrière des fenêtres, mais l'appartement des terroristes était sombre. Donc la propriétaire n'était pas rentrée.

— Attends-moi ici, fit Malko. Si ça se passe mal, sauve-toi et demande asile à l'ambassade US.

Ils s'étreignirent rapidement, et il s'engagea dans la galerie. Il frappa d'abord à la porte. Pas de réponse. Il se pencha alors contre la fenêtre, essayant de voir à l'intérieur. On pouvait l'observer, il ne pouvait pas s'éterniser. Il frappa un coup léger à la vitre pour en éprouver la résistance. Il allait la briser lorsqu'un grincement lui fit tourner la tête.

La porte venait de s'ouvrir. János Tóth se tenait dans l'encadrement, un gros pistolet braqué sur Malko. Il n'avait pas ses lunettes, ce qui donnait à ses yeux bleus de myope une expression insolite.

Malko s'immobilisa, réalisant qu'il avait un regard de fou.

CHAPITRE XVIII

— *Szervusz !* prononça le Hongrois. Je ne vous attendais plus...

Il y avait une lourde ironie dans sa voix, mais ses yeux bleus brillaient d'un éclat dangereux. Malko sentit que János Tóth était dans un état où il pouvait faire n'importe quoi. Il risquait de se faire tuer bêtement par un homme qu'il était venu tenter de sauver. Le tête-à-tête dans une immobilité minérale se prolongeait. Il fut rompu par l'arrivée d'Ilonka Ungvár. Le regard du Hongrois se déplaça sur elle.

— Il ne manque plus que vos amis du KGB, dit-il. Où sont-ils ? Ils attendent en bas ?

— Ne dites pas de bêtises, dit Malko. Nous sommes traqués, nous aussi. Je pense que vous avez eu la même idée que nous. À cause du mauvais temps...

— Nous avons un sursis, soupira le Hongrois. L'avion de Moscou ne viendra pas avant demain. Ce qui ne changera pas grand-chose.

— Peut-être que..., commença Malko.

— Entrez, ordonna Tóth d'une voix plus sèche. Vous nous avez trahis deux fois, mais vous ne le ferez pas une troisième, je vous le promets...

Malko et Ilonka entrèrent dans l'appartement.

Aussitôt, le Hongrois ferma le verrou derrière eux. Il régnait une chaleur étouffante contrastant avec le froid du dehors.

János Tóth, sans lâcher son pistolet, les poussa vers la grande pièce. Szüsi Sibrik s'y trouvait, en train de fumer, assise sur une chaise en face d'une table où étaient posés un pistolet-mitrailleur et plusieurs chargeurs. Ilonka Ungvár l'interpella aussitôt en hongrois, mais elle répondit par une phrase brève et sèche.

— Où est le jeune homme, celui qui conduisait la voiture ? demanda Malko.

— Mort, fit János Tóth.

— Et le ministre ?

— Il est ici.

Le Hongrois écarta un rideau, découvrant une petite pièce encombrée d'instruments de musique. Un homme était étendu sur une couverture à même le sol. Son visage était gris, comme ratatiné. Il avait les yeux clos et les narines pincées. Malko crut d'abord qu'il était mort. C'était Valérie Illitch Souslov, le ministre de l'Intérieur d'URSS.

— Il est blessé ?

— Il va mourir, dit simplement János Tóth. Ouvrez son pardessus.

Malko s'accroupit, écarta le manteau. L'odeur fade du sang frappa aussitôt ses narines. Le ventre du Soviétique n'était qu'une éponge

sanglante. On avait pressé entre le pantalon et la peau une serviette qui était déjà trempée de sang.

— Comment est-ce arrivé ?

— Ces salauds ont tiré sur la voiture, expliqua János Tóth. Il était dans le coffre et a reçu plusieurs balles.

— Mais comment avez-vous pu le ramener ici ?

— Je ne sais pas, avoua le Hongrois. Nous avons amené la voiture en bas. Il pouvait encore marcher.

Nous l'avons aidé, Szüsi et moi. Ensuite, elle est partie garer la voiture très loin d'ici. Avec le corps de Nagy. Lui est mort presque tout de suite.

— Il va mourir si on ne l'emmène pas dans un hôpital, remarqua Malko. Pourquoi ne l'abandonnez-vous pas quelque part ?

La présence du ministre soviétique ne pouvait qu'aggraver la situation. En plus, si les Russes le retrouvaient, le filet risquait de se desserrer un peu. Mais János Tóth le repoussa hors de la pièce avec une expression farouche.

— Jamais ! dit-il. Je ne leur ferai pas ce plaisir. Je n'ai plus d'espoir. Demain, la tante de Nagy arrivera et nous dénoncera, mais je vendrai chèrement ma peau avant... J'ai encore des armes et des munitions, grâce à mon ami Ferenszi. Où qu'il soit maintenant, je veux qu'il soit fier de moi.

— Votre ami Ferenszi était un agent double, dit Malko, sautant sur l'occasion. Il vous a manipulé pour le compte des Soviétiques. Il a été assassiné par eux pour que vous ne découvriez pas le pot aux roses.

Les yeux bleus de János Tóth lancèrent un éclair. Il brandit son pistolet en direction de Malko, comme pour l'en frapper et cria :

— Vous mentez ! Ferenszi Benedek était un vrai patriote. Ce sont les salauds de la CIA qui l'ont trahi. Peut-être même qu'ils l'ont tué. Pourquoi les Russes auraient-ils fait enlever leur propre ministre ? Vous croyez que le KGB fait semblant de me chercher ?

Son visage était crispé par la colère.

— Vous êtes encore venu essayer de me trahir ! Salaud ! Vous aussi, vous êtes vendu aux Russes.

Il écumait. Malko se maudit d'avoir parlé. Brutalement János Tóth posa le canon de son pistolet contre son cou.

— Couchez-vous ici ! Ou je vous tue. Vite.

Malko dut obéir. Dans l'état où il se trouvait, le Hongrois était capable de l'abattre sur place. Szüsi Sibrik s'approcha d'eux. Il ne vit pas venir le coup porté par une petite matraque en caoutchouc dur, un « gummi ». Frappé sous l'oreille droite, il eut un brutal éblouissement, entendit le cri d'Ilonka et perdit connaissance.

C'est la chaleur qui fit reprendre connaissance à Malko. Il avait l'impression d'être un poulet dans un four. Il ouvrit les yeux et vit qu'il se trouvait dans la grande pièce au plancher nu, tout contre l'énorme poêle de faïence bleue qui montait jusqu'au plafond. Il avait les chevilles et les poignets liés avec du fil de nylon qui lui entraînait dans la chair.

La porte s'ouvrit sur János Tóth, en chemise, les manches retroussées, son pistolet passé dans la ceinture, claudiquant sur sa jambe artificielle.

— Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Malko. Détachez-moi. Je vous ai dit la vérité. Ferenszi Benedek était un traître et...

— Vous êtes le traître, corrigea le Hongrois. Vous ne savez plus comment vous en sortir.

— Demandez à Ilonka, elle...

— Ungvár Ilonka est amoureuse de vous, elle croit tout ce que vous lui dites. Le MVA vous cherche, soi-disant, mais j'ai vu ce qui s'est passé aujourd'hui. Les Russes n'ont pas tiré sur vous en face du musée. Parce que vous étiez des leurs...

— C'est faux !

János Tóth haussa les épaules. Sa voix reflétait une excitation rentrée et dangereuse qui alarmait Malko.

— Tout cela n'a plus d'importance, dit-il. Demain, il faut que je quitte cet appartement... Je ne sais pas si je pourrai sortir de Hongrie, mais avant je réglerai tous mes comptes.

— Et la voiture que vous utilisiez ?

— Je l'ai louée en arrivant. Elle est abandonnée très loin d'ici.

— Qu'allez-vous faire du ministre et de moi-même ? Et Ilonka où se trouve-t-elle ?

— Je l'ai enfermée à côté, dans une pièce sans fenêtre, fit János. Lorsque je serai prêt à partir, je lui rendrai la liberté. Elle se débrouillera pour passer à l'étranger. Elle ne me vendra pas, car elle ne peut pas rester ici. À cause de son amant et de vous.

— Et nous ? demanda Malko, Souslov et moi ?

— Je vais vous tuer tous les deux, fit avec simplicité le Hongrois. J'avais toujours dit que je tuerais le ministre de l'Intérieur si les Américains ne voulaient pas de lui. Quant à vous, je vous avais prévenu la première fois. Vous méritez la mort...

épaisses lunettes. Le Hongrois ne plaisantait pas. Il s'approcha de l'énorme poêle et ouvrit la porte d'où s'échappa une bouffée de chaleur.

— Si le ministre meurt, dit soudain Tóth, je vais brûler son cadavre dans ce poêle. Ainsi, personne ne saura jamais ce qu'il est devenu. Les Soviétiques penseront que vous l'avez récupéré...

Il éclata d'un rire aigre, dément. Malko n'osa rien dire. Le Hongrois avait perdu la raison. Il était aux mains d'un fou. C'était complet !

Le Hongrois traversa la pièce et entra dans le réduit où agonisait le ministre soviétique. Dès qu'il fut seul, Malko essaya de dénouer ses liens, mais Tóth avait utilisé de la corde à piano qui lui entraînait déjà dans les chairs. Impossible de gagner même un centimètre.

Quelques minutes plus tard, le dos du Hongrois écarta le rideau. Il réapparut, traînant par les aisselles en claudiquant Valérie Illitch Souslov. Il s'arrêta près de Malko et annonça :

— Il est mort. Je n'aurai pas à l'exécuter.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Je vais le découper pour le brûler dans le poêle, annonça tranquillement János Tóth. Sinon, il n'entrerait pas. J'ai été boucher dans ma jeunesse, je sais me servir d'un couteau.

Malko préféra ne pas répondre. Son aventure finissait en cauchemar. Le Hongrois reprit son sinistre fardeau, retraversa la pièce et disparut dans une salle de bains. Un quart d'heure plus tard, il réapparut, tenant à la main une boule enveloppée dans une serviette pleine de sang. Il ouvrit la porte du poêle et jeta la boule à l'intérieur. János Tóth referma le poêle et fixa Malko. Son égard était égaré.

— C'est la tête de Valérie Illitch Souslov, dit-il. Elle a l'air de brûler très bien. Le reste va suivre. Il y en a pour deux heures environ... Ensuite, j'arrêterai le poêle, je retirerai les os, et Szüszi ira, cette nuit, les jeter dans le Danube. Demain matin, avant de partir, je vous tirerai une balle dans la tête.

Malko n'osa pas prononcer le nom d'Ilonka. Il était sûr que le Hongrois mentait à son sujet. Il était obligé de la tuer aussi, pour que tout le monde ignore le sort du ministre soviétique.

« Il est vraiment devenu fou », se dit Malko. Le ronflement du poêle continuait de plus belle. Le Hongrois repartit. Il avait dû mettre le corps dans la baignoire pour éviter le sang. Un peu plus tard, il réapparut avec quelque chose enveloppé dans une chemise sanglante qui devait être un bras désarticulé à l'épaule. Il l'enfournait comme une bûche dans le poêle. János Tóth essuya la sueur qui coulait de son front et dit :

— J'ai été déporté. J'ai vu les corps brûler jour et nuit. Je les portais au four crématoire. Nous n'avons pas été beaucoup à survivre.

Malko essaya de dominer sa nausée. Dès que le Hongrois aurait fini

de dépecer le Soviétique, il risquait de le tuer.

* *

*

Szüszi Sibrik se laissa tomber sur une chaise en face de Malko et l'apostropha :

— Vous nous avez trahis ! Regardez ce qui se passe maintenant. C'est horrible. János est comme fou. Nous ne nous en sortirons pas. Tout cela à cause de vous... Il a raison de vouloir vous tuer.

Il devait être onze heures du soir. János Tóth avait fini depuis longtemps son sinistre va-et-vient. Les restes de Valérie Illitch Souslov achevaient de se consumer dans le grand poêle. Malko mourait de faim, et sa main recommençait à le faire souffrir. Il n'avait pas revu Ilonka qu'il supposait prisonnière dans une autre pièce de l'immense appartement.

Malko regarda Szüszi. Il sentait un réel désespoir chez la jeune femme. Elle avait peur de mourir. Avant de tenter sa dernière chance, il fallait en savoir un maximum.

— Pourquoi avez-vous travaillé avec lui ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules et dit d'une voix terriblement lasse :

— Il m'avait promis de l'argent et la possibilité de sortir du pays, de mener une vie agréable là où je voudrais. Je n'en pouvais plus de la Hongrie. Je croyais que l'enlèvement allait être une sorte de plaisanterie. Qu'il n'y aurait pas de mort. Puis ça a tourné mal tout de suite. Parce que les jeunes qui se trouvaient avec János étaient inexpérimentés. Maintenant...

— Maintenant, nous pouvons encore tous nous sauver, plaida Malko. Où est-il ?

— Il se repose. Il a fermé l'appartement à clef et il dort dans l'entrée. Il me fait peur. Vous avez vu ce qu'il a fait au Russe ? Je m'étais attachée à lui. Nous avons bavardé. C'est moi qui le nourrissais. Une fois même il m'a demandé de le masturber. En disant que je lui devais bien ça.

— Vous l'avez fait ?

— Oui.

Malko regarda l'énorme poêle où achevaient de se consumer les restes du Soviétique. L'horreur absolue. C'était le moment.

— Ferenszi Benedek a été manipulé par les Russes depuis le début, fit-il. Je le lui ai dit, il ne m'a pas cru. Pourtant c'est vrai.

Il lui raconta tout. Le double Jeu de la CIA, le sien, et finalement le coup de théâtre de dernière minute. Szüszi Sibrik écoutait attentivement.

— Pourquoi les Russes ont-ils fait cela ? demanda-t-elle. C'est un de

leurs dignitaires, ce sont leurs hommes qui sont morts... Je ne vous crois pas.

— Écoutez, dit Malko, l'enquête a dû continuer. Une personne peut vous répondre, George Hamilton. Il se trouve encore à Budapest. En ce moment, il doit être chez lui. Appelons-le ensemble, vous écouterez la conversation.

La Hongroise hésitait. Le téléphone se trouvait dans la pièce voisine. Visiblement, elle ne voulait pas détacher Malko. Elle se leva, sortit, puis revint avec l'appareil qu'elle posa à terre, près de Malko.

— Faites le 450 636, dit celui-ci. Laissez sonner longtemps, il dort peut-être.

Szűszi composa le numéro. Malko écoutait la sonnerie. Pas de réponse. Elle raccrocha, refit le numéro sans plus de succès. Il était près de minuit.

— Il n'est pas là.

— Nous rappellerons plus tard, proposa Malko, s'accrochant à ce dernier espoir. Comment va Ilonka ?

— Bien, fit laconiquement la Hongroise.

Elle alluma une cigarette, et le silence retomba dans la grande pièce. La pluie fouettait les vitres et peu à peu la chaleur du poêle diminuait. Malko luttait contre le sommeil. Craignant, s'il fermait l'œil, de ne pas se réveiller.

* *

*

Mate Balázs frotta ses yeux gonflés de sommeil. Son bureau disparaissait sous les dossiers. À part les sentinelles, il était le seul encore à son bureau. Mais il ne voulait pas renoncer. Depuis l'incident du Musée, ses hommes avaient fait un travail de fourmis. À part le ratage de la souricière du *Gellért*, cela avait payé. La voiture utilisée par l'agent américain avait été retrouvée, à 7 h 30. Celle des terroristes à 10 h. Avec un cadavre. Aussitôt identifié : Nagy Kerepesi, ouvrier imprimeur. Jamais inquiété. On avait perquisitionné à son domicile, une chambre dans un grand ensemble du nord de la ville, sans rien trouver.

Le patron des Services hongrois était en train d'éplucher son dossier. Maigre. Une chose l'intriguait. Deux des camarades d'atelier de Nagy avaient déclaré qu'il adorait la musique et possédait tout un équipement, de la batterie à l'orgue électrique... Or, on n'avait rien retrouvé chez lui. Il reprit la fiche des jeunes gens interrogés. L'un d'eux avait le téléphone. Il composa son numéro, quelqu'un finit par décrocher. Mate Balázs se fit connaître aussitôt, demanda à parler au jeune homme. Lorsqu'il l'eut, il lui posa une seule question :

— Nagy disposait-il d'un local pour jouer de la musique ?

— Non, fit l'autre sans hésiter. Sa tante lui prêtait une pièce de son appartement...

— Comment s'appelle-t-elle et où habite-t-elle ?

— Cároly Flora. Elle habite 26 ou 28 Október-6 Utca.

Mate Balázs raccrocha. Heureusement qu'il avait demandé une permanence aux archives. Cároly Flora : le nom lui disait quelque chose... Cinq minutes plus tard on lui apportait le dossier. Curieux. Membre du Parti. Très proche des Soviétiques. Considérée par ses services comme une indicatrice du KGB...

Le dossier tenu à jour indiquait son départ pour Moscou, comme invitée au Congrès des Femmes Socialistes, le 1^{er} décembre. Retour le 14. C'était aujourd'hui... Mate Balázs appela aussitôt l'aéroport. Il eut du mal à trouver quelqu'un à la permanence. Apprit que l'aéroport était fermé depuis onze heures du matin... Aucun vol ne s'était posé.

Il repoussa son téléphone. Lentement, la vérité perçait. Il prit son manteau et décida d'aller réfléchir au *Emke* son café favori, au coin de Lenin et de Rákóczi.

* *

*

La sonnerie du téléphone arracha Malko à sa somnolence. Quelques instants plus tard. Szüsi Sibrik surgit dans la pièce, s'immobilisa devant l'appareil qui sonnait toujours. Comme si la personne qui appelait avait été certaine qu'il y avait quelqu'un.

— Répondez, dit Malko.

Cette sonnerie insistante signifiait quelque chose.

Au point où il en était, n'importe quoi valait mieux que le tête-à-tête avec un fou qui s'apprêtait à le tuer. Comme Szüsi continuait à fixer le téléphone sans rien faire, Malko, d'une détente de ses pieds entravés envoya un coup dans l'appareil qui décrocha le récepteur.

Szüsi Sibrik se précipita et prit l'écouteur. Malko entendit vaguement une voix d'homme parlant hongrois. Il vit les traits de la jeune femme se décomposer, comme sous le coup d'une émotion violente. Elle écarta sa bouche de l'appareil, posa la main dessus et dit d'une voix blanche :

— C'est Mate Balázs. Le patron des Services. Il veut parler à János.

C'était tellement inattendu que Malko en demeura muet quelques instants. Puis l'angoisse le submergea. C'était la fin du voyage. La maison devait déjà être cernée. Comment les Hongrois avaient-ils découvert la planque de Tóth ?

— Que veut-il ? demanda Malko.

— Je ne sais pas. Il dit qu'il n'a pas de mauvaises intentions. Qu'il a

des choses importantes à lui dire.

— Allez, le réveiller, conseilla Malko. Au point où nous en sommes.

Szűszi sortit de la pièce comme un automate. Malko eut le temps de rouler sur lui-même, d'approcher son visage du récepteur.

— Monsieur Balázs, dit-il. Ici Malko Linge. J'ai une information très importante pour vous. Ce sont les Soviétiques qui ont monté toute cette opération.

Il n'eut pas le temps d'entendre la réponse du patron des Services hongrois. La porte venait de s'ouvrir, et il s'éloigna du récepteur vivement. Que Tóth ne sache pas qu'il avait parlé à Balázs.

Le Hongrois entra, dans la pièce, clignant des yeux comme un hibou surpris par la lumière. Son pistolet toujours dans la ceinture, il s'assit sur une chaise et prit l'écouteur.

— Allô ? fit-il. Ici Tóth János. Que voulez-vous ?

* *

*

Mate Balázs attendait, le cœur battant. Il avait beaucoup hésité avant de donner ce coup de fil. Pas de son bureau où ses lignes risquaient d'être surveillées, mais d'une des cabines publiques du *Emke*.

Il fallait convaincre János Tóth de rendre le ministre soviétique... Lancer un assaut se terminerait par une catastrophe... et la mort du Soviétique.

— Allô, ici Tóth János. Que voulez-vous ?

La fermeté de la voix surprit le chef des Services hongrois. Il demeura quelques secondes silencieux, avant de dire :

— Tóth János, ici Balázs Mate. Vous savez qui je suis. Je vous appelle en tant que Hongrois. J'aime mon pays comme vous... et je le sers.

— En collaborant avec les Russes, coupa Tóth.

Mate Balázs ne releva pas. Ce n'était pas le moment de rompre ce fil fragile après lequel il courait depuis deux semaines. Il continua de la même voix calme :

— Je voulais vous donner une information importante. Depuis le début de cette histoire, je me suis demandé ce qui vous avait fait agir. J'ai mené une enquête et je crois avoir compris. C'est le KGB qui vous a fait enlever Valérie Illitch Souslov. Afin de pouvoir imposer à la Hongrie un régime plus sévère. Vous avez cru attirer l'attention du monde sur la Hongrie et jouer un tour aux Soviétiques, c'est eux qui se sont joués de vous.

Il s'arrêta, essoufflé. János Tóth était assommé. Mate Balázs le sentait hésitant, le devinait prêt à raccrocher. Il ajouta immédiatement

d'une voix aussi convaincante que possible :

— Si quelqu'un interceptait cette conversation, je risquerais ma liberté et ma vie. Avant de vous appeler j'ai eu un contact avec Kádár János. Il m'a donné le feu vert dans l'intérêt de notre pays. Il faut que nous collaborions...

De nouveau, un silence lourd de menaces. Puis tout bascula.

— Que voulez-vous de moi ? demanda d'un ton agressif János Tóth.

— Valérie Illitch Souslov, annonça Mate Balázs. Si je peux le rendre aux Russes, je leur coupe l'herbe sous le pied, ils ne pourront pas nous dire que nous sommes incapables de maintenir l'ordre... Si vous faites cela, je vous donne ma parole que je ne vous inquiéterai pas. Si vous réussissez à vous enfuir, tant mieux. Je ne communiquerai pas au KGB ce que je sais.

Nouveau silence, puis János Tóth demanda d'une voix incertaine :

— Vous êtes certain de ce que vous me dites ? Ferenszi Benedek travaillait pour les Soviétiques ?

— Dans ce cas-ci, certainement, corrigea habilement Mate Balázs obligé d'improviser. Ce qui le rendait crédible à des gens comme vous. Je vous en prie, croyez-moi, Tóth János. Je suis un vieil homme au bord de la retraite. Nous ne sommes pas de force contre les Russes. Il ne faut pas que ce soit pire.

Brusquement le vieux Hongrois fut au bord des larmes. János Tóth sentit l'émotion dans la voix de son correspondant. Bien qu'il se raidisse dans sa méfiance, il dit à voix basse :

— Je vous crois. Balázs Mate.

La rencontre de ces deux hommes était un moment extraordinaire. Le chef des Services spéciaux demanda timidement :

— Alors, quelle est votre réponse ?

— J'ai besoin de réfléchir, dit lentement János Tóth. Puisque vous avez ce numéro, pouvez-vous rappeler demain matin ? Tôt, vers sept heures. Je ne bougerai pas d'ici. Je vous donnerai ma réponse. Il raccrocha, sans laisser à l'autre le temps de répondre.

* *

*

János Tóth reposa le combiné et demeura un long moment, le regard dans le vide, les épaules affaissées. Malko avait écouté la conversation, mais n'avait rien compris. Soudain, János Tóth enleva ses lunettes et essuya ses yeux.

Il pleurait.

Sans un mot, il se leva et quitta la pièce, suivi de Szüsi Sibrik. Celle-ci revint une demi-heure plus tard, elle aussi ravagée par la

douleur, et s'assit près de Malko.

— C'est terrible, fit-elle. János est effondré. Il est persuadé maintenant que les Russes ont tout manipulé. Il connaît Mate Balázs de réputation, il sait que c'est un homme honnête, qu'il n'est pas pro-soviétique. Il s'en veut terriblement d'avoir laissé mourir le ministre. Il ne peut même pas rendre le corps...

Évidemment. Les os, ce n'était pas la même chose.

— Que va-t-il faire ?

— Il ne sait pas. Il pleure. Tous ces morts pour rien, ces efforts et surtout la sensation d'avoir fait le jeu des Soviétiques qu'il hait...

— Nous pouvons probablement partir demain pour Vienne, suggéra Malko. J'ai une filière. Il me croit maintenant...

Elle hocha la tête.

— Oui, il vous croit. Il m'a dit de vous détacher, Ilonka aussi. Vous êtes libres.

Façon de parler. Elle défit les liens de Malko qui eut de la peine à se remettre debout tant il était ankylosé. Une fade odeur de chair brûlée écœurante flottait dans l'appartement. Tout ce qui restait de Valérie Illitch Souslov... Szüszi Sibrik ouvrit la porte du réduit où se trouvait Ilonka. La jeune femme courut vers Malko et demeura un long moment dans ses bras. Szüszi, en hongrois, la mit au courant des derniers développements.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en apprenant que Souslov était mort et carbonisé.

— Je vais rejoindre János, annonça Szüszi. Vous pouvez dormir ici tous les deux. Pour le moment, il est trop fatigué pour prendre une décision. Il faut qu'il dorme quelques heures. Nous nous réveillerons à l'aube.

Elle sortit de la pièce. Ilonka et Malko se regardèrent. Ils étaient piégés de tous les côtés. Sans parler du KGB qui ne devait pas avoir dit son dernier mot...

— Nous pouvons faire une chose, proposa Malko. Je t'emmène maintenant chez George Hamilton. Je pense qu'il acceptera de te faire sortir du pays. Après tout, tu n'as pas fait grand-chose.

Ilonka secoua la tête.

— Non, je reste avec toi. Viens, reposons-nous. Demain va être très dur.

Ils s'allongèrent sur un matelas à même le sol. On n'entendait que le bruit de la pluie. Malko n'arrivait pas à chasser de son esprit une pensée lancinante : même si tout s'arrangeait relativement, il n'y avait que trois places dans la voiture du Palestinien. Il décida dans son for intérieur qu'il laisserait la troisième à Ilonka. Lui tenterait autre chose. Peut-être que la CIA ne le laisserait pas tomber. Il pouvait encore leur rendre des services.

La main d'Ilonka se glissa doucement entre deux boutons de sa chemise et commença à le caresser, effleurant sa poitrine puis son estomac. Recroquevillée contre lui, elle entreprit de le déshabiller, dénudant son torse, avec des attouchements ultra légers, presque irréels. Une fée.

Puis son visage se pencha sur lui, et sa bouche se mit à agacer la pointe de ses seins, avec une douceur humide et chaude, tournant inlassablement, léchant comme un animal. Malko se sentait envahi d'une torpeur délicieuse, qui repoussait très loin ses angoisses. Il voulut caresser Ilonka mais elle se déroba.

— Pas ce soir, dit-elle, je veux te laisser un souvenir merveilleux si les choses ne se passent pas bien.

Elle continua effleurant chaque centimètre carré de son corps comme une vestale patiente et amoureuse.

Maintenant, il était nu. Elle continua à le caresser tout autour de son sexe dressé, sans jamais le toucher, puis sa langue descendit, se glissa entre les jambes de Malko, cherchant les endroits les plus intimes, les plus délicats, comme une petite bête chaude et indépendante. L'obscurité était totale, et Malko devinait tout juste sa silhouette. Il n'en pouvait plus de cette bouche qui tournait autour de lui, qui se posait partout, sauf où il le voulait, de cette langue qui s'insinuait dans des replis secrets, mais qui ne l'apaisait pas.

Les longs cheveux d'Ilonka, défaits, le chatouillaient, l'agaçaient parfois, effleurant son membre. Il essayait de se maîtriser. Maintenant sa langue léchait la base de son sexe, comme un écureuil grignote la base d'un arbre.

N'en pouvant plus, il saisit brutalement la nuque d'Ilonka et fit plonger son visage vers lui. Il s'attendait à un réflexe de recul, à une dérobade. Au contraire, la bouche l'entoura comme un fourreau brûlant, l'enfonçant au fond de son gosier en une caresse infiniment douce et sensuelle. Il faillit crier tant la sensation était délicieuse... Déjà, Ilonka se redressait. Elle murmura d'une voix extasiée :

— C'est ce que je voulais ! Que tu ne puisses plus tenir, que tu violes ma bouche, comme tu aurais violé mon ventre.

Elle se tut, replongea sur lui avec une variation nouvelle. Sa main tenait fermement la hampe pour y maintenir le maximum de sang et de rigidité, tandis que sa langue entourait l'extrémité de mouvements circulaires, sans vraiment la prendre dans sa bouche. Ses lèvres serraient la base, sans descendre, comme une petite fille avec un trop gros sucre d'orge. Puis elle recula encore, et Malko n'eut plus que le bout de la langue autour de lui, l'agaçant, habile et dure comme celle d'un lézard.

Soudain, il sentit une respiration brûlante sur ses muqueuses, la langue s'arrêta, se planta contre lui, et les lèvres le serrèrent très fort.

Un gémissement étouffé sortit de la gorge d'Ilonka. Elle avait joui la première.

Sans même que Malko l'ait touchée.

Aussitôt, comme confuse de son interruption, Ilonka recommença son manège, cette fois avec une espèce de rage à s'étouffer, avec des mouvements rapides et réguliers. Jusqu'à ce que Malko explose dans sa bouche. Il eut l'impression d'avoir crié.

Ilonka embrassa Malko légèrement. Sa bouche sentait le sperme.

— Dors bien, dit-elle.

* *

*

János Tóth entra dans la pièce, habillé, coiffé, rasé de près. Il avait dû se lever à six heures du matin. On se serait cru encore en pleine nuit tant le temps était sombre. Des rafales de pluie continuaient à faire trembler les vitres. Le gros poêle s'était éteint. Il régnait un froid sibérien dans l'appartement. Malko se sentait nauséeux, en dépit du traitement que lui avait fait subir Ilonka. Il pensa aux ossements du ministre qui blanchissaient au fond du poêle de faïence. On était en plein cauchemar. Les deux femmes avaient le teint gris, les yeux au milieu de la figure.

— Je vais faire du café, proposa Szüszi.

Malko consulta sa montre. Sept heures moins cinq. Il était encore en train de regarder la trotteuse lorsque le téléphone sonna. János Tóth s'ébranla d'un pas lourd et décrocha.

— Allô ?

Le silence. On ne pouvait entendre l'autre correspondant. Malko retenait son souffle. Comment le Hongrois allait-il se sortir de l'impasse ? À l'expression de Szüszi, il comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Cela dura une dizaine de minutes. Visiblement, János Tóth plaidait pour quelque chose. Enfin, il raccrocha et demeura un long moment silencieux. Puis, il leva la tête, fixant Malko. Son regard était éteint, il semblait avoir soixante-dix ans.

— J'ai parlé avec Balázs Mate, dit-il. Nous nous sommes mis d'accord. Je ne lui ai pas encore dit que Souslov était mort. Je le lui dirai quand je le verrai.

— Vous allez le voir ? demanda Malko.

János Tóth inclina la tête.

— Oui. Je vais me livrer. Aujourd'hui à onze heures, au KGB.

CHAPITRE XIX

— Ils vont vous fusiller, dit Malko.

Un éclair de joie passa dans les yeux bleus embués de tristesse. D'un coup, János Tóth semblait avoir retrouvé sa vitalité.

— Ils ne me fusilleront pas, affirma-t-il d'un ton péremptoire. Je vous le jure. Balázs Mate a besoin de quelque chose pour calmer les Soviétiques. Puisque je ne peux pas donner le ministre Souslov, j'y vais. J'espère que ma modeste personne sera suffisante... Quant à vous, si vous avez vraiment un moyen de sortir de Hongrie, fuyez. Je pense que les hommes de Balázs ne vous chercheront pas trop...

— Venez avec nous, demanda Malko, votre sacrifice est inutile. Vous connaissez les Soviétiques. Ils prendront prétexte de la mort de Souslov pour appliquer les mesures qu'ils voulaient prendre. Hors de Hongrie, vous serez plus utile qu'en prison ou mort. Vous pourrez recommencer d'autres actions...

János Tóth secoua lentement la tête.

— Non, je sais où est mon devoir. Je suis responsable de beaucoup de choses, je vais les payer. Prenez vos dispositions pour partir d'ici, le plus vite possible. Au revoir.

Il sortit de la pièce en claudiquant. Szüszi dit alors :

— Je ne sais pas ce qu'il a. Il n'a presque pas dormi. Au milieu de la nuit, il m'a demandé si je voulais faire l'amour avec lui. Je n'ai pas pu dire non. Il a ôté sa jambe artificielle, pour être plus à l'aise. C'est terrible, il a été amputé presque à la hanche. Mais il semblait si heureux. Ensuite, il a voulu demeurer seul et je ne l'ai revu que ce matin... Nous ne le ferons pas changer d'avis.

Malko lut dans ses yeux qu'elle n'avait plus qu'une envie : sauver sa vie. Il la comprenait. Du coup, il n'avait plus de problème avec Rachid, le Palestinien.

— Très bien, dit-il, je vais aller voir Rachid à l'Abbazia. J'espère que son système va marcher. Sinon, nous essayerons de nous réfugier à l'ambassade américaine.

— Nous restons là ? demanda Szüszi.

— Je crois que cela vaut mieux, dit Malko. Si Balázs Mate tient sa promesse, nous ne risquons rien pour le moment. En ville, c'est dangereux. Je passerai plus facilement inaperçu. Je n'utilise pas de voiture. Restez ici, je reviendrai.

Malko enfila sa pelisse.

Dans le couloir, il se heurta à János Tóth. Les deux hommes se toisèrent quelques secondes, puis le Hongrois dit à Malko d'une voix contenue :

— Je vous demande pardon de ce que j'ai pensé de vous. J'étais un imbécile, je ne connaissais pas tout ce qui se faisait. Je sais maintenant que vous avez vraiment essayé de m'aider... Nous ne nous reverrons plus, *Köszönömszépen*(33).

Il lui tendit la main. Malko la serra longuement. Puis le Hongrois prit sur la chaise le pistolet automatique avec lequel il avait failli tuer Malko et le lui tendit.

— Gardez-le, dit-il. En souvenir de moi. Cela peut vous rendre service.

Il ouvrit la porte à Malko et la referma vivement derrière lui. Ce dernier contempla les fenêtres mortes tout autour de la galerie extérieure. Est-ce qu'on l'épiait ? Il s'éloigna d'un pas rapide et dévala l'escalier miteux.

C'était sa dernière chance. Si le Palestinien se dégonflait, ils étaient mal partis.

* *

*

Trempe jusqu'aux os, Malko poussa la porte du café *Abbazia*. Il avait mis près d'une demi-heure, à travers des rues désertes. Sans voir le moindre signe d'une surveillance. Mate Balázs semblait avoir tenu sa promesse... Il regarda la salle autour de lui. Plusieurs Arabes, mais pas de Rachid. Il s'assit et commanda un café, cherchant à se réchauffer. Il était tellement tendu qu'il avait du mal à avaler.

Il s'imposa de ne pas penser, mais chaque fois que la porte s'ouvrait, il sursautait. Il y avait moins d'Arabes que d'habitude, comme si le mauvais temps les avait fait fuir.

10 h 20. Personne. Il recommanda un autre café. Le but le plus lentement possible. Jusqu'à 11 h. Toujours personne.

Bientôt, il n'allait plus rester que les solutions désespérées. Tenter de forcer le Rideau de fer. Même s'il y avait de la casse...

— Ah, vous êtes là !

Rachid, venait de surgir, très excité. Malko l'aurait embrassé. Le Palestinien s'assit en face de lui.

— Je croyais que vous aviez changé d'avis. Vous voulez toujours partir ?

— Oui.

— Bien, il y a de la place pour trois personnes, mais il faut se dépêcher. Ils sont en train de faire leurs bagages. Au *Hilton*. Vous avez l'argent ?

— Je l'aurai, fit Malko, dont le cœur battait à se rompre.

Il se faisait l'effet d'un voyageur à la vingtième place d'une liste d'attente à qui on tend sa carte d'embarquement...

— Vous connaissez Budapest ? demanda le Palestinien. Il faut nous rencontrer sur la route de l'aéroport, vers Vörös Hadsereg. Dans un endroit désert, pour que personne ne vous voie monter dans le coffre. J'ai une voiture, je peux vous retrouver ici dans une heure. Vous venez avec l'argent et je vous accompagne. Ensuite, nous nous retrouvons de l'autre côté. D'accord ?

— D'accord.

Malko partit presque en courant. Il ne voulait pas prendre de taxi pour éviter tout danger de recoupement. Le visage glacé par les rafales, il avançait en rasant les murs. Les maisons noirâtres de Budapest lui semblaient encore plus sinistres que d'habitude. Il fut pris d'une sorte d'angoisse viscérale qui le fit marcher encore plus vite. Pourvu qu'il ne se soit pas passé de catastrophe pendant son absence. Avec un homme dans l'état où se trouvait János Tóth, tout était possible...

Il se retournait fréquemment, n'oubliant pas que toutes les polices hongroises devaient le rechercher.

Október-6 Utca était toujours aussi calme et déserte. Quelques voitures abritées sous des bâches de plastique ressemblaient à des fantômes. Il monta les quatre étages, frappa à la porte. Ilonka ouvrit. Il lut l'interrogation dans ses yeux.

— Cela marche ! dit Malko, nous partons dans une demi-heure.

Des larmes apparurent dans les yeux de la jeune femme. Elle entoura le cou de Malko de ses bras, se pressant contre lui, tremblant de tout son corps. Lui se sentait plein de scrupules d'avoir modifié ainsi la vie de cette femme. Avant lui, elle avait une existence paisible et confortable. Maintenant, c'était l'exil, et peut-être la mort. Il se souvenait du coffre criblé de balles de la voiture de János Tóth. La même chose pouvait leur arriver. Il écarta doucement Ilonka et chercha son regard.

— Ilonka, dit-il, il est encore temps de ne pas partir. Si tu rentres chez toi, je pense que ton amant te pardonnera, même s'il y a une période difficile. Il est trop amoureux de toi, et assez puissant pour te protéger de la police. En venant avec moi, tu perds tout.

— Je sais, dit-elle. Mais je ne pourrai plus rester ici, je ne pourrai plus faire l'amour avec lui, supporter sa méfiance et sa jalousie. Il me rendrait folle si je restais. Je ne pourrais plus mettre les pieds hors de Hongrie, j'étoufferais. Non, je viens. N'aie pas de scrupules. Cela aurait cassé de toute façon.

Il n'y avait plus rien à dire.

— Où est János Tóth ?

— Il est parti. Il a appelé un taxi. Il faut nous en aller aussi. L'avion de Moscou s'est posé il y a un quart d'heure. Szüsi est prête, elle nous attend.

— Tu m'as bien dit que tu avais près de cent mille dollars ? Nous allons en avoir besoin. Je te les rembourserai en Autriche.

Il lui expliqua le marché. Ilonka dit simplement :

— Tu fais ce que tu veux.

Malko prit les billets qu'elle lui amena, en compta cinquante mille. Puis il coupa avec des ciseaux les billets en deux, en faisant deux paquets séparés.

— C'est notre meilleure assurance-vie, dit-il.

Dix minutes plus tard, ils dévalaient tous les trois l'escalier. Il pleuvait toujours. Ils partirent vers le centre, sans se retourner, laissant dans le grand poêle en faïence les restes du ministre soviétique. Malko pensa qu'en ce moment même, János Tóth devait affronter les Services de sécurité hongrois. Il en eut le cœur serré. À ses côtés, Szüsi et Ilonka se hâtaient frileusement. Si Dieu était avec eux, ils n'avaient plus que quelques heures à passer en Hongrie. Sinon, quelques années ou l'éternité...

* *

*

Mate Balázs contemplait pensivement l'homme assis en face de lui, sur une chaise de bois. On ne lui avait même pas passé les menottes, il avait seulement subi une fouille approfondie. Il ressemblait à un représentant de commerce en fin de carrière. Très calme. On lui avait ôté sa cravate et sa ceinture, son manteau, mais pas ses lunettes, et le regard de ses yeux bleus ne cillait pas.

Il était arrivé tranquillement « incognito », et les plantons l'avaient amené directement au chef des Services hongrois. Maintenant, ce dernier se sentait presque gêné devant cet homme tranquille et redoutable qui avait mené un jeu si compliqué. Et ce n'était pas fini ! Mate Balázs ne savait toujours pas quel jeu jouait János Tóth et où se trouvait le ministre soviétique enlevé, son premier souci. L'autre le fixait comme s'il était en visite. Ailleurs. Il décida d'attaquer. Il n'avait pas encore mis le colonel soviétique au courant de l'arrestation, mais il ne pouvait pas tarder, sous peine de passer pour complice...

— Alors, Tóth János, dit-il d'une voix égale, qu'avez-vous à me dire ?

Un faible sourire éclaira le visage du dissident. Il fixa Balázs avec une ironie presque bienveillante.

— C'est vous, Balázs Mate qui avez beaucoup à me dire. Comment vous arrivez à être le chien de garde des Soviétiques qui oppriment notre pays, alors que vous êtes un homme décent et honnête.

Mate Balázs leva la main pour l'arrêter. Il ne voulait pas s'engager sur ce terrain dangereux.

— Tóth János, dit-il d'un ton plus sévère, je vous ai fait une proposition raisonnable. Je n'ai pas inquiété vos complices, je ne sais même pas où ils sont. Vous êtes venu vous livrer de vous-même alors que je connaissais votre refuge. Nous ne poursuivrons pas trop loin l'enquête sur vos complices, et je ferai en sorte que les autorités soviétiques ne puissent pas vous extradier. En échange de tout cela, je vous ai demandé quelque chose : Valérie Illitch Souslov. Vous savez à quel point c'est important.

— C'est vrai, fit János Tóth sans ironie. Vous avez été généreux. Aussi dites aux Russes que je révélerai l'endroit où se trouve le ministre Souslov seulement à l'ambassadeur soviétique, en personne. En présence du colonel Antonov.

C'était totalement inattendu. Mate Balázs chercha une trace d'humour dans les yeux bleus, mais n'en trouva pas.

— Vous vous rendez compte que vous vous mettez entre leurs mains ? remarqua-t-il.

János Tóth ne répondit pas, comme si cela n'avait aucune importance. Le silence se prolongea plus d'une minute. Mate Balázs ne comprenait pas... Finalement, de guerre lasse, il décrocha son téléphone.

— Appelez-moi le colonel Antonov, demanda-t-il.

On lui passa très vite la communication.

— Colonel, annonça aussitôt le patron des Services hongrois, j'ai une très bonne nouvelle. Nos agents viennent enfin d'arrêter le responsable du kidnapping de votre ministre. Il se trouve dans mon bureau en face de moi.

— Vous tenez ce salaud ! hurla le Russe dans l'écouteur. Enfin. Je vais l'étrangler de mes mains. Où est Souslov ? Vous l'avez libéré ?

— Pas encore, reconnut Mate Balázs. János Tóth – le kidnappeur – ne veut révéler l'endroit où il se trouve qu'à votre ambassadeur et à vous-même...

— Dites à ce salaud que je vais le faire parler, menaça le Soviétique, nous savons comment traiter les paltoquets de son espèce... J'arrive.

— Colonel, fit fermement Mate Balázs, cet homme est sous ma protection, je n'accepterai aucun sévices. C'est un grand mutilé, de plus, il a perdu une jambe au combat... Sa proposition me paraît raisonnable...

— Il va bientôt perdre la tête, hurla le colonel Antonov.

Il raccrocha si violemment que l'appareil en trembla. János Tóth avec écouté la conversation, impassible.

— Je vous remercie, dit-il seulement.

Mate Balázs n'en revenait pas de son calme. On aurait dit que tout cela ne le concernait pas.

— Je pense qu'ils vont accéder à votre demande, fit le chef des Services hongrois. De toute façon, je ne vous lâcherai pas d'une semelle. Vous avez été arrêté par nos Services, pas par les Russes. Voulez-vous un café ?

— Oui.

La voiture de Rachid le Palestinien était minuscule, une Trabant pouilleuse pétaradant comme une motocyclette, mais Malko avait l'impression de sentir l'odeur de sa Rolls. Le passeur les attendait devant l'*Abbazia*, nerveux comme une jeune mariée. Ils avaient parcouru cent mètres dans l'avenue Lenin, puis il avait stoppé et demandé.

— Vous avez l'argent ?

— Voilà, dit Malko.

Il ouvrit son porte-documents et sortit l'enveloppe contenant la liasse de dollars, prenant soin de laisser apercevoir le Walther de János Tóth. Le Palestinien tiqua.

— Hé, vous êtes armé, c'est dangereux...

— C'est juste pour me défendre des voleurs, fit suavement Malko. Au cas hautement improbable où vous auriez eu envie de nous emmener ailleurs qu'en Autriche...

Le Palestinien compta rapidement les moitiés de billets. Ensuite, il redémarra, suivant Ferenc Avenue, vers le Danube. Pour tourner ensuite à gauche dans Üllö Avenue, une grande voie filant vers l'est encombrée d'énormes camions. Ils parcoururent ainsi plusieurs kilomètres dans l'avenue rectiligne, puis le Palestinien tourna à droite. Encore un kilomètre, et ils débouchèrent dans un *no man's land*, une zone de constructions, véritable bournier hérissé de bâtiments inachevés, de tronçons de routes ou de ponts, de grues, sans un être humain en vue. La pluie redoublait. La route n'était plus qu'une piste boueuse. Le Palestinien s'arrêta au pied d'un bulldozer et regarda sa montre.

— Ils devraient être là dans un quart d'heure, dit-il.

Laissant le moteur en marche à cause du symbolique chauffage, ils attendirent en silence, les vitres obscurcies par la buée. Malko se décrochait le cou pour inspecter chaque voiture arrivant derrière eux. En vain. Rachid devenait de plus en plus nerveux. Regardant sa montre toutes les trente secondes.

— Il faudrait que je téléphone, dit-il.

— Allons-y, proposa Malko.

— Oui, mais s'ils viennent ? Il vaudrait mieux que j'y aille seul, que vous attendiez là.

C'était énorme et logique en même temps. Les Arabes avaient une heure de retard. Malko n'avait pas envie non plus de se séparer d'Ilonka. Il connaissait trop ce genre de départ pour ne pas mesurer le risque des séparations...

— Très bien, fit-il, allez-y. Mais si jamais vous ne revenez pas, je vous jure que je vous retrouverai.

Ils descendirent tous les trois dans le froid et la pluie et virent la petite Trabant faire demi-tour vers Üllö. À l'abri du bulldozer, il faisait quand même glacial. Malko n'osait pas penser à ce qui arriverait si Rachid ne revenait pas.

Ilonka n'avait pas eu un mot de protestation. Dix minutes passèrent.

— Ce salaud ne reviendra pas, grommela Szüszi.

Soudain, Malko aperçut un monstre s'avancant majestueusement dans la boue. Une grosse Cadillac Fleetwood, suivie d'une autre américaine. Derrière le pare-brise, il aperçut la tache blanche d'un kuffieh.

Il s'avança aussitôt au milieu de la route, forçant la voiture à stopper. Celle-ci était, bourrée d'une vraie smalah de gosses arabes. Le moustachu à kuffieh, au volant, jeta un regard peu amène à Malko.

— Nous vous attendions, dit ce dernier en anglais. Nous sommes les amis de Rachid.

— *Where is Rachid ?*

— Parti téléphoner, expliqua Malko. Il revient.

L'autre eut un geste fataliste.

— *No Rachid, not go...*

Malko savait que s'ils partaient, c'était fichu. Abandonnant la conversation, il alla se planter devant le capot de la voiture.

Le conducteur lui adressa des gestes furieux, fit rugir son moteur, mais n'osa quand même pas l'écraser.

La Fleetwood ne bougea pas... Pourtant la situation était bloquée. Ils ne pouvaient pas embarquer de force pour se faire dénoncer au premier poste de police. Soudain, Malko aperçut la petite tache jaune de la Trabant. Rachid revenait. Le Palestinien sauta à terre et courut à la Fleetwood, tandis que Malko s'écartait.

Discussion en arabe. Animée. Rachid se tourna vers Malko et annonça :

— Ils veulent dix mille dollars de plus.

Ce n'était pas le moment de discuter. Malko ouvrit la valise au Trésor et compta les billets. Les sourires revinrent, et le coffre s'ouvrit largement, actionné de l'intérieur. Il était vide et gigantesque.

Malko fit entrer les deux femmes et s'y allongea le dernier, sous l'œil attendri de Rachid. Ils tenaient tout juste.

— À ce soir, fit le Palestinien.

Le couvercle claqua, et l'obscurité se fit. La voiture démarra avec une secousse. Malko heurta sa main blessée à un montant et poussa un cri. Ilonka et lui s'emboîtèrent comme des petites cuillères. Au bout de vingt minutes, sa position commença à déclencher chez lui une

réaction incontrôlée... Ilonka s'en aperçut. Elle commença à remuer ses reins doucement, au gré des secousses, comme pour entretenir le désir de Malko, et l'empêcher de penser.

Celui-ci se concentrait sur cette sensation agréable, pour oublier les risques : ils étaient entièrement entre les mains de leurs Arabes.

Il restait trois cent cinquante-six kilomètres avant la frontière.

* *

*

Le colonel Igor Petrovitch Antonov jeta un regard dégoûté à János Tóth. À côté du chef du KGB, l'ambassadeur d'Union Soviétique semblait minuscule. Une tête de fonctionnaire grisâtre et sec. Le général Rotov se tenait discrètement derrière l'ambassadeur. Plusieurs autres Russes entouraient les trois hommes installés dans le bureau du colonel Antonov. Ce dernier se tourna vers les deux gardes-frontières qui encadraient le prisonnier.

— Il a été fouillé ?

— Oui, dirent-ils. Nous n'avons rien trouvé, Tovaritch Colonel.

— Nous l'avions déjà fouillé, remarqua Mate Balázs d'une voix douce. Il n'avait aucune arme sur lui.

Il triomphait. Une heure plus tôt, il avait convoqué officiellement le chargé d'affaires soviétique pour lui faire part du succès remporté par la police hongroise. Court-circuitant le colonel. Il était couvert vis-à-vis de Moscou. Le colonel Antonov s'adressa d'une voix brutale à János Tóth :

— Où est le camarade Valérie Illitch, espèce de chien ?

János Tóth ne se troubla pas. Comme si tout cela l'amusait prodigieusement.

— J'ai dit que je le révélerai seulement en présence de l'ambassadeur, dit-il. Je voudrais que Balázs Mate sorte de cette pièce. Cela ne le regarde pas.

Le colonel Antonov et Mate Balázs échangèrent un regard surpris. C'était inattendu. Le chef des Services hongrois chercha le regard du dissident, y lut quelque chose qui n'avait rien à avoir avec l'hostilité. Brusquement, il comprit. János Tóth était d'une grande logique avec lui-même.

— Alors ? fit avec impatience le colonel Antonov, vous allez parler oui ou non ?

— Je crois que je vais rester, mais qu'il va quand même parler, dit Mate Balázs. N'est-ce pas. Tóth János ? Vous avez gagné la « bouli »...

(34)

Silence. Les deux Hongrois échangèrent un bref regard, puis János Tóth dit d'une voix calme, résignée presque :

— Le ministre Souslov se trouve dans l'appartement de Flora Cároly, 26 Október-6 Utca, au quatrième étage.

Le colonel avait déjà la main sur le téléphone. János Tóth eut un sourire serein.

— Ne vous pressez pas, il est mort.

Il précisa suavement :

— J'ai brûlé le corps, vous trouverez ce qui reste dans le grand poêle en faïence bleue.

Le colonel Antonov poussa un grondement sauvage.

Comme un fou, il se rua à travers la pièce, les mains en avant. Curieusement. Mate Balázs ne bougea pas. János Tóth non plus. Il se contenta de poser la main sur sa cuisse gauche comme s'il se grattait, avec un curieux sourire crispé...

Mate Balázs ferma les yeux.

Au moment où les énormes mains du colonel soviétique se refermaient autour du cou de János Tóth, une flamme orange sembla jaillir de la jambe artificielle du Hongrois. Une déflagration terrifiante secoua la pièce, déchiquetant tous ceux qui s'y trouvaient. János Tóth venait littéralement d'exploser. Les fenêtres arrachées par le souffle volèrent à l'extérieur, emportant des débris humains et ceux du mobilier. Un des murs s'ouvrit en deux sous la pression, ébranlant tout l'immeuble.

* *

*

Malko aurait hurlé de douleur tant il était ankylosé. Retenant son souffle, il guettait les bruits de l'extérieur. Ils étaient en train de passer la frontière au poste de Hegyeshalom, sur la route n° 1. À moins de quarante kilomètres de Vienne. Il entendit quelques mots hongrois, puis une portière claqua, et la Fleetwood redémarra. Ilonka lui serra la main dans l'obscurité.

Ils roulèrent encore une vingtaine de minutes, puis la voiture s'arrêta. La porte du coffre se souleva. Ébloui par la lumière du jour, Malko eut du mal à s'en extraire. Il aida ensuite les deux femmes à sortir. Ils étaient en Autriche, à quelques kilomètres de son château. L'Arabe, qui les avait conduits, montra la Trabant jaune arrêtée un peu plus loin.

— *Rachid there. Good bye.*

Le Palestinien s'avança vers eux, ravi. Ils s'entassèrent dans sa voiture, tandis que la Fleetwood démarrait, Malko était trop épuisé pour parler.

— Conduisez-moi à Liezen, demanda-t-il. C'est presque sur votre route.

Alexandra, elle, allait être folle de rage de le voir débarquer avec deux femmes. Tant pis.

* *

*

Elko Krisantem apporta sur un grand plateau d'argent massif, aux armes des Linge, la dernière édition du *Kurier* réclamée par Malko. Szüsi et Ilonka se réchauffaient au feu de bois de la bibliothèque en compagnie de Malko. Un quart d'heure plus tôt, celui-ci avait reçu un coup de fil affolé de la station de Vienne, lui demandant d'acheter le journal. Il avait envoyé Krisantem au village.

Il déplia le quotidien. Une large manchette barrait toute la première page. « À Budapest, un fou se fait sauter, entraînant dans la mort un haut fonctionnaire hongrois, l'ambassadeur d'Union Soviétique, l'attaché militaire et un général en visite d'inspection. »

L'article expliquait qu'un homme soupçonné d'activités terroristes avait demandé à voir l'ambassadeur soviétique et s'était fait sauter en sa présence. Il avait caché dans sa jambe artificielle plusieurs kilos d'explosifs. Le drame avait provoqué la mort de sept personnes.

Sans un mot, Malko tendit le journal à Szüsi Sibrik. Finalement, János Tóth avait eu le dernier mot. Voilà pourquoi il s'était livré. La Hongroise rabaissa le journal, des larmes plein les yeux.

— Tant qu'il y aura des hommes comme Tóth János, dit-elle, la Hongrie vivra.

Achevé d'imprimer sur les presses de

BUSSIÈRE

CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

en octobre 2006

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. : 61890.—

Dépôt légal : novembre 2006.

Imprimé en France

-
- 1 : Environ 25 francs.
 - 2 : Haut fonctionnaire des pays socialistes.
 - 3 : Camarade Souslov.
 - 4 : Date de la rébellion hongroise écrasée par les Soviétiques
 - 5 : Services secrets hongrois.
 - 6 : Petit pigeon.
 - 7 : Police.
 - 8 : Au secours.
 - 9 : Les Russes à la porte.
 - 10 : Camarade Balázs
 - 11 : Aéroport de Vienne.
 - 12 : Allusion à l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941.
 - 13 : Quoi !
 - 14 : Contre-espionnage.
 - 15 : Assassins, en argot.
 - 16 : Bite de cheval.
 - 17 : Chief Of Station.
 - 18 : Vite.
 - 19 : Salut.
 - 20 : Demain. 3 h. de l'après-midi. Monument de la Libération.
 - 21 : Alcool d'abricot.
 - 22 : Voir SAS Check-point Charlie.
 - 23 : Vin rosé.
 - 24 : Jules.
 - 25 : Ancien nom des Services secrets hongrois.
 - 26 : Plan de secours.
 - 27 : Célèbre joueur de football hongrois.
 - 28 : Sorte de cassoulet.
 - 29 : Vous voulez les bonnes ou les mauvaises nouvelles?
 - 30 : Pensionnaire du Goulag
 - 31 : CYA : pas de vagues.
 - 32 : Très honorée maîtresse !
 - 33 : Merci beaucoup.
 - 34 : Partie.